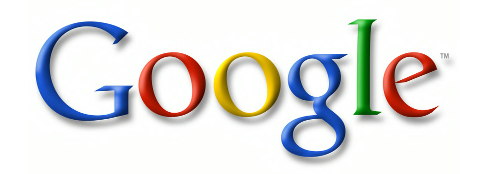





E. Lloyd,
Rhagatt.


UNS. 105 e. 7
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LISVART

DE GRECE.

LISVART
DE GRECE,
ROMAN DE CHEVALERIE;
OU
SUITE
D'AMADIS DE GAULE.

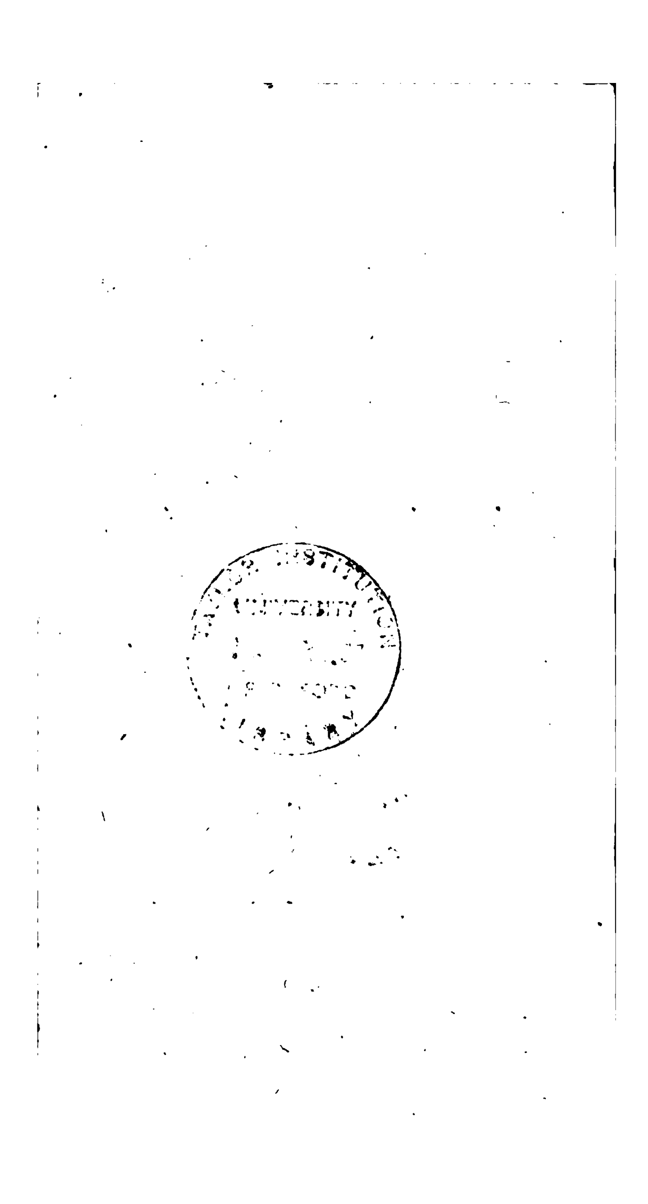
PAR M. DE MAYER.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.





LISVART DE GRECE.

A La Cour venoit d'arriver un Chevalier inconnu, qui avoit demandé la permission de tenir une joûte contre tous venans, & qui sur-tout avoit défié Lisvart qui, à peine rétabli de ses blessures, ne crut pas devoir refuser le combat. Le rendés vous fut fixé au lendemain ; on vit, dès la cinquieme heure du jour, Lisvart dans le camp, armé de toutes ses pieces,

& Amadis de Grece (qui étoit le Chevalier inconnu) prêt à repousser son adversaire. Amadis de Gaule & l'Infante Zahara, furent choisis pour Juges du camp.

Les fanfares ayant sonné, les deux combattans baisserent la visiere de leur armet, & coururent si violemment l'un sur l'autre, que leurs lances volerent par tronçons, & qu'ils se heurterent corps contre corps, tête contre tête; le choc fut si rude, qu'ils se trouverent renversés sous leurs chevaux. Ils mirent au même instant leurs épées au poing, & commencerent un duel furieux, tellement que le sang ruisseloit sur leurs longues lames. Les forces & l'adresse étoient égales, & l'un & l'autre soutint avec honneur & fierté le combat

durant quatre heures. Leurs écus & leurs hauberts étoient rompus, taillés &* *décloués*, & en si mauvais état qu'ils génoient leurs mouvemens, au lieu de couvrir leurs corps. La sixieme heure du combat sonna, & annonça qu'ils se sépareroient sans victoire, & par l'excès de leur foiblesse; ils suspendirent leurs coups. Chacun se tirant à quartier, invoqua, l'un Sainte Marie, l'autre Jupiter & Mars. La nuit survint & les empêcha de continuer. Le Hérault prit les ordres des Juges du camp, qui déciderent qu'on ne passeroit pas outre, & que l'honneur de cette journée demeureroit autant à l'un qu'à l'autre.

L'apparition de la Fée Urgande, qu'une flamme brillante environ-

noit, & qui ſe plaça au milieu du camp, parut ſi merveilleuſe, que les deux Champions penſerent qu'il falloit ſe réconcilier, puiſque les prodiges s'en mêloient. Urgande élevant la voix, cria: ah! Seigneur Amadis, vous avés trop & trop long-tems méconnu celui qui vous a engendré & duquel vous êtes fils. A Dieu ne plaiſe que tel déſaſtre vous advienne —. Elle finiſſoit de parler, & ſoudain il ſe forma autour d'elle & des combattans une nuée obſcure qui les environna pendant quelques inſtans, après leſquels la clarté reparut, & les montra au milieu de vingt-quatre Damoiſelles vêtues de drap d'or, qui chantoient & jouoient de divers inſtrumens. Le vieux magicien Alquiſe deſcendit ſur un char, tenant

une bouteille remplie d'eau qu'il répandit sur le corps d'Amadis, & qui guérit toutes ses plaies. Amadis de Grece embrassa le genou de Lisvart, qui le releva & le serra tendrement contre son sein. Il fit avertir aussitôt Dame Onolorie que son fils étoit retrouvé. Onolorie, qui n'avoit jamais qu'un demi-sentiment, lui répondit qu'elle attendoit son fils pour l'embrasser. Une autre qu'elle seroit venue partager la joie de son fils & de son époux. La dignité maternelle parloit un autre langage dans le cœur d'Onolorie.

Alquife ayant ordonné à Amadis de Grece de découvrir son estomac, on y remarqua l'épée ardente. Les caracteres gravés autour parurent lisibles ; ils disoient :

LISVART

DE GRECE.

s'avancer une Damoiselle couverte d'habits de deuil, portant à son cou deux épées richement garnies. Sa grande tristesse intéressa tous les Chevaliers. Elle n'avoit pour toute compagnie que deux nains difformes & contrefaits. Elle se jeta aux pieds de Lisvart, & lui dit : — Sire, pour Dieu, oyés ma clameur, & si pitié trouva oncques place en vos cœurs, je vous supplie de me secourir en nécessité qui me touche de tant près qu'il n'est possible de plus. Il y a deux ans entiers que je suis venue en quête pour trouver des Chevaliers qui veuillent délivrer mon pere & ma mere de la captivité où deux Géans traîtres les retiennent. Ces deux épées enchantées pourront servir à bon escient aux braves Chevaliers

qui viendront à mon aide. Autres qu'eux ne pourront les tirer du fourreau sans qu'ils ne soient réduits en cendres. Si vous consentés à me servir, il faut me promettre de me suivre en tous lieux, & que nul homme vivant ne viendra après vous durant les cinq premiers jours, autrement l'enchantement seroit rompu, & la rédemption de mes parens n'auroit effet. Je n'ai plus que le terme de quinze jours, passé lequel mes courses seront inutiles.

Lisvart, qui étoit armé de toutes pieces, & prêt à entrer dans le château défendu, dit à son fils : il semble, mon ami, que fortune nous ait ensemble appelés à cette merveille. Secourons cette Damoiselle ; car il est impossible qu'elle faille à l'un de nous deux —. La

Damoiſelle leur préſenta à chacun une épée. — Plaiſe à Dieu, dit-elle, gentils Chevaliers, vous envoyer l'honneur que mérite la magnanimité de vos cœurs, & à moi le contentement que j'en eſpere. Or, recevés-les, ſans que, durant ce voyage, vous en puiſſiés porter d'autres —. Ils laiſſerent en effet leurs bonnes épées, pour accepter celles qui leur étoient préſentées. Allons, dit Liſvart, nous ſommes prêts, & ils demanderent leurs chevaux —.

Gradafilée, qui étoit ſurvenue, lui dit : Vous vous hâterés de partir, ſi cela vous plaît, mais je vous ſervirai d'Ecuyer, & je porterai vos armes à tous deux. — En bonne foi, ma grande amie, reprit Liſvart en riant, auſſi ſerois je bien

marri de vous laisser derriere ; car en votre compagnie seule ma puissance augmente & ma crainte s'éloigne —. Ils monterent à cheval ; Gradasilée prit les deux heaulmes des deux Chevaliers, les deux nains de la Damoiselle, leurs deux lances, & ils entrerent dans la forêt, sans qu'aucun des Chevaliers osât les suivre ; car ils avoient juré de ne les point accompagner.

Ils étoient à un quart de lieue de distance, quand Amadis de Gaule, vit accourir la sage Alquife, fille du vieux Magicien, qui lui dit : Sire, mon pere & la sage Urgande qui, depuis trois jours, se sont retirés en un château assés près d'ici pour vous apprêter, par leur art, quelque passe-tems, vous mandent que cejourd'hui doit être

faite en cette Cour l'une des plus malheureuses trahisons dont vous ouïtes oneques parler, & partant ils vous prient de ne laisser sortir de céans Chevalier quel qu'il soit, ni pour aventure qui se puisse offrir, premier qu'ayés autres nouvelles d'eux.

La nouvelle arriva trop tard. Amadis de Gaule arrêta les Chevaliers qui vouloient s'élancer & courir sur les traces de Lisvart, parce qu'il avoit fait serment de ne bouger durant les cinq premieres journées, ainsi que les Chevaliers. — Il ne faut en aucun point faillir jamais à sa foi, de tel péril que nous & les nôtres soyions menacés. — Malheur aux traîtres, nous les excuserions en les imitant.

Mais l'Infante Zahara n'avoit

rien promis. — Ecoutés-moi, Seigneur, dit-elle, dans les conditions accordées avec la Damoiselle qui a emmené Lisvart & Amadis, n'ont été comprises ni Dames, ni Damoiselles, mais seulement que nul homme, fût Chevalier ou autre, iroit après cinq jours; & partant il est certain que moi & mes femmes sommes exceptées, & en liberté de les secourir; ce que je ferai, où je mourrai à la peine —. Elle demanda aussitôt ses armes. Onolorie lui présenta l'épée de Lisvart, en la priant de la remettre à son époux. Je me doute bien, dit-elle, que celle qu'on lui a présentée ne doit être meilleure que l'intention de la Dame qui l'emmene; celle-ci a une propriété que nul enchantement ne peut nuire aux personnes devant

laquelle elle eſt portée hors du fourreau, je vous ſupplie de le conjurer d'en faire uſage —. L'Infante Zahara, ſuivie de dix Amazones, prit au galop la route que Liſvart & Amadis de Grece avoient tenue.

La Damoiſelle qui les emmenoit, les ſollicitoit de ſe hâter, & les eut bientôt conduit au milieu de la forêt, où ils apperçurent quelques tentes dreſſées, deux Géans, & dix Chevaliers armés & prêts à combattre. Ils lacerent promptement leurs heaulmes; mais voulant redemander leurs lances, ils ne trouverent plus les nains ni la Damoiſelle, qui avoient pris la fuite à travers de petits ſentiers. L'honneur ne permettoit point à Liſvart de fuir, il prit le parti de combattre; & mettant l'épée au poing, ils ſe

défendirent contre les Chevaliers qui renverserent leurs chevaux, & les attaquoient à la fois & de tous côtés. Cette trahison, indigne de la Chevalerie, ne les déconcerta point, & leur inspira un tel mépris de la vie, qu'ils aimoient mieux mourir que de se rendre prisonniers. Gradafilée les couvroit autant qu'elle pouvoit, mais la foiblesse de ses armes ne la secondoit point, son corps étoit découvert, & il lui étoit impossible de s'occuper d'un autre soin que celui de sa défense.

La course de l'Infante fut si rapide & si heureuse, qu'elle arriva dans le moment le plus critique pour Lisvart & pour Gradafilée, que les Géans avoient saisis par-derriere. Ils avoient déjà attaché Lisvart

avec des cordes. Une fleche lancée par l'Infante fit tomber mort celui qui retenoit Lifvart ; autant en arriva à celui qui preffoit Gradafilée.

Les Géans fe rapprocherent d'elle, & engagerent un nouveau combat. Zahara ne frappoit point fans donner le trépas. Ils prirent la fuite. Un feul, refté auprès de Lifvart, alloit venger les fiens, en le tuant ; mais Gradafilée, devenue libre par la chûte de celui qui la retenoit, plus prompte qu'un éclair, ramaffa l'écu & l'épée d'un des Géants, & tua celui qui alloit percer Lifvart. — Par mon Dieu, dit Zahara, il femble que vous m'ayiés voulu expreffément ôter cette gloire pour vous l'approprier, efpérant que nulle autre puiffe avoir part

en Lifvart. Toutefois il me plaît très-bien, pour ce coup, que vous jouiffiés de mon travail, puifque par votre bonté vous le mérités. — En bonne foi, Madame, répondit Gradafilée, les Dieux ont voulu me procurer cette fatisfaction pour récompenfer l'attachement que je lui porte; car il n'en fera jamais une dans le monde qui connoiffe auffi bien que moi la vraie & bonne amitié, & qui ait autant enduré pour elle —. Lifvart ne trouvoit point des expréffions affés fortes pour témoigner fa reconnoiffance à Zahara, & fon indéfiniffable attachement pour Gradafilée, qui ne fembloit vivre que pour lui donner des preuves continuelles d'un dévouement dont on verra peu de femblables.

Le retour de Lisvart & d'Amadis de Grece combla de joie la Cour de Trébisonde. Amadis de Gaule fit à l'Infante l'accueil que le service qu'elle venoit de rendre méritoit, tous les Chevaliers paroissoient confus d'avoir été retenus par un serment, dans une oisiveté dont ils avoient brûlé de sortir. On ne doit point de foi aux traîtres, avoient-ils répété cent fois, leurs murmures étoient parvenus jusqu'à Amadis de Gaule, dont ils désapprouvoient l'excessive délicatesse.

Lisvart pensoit qu'Onolorie lui donneroit en particulier des témoignages de joie plus distingués que ceux qu'elle avoit laissé éclater en public. Il attendoit cette nuit d'hymen avec toute l'impatience de l'amour; son attente fut trompée,

Onolorie lui rappela le ferment qu'elle avoit fait de n'avoir aucune privauté avec lui, tant que Gradafilée feroit à la Cour. — Tant d'opiniâtreté me tue, dit Lifvart, vous ne compterés doncques toujours pour rien lesfervices que Dame Gradafilée n'a cessé de me rendre en nombreufes & perpétuelles occafions. Je ne puis vous fervir dans votre projet d'ingratitude, & ne veulx vous céler que je n'oublierai de ma vie les fouvenirs de précieufe & rare amitié que j'ai reçu de Dame Gradafilée. Vous allés faire de votre époux un homme malheureux ; mais vous n'en ferés jamais un homme ingrat.—Vous n'obtiendrés non plus faveur de moi, je vous en jure ma belle & ferme foi —.

Amadis de Grece fe préfenta à

la porte de l'appartement, & fit supplier sa dame & honorée mere de le recevoir & de le reconnoître pour sien. — Dites-lui que l'heure est passée, & que je ne puis l'accueillir cette nuit; demain je lui ferai donner par vous l'heure où je serai disposée à l'entendre. — O dame, reprit Lisvart, je n'y ai regardé à deux fois, comme vous le faites, je l'ai embrassé bien avant que son respect pour moi lui permît de sauter à mon cou. Bonnes entrailles ont crié, avant que fierté paternelle eût eu le tems de se faire entendre; je vous quitte, Princesse, pour aller l'embrasser de nouveau, & me consoler avec lui de vos opiniâtres vouloirs. Ainsi donc votre fils & votre époux se plaindront de ce qu'ils ne trouvent point en vous bon cœur & bonnes

entrailles —. Il ſortit en effet, & ramena Amadis, dont les yeux étoient couverts de larmes. — Ma naiſſance, diſoit-il à Liſvart, a doncques été bien déplaiſante à ma dame & honorée mere! je n'ai encore vu ſon doux regard dreſſé ſur moi! J'ai pendant ſi long-tems deſiré ces careſſes de bonne mere! maintenant que rien ne m'empêcheroit d'en jouir, je ſuis rebuté par un obſtacle imprévu, & j'aurois cru faire grand tort à ma dame & honorée mere, ſi j'avois penſé qu'elle en fût l'occaſion. — Viens, cher fils, dormir ſur le même oreiller de ton pere, & humer avec le repos, beau ſang, haleine amie, & paternelle, & humeurs de bonne race. Demain autre choſe nous adviendra, & ne déſaillons de tenter l'épreuve du

château des secrets, ainsi que nous l'avions délibéré quand la perfide Damoiselle nous a séduits par sa noire trahison. — Ainsi soit-il ; vous me verrés toujours prêt à exécuter vos vouloirs.

Le lendemain Lisvart & Amadis de Grece firent sonner les trompettes jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sous les murs du Château, dont les portes s'ouvrirent devant eux & laisserent distinguer un Chevalier dont la contenance étoit aussi belle qu'imposante. Lisvart mit l'épée à la main, & attaqua à l'improviste. Le Chevalier, lui rendoit coup pour coup, & le pressoit, à son tour, en le chagrinant sans relâche. Retire-toi, lui dit il, & te contente qu'il m'est permis de te vaincre. Tu ne peux avoir aucun avantage

ſur moi, ni part à cette aventure puiſque tu es marié. — A ces mots, il ferma la porte, laiſſant Liſvart dans un grand étonnement.

Amadis de Grece reprit l'aventure à laquelle Liſvart renonçoit. Les trompettes ſonnerent une ſeconde fois; la porte s'ouvrit, le Chevalier reparut & rompit la lance d'Amadis. Le combat dura plus d'une heure, à la fin de laquelle le Chevalier tomba par terre évanoui. Le Château reſta ouvert ſans défenſe : l'œil découvroit avec plaiſir les diamans qui l'ornoient, ainſi que les riches tapis qui en couvroient les murs, ſoutenus par des colonnes de cryſtal ingénieuſement travaillées. Amadis n'eut pas plutôt poſé le pied ſur le ſeuil, qu'il fut enchanté par

une mélodie douce qui remplissoit l'intérieur du Château. Une voix inconnue proféra ces paroles : bien vienne l'heureux Chevalier qui, sur tous autres, a mérité de donner fin à l'aventure des secrets.

Ces paroles le rassurerent ; il monta les degrés jusqu'à ce qu'il fût arrêté devant une chambre dont la porte étoit fermée, sur le médaillon de laquelle on lisoit ces inscriptions : *ci-gissent les deux vrais amans, en la cendre desquels se reposent leurs effigies, & en icelles toutes personnes, soient Chévaliers ou Damoiselles, aimant avec loyauté, pourront voir ceux & celles qu'ils aiment & desquels ils sont aimés & aimées, & où loyauté leur défendra, le visage de la personne qu'ils auront offensée leur sera*

sera représenté selon le mérite de leur foi. Aussi ce château est-il nommé justement le secret de l'Amour, qu'inventa le sage Négromancien, à la gloire des deux parfaits amans qui y reposent, & à l'avantage de loyauté & confusion de faux-semblant.

Amadis de Grece fut tenté de revenir sur ses pas; car il aimoit la Princesse Lucelle, mais il croyoit avoir bien des reproches à se faire, sur-tout, pour une préférence qu'il avoit accordée à la belle Niquée, dont je raconterai les amours en tems & lieu. Il étouffa sa crainte, & prit enfin le parti d'avancer jusqu'à ce qu'il fût arrêté par un obstacle surnaturel. C'est ainsi que nous nous conduisons tous. Notre conscience nous intimide, mais elle

ne nous arrête point ; nous avançons & ne cédons qu'à une force étrangere.

En parcourant les salles des portraits des vrais amans, il vit ceux dont les noms sont & seront à jamais consacrés par la Chevalerie, & qu'il est nécessaire de perpétuer.

Liste des loyaux & parfaits Amans.

Amadis de Gaule, tige d'une lignée honorable & choisie, bisayeul d'Amadis de Grece.

Esplandian, son ayeul.

Lisvart de Grece, son pere.

Les noms des Reines & des Impératrices, leurs épouses, ses bisaïeules, aïeules & meres étoient écrits sous les portraits des Chevaliers : celui d'Onolorie n'étoit pas distinctement tracé ; on voyoit

qu'Amour s'en ſervoit avec une ſorte de répugnance.

Celui de Gradafilée brilloit dans un cartouche reſplendiſſant : dans ſes mains étoient deux flambeaux ; celui de l'amour & celui de l'amitié ; l'un allumoit l'autre, & la deviſe qui étoit au bas du portrait de Gradafilée portoit : *ils brûleront toujours l'un par l'autre.*

Périon de Gaule, qui avoit ſuivi Amadis de Grece, & que la Reine Gricilerie avoit accompagné, rougit en voyant repréſentée ſon aventure avec la Ducheſſe d'Antioche, & pluſieurs autres qu'il avoit eu le projet de cacher toute ſa vie à Gricilerie ; car de ſemblables confidences, ſont toujours des ſujets de diſcorde parmi des époux.

Les portraits étoient innombra-

bles; Gandalin ſe mit à ſiffler & à dire, ſi ce château contenoit tous ceux & toutes celles qui ſont connus par de galantes foibleſſes, ce lieu devroit être juſtement renommé le magaſin du monde. Qui n'a eu, dans ſa vie, ſes jours de bonheur, ſes jours de repentir, & ſes différentes ſaiſons ! ſi telle glorieuſe place étoit accordée aux fideles Ecuyers, certes y verriés tous mon portrait, mes bleſſures, mon emplâtre, mes ſifflemens & mes chanſons. Aimer, chanter, ſiffler, & puis me battre & revenir bleſſé, voilà toute ma joyeuſe vie, dont en vérité la moitié fut employée à ſiffler le Sire Périon quand il ſe repentoit, les Dames qui promettoient fidélité, & les Chevaliers aventureux qui s'en faiſoient accroire. Et puis paſ-

ſans dites ainſi ſoit-il au bon & jovial Ecuyer Gandalin.

Il y avoit dans ce château les portraits de ceux qui, par un excès d'amour, étoient morts aux pieds de leurs maitreſſes, ou loin d'elles. Le nombre n'en étoit pas auſſi grand qu'on l'eût imaginé. On vit d'amour, mais on n'en meurt pas toujours. Un portrait à moitié ébauché frappa les regards; Liſvart s'étant approché, crut y reconnoître quelques traits de Gradafilée : il ſentit ſes yeux ſe mouiller de larmes, & il appela la Princeſſe, qui jeta un cri. Le portrait diſparut, nul autre qu'eux ne put ſavoir la cauſe des larmes de Liſvart & du cri de Gradafilée; celui de la Princeſſe Abra prenoit couleur & des reſſemblances; on paſſa rapi-

dement, pour ne pas demander un ſecret qui auroit embarraſſé Liſvart, qui ne pouvoit ſe diſſimuler avec quelle affection Abra l'aimoit, & combien peu l'eſpérance lui étoit permiſe. L'examen du château étant fini, l'enchantement ceſſa, les Chevaliers ſe diſpoſoient chacun à retourner dans ſes Etats, après avoir juré de ſe retrouver ſur la montagne défendue, pour recommencer les aventures & le train de Chevalerie, ou pour combattre les ennemis de la chrétienté.

On n'avoit point ouï parler, depuis un mois, d'Urgande, ni du vieux magicien Alquife, ni de la Reine Zirfée, qui imaginoient en ſecret un nouveau paſſe-tems pour les Princes & pour les Chevaliers réunis à Trébiſonde. Ils ne tarderent point en effet de déployer leur

industrie. A la dixieme heure du jour, les Chevaliers virent dans l'air une nuée s'élever & venir droit vers eux, avec des tourbillons & de grands éclats de tonnerre : deux griffons traînoient sur cette nuée un char où étoit assise une Dame portant une couronne impériale. Le char s'abattit avec la rapidité de l'éclair. Il en sortit la Reine Zirfée, qui leur dit : Je sais que vous êtes ligués contre la Reine de Babylone ; je viens vous servir ; mais auparavant il faut me suivre au lieu où je vous conduirai, pour donner fin à une affaire que j'ai projetée de longue main, & si difficile, que votre aide y est requise. — Les Chevaliers ne se firent point prier, & attendirent la permission de l'Empereur pour partir.

Je dois auparavant rendre compte des travaux de Zirfée, d'Urgande & du magicien Alquife.

Description de la merveilleuse Tour de l'Univers.

Ces trois Magiciens s'étant rassemblés dans les ruines d'un antique bâtiment isolé, tracerent autour d'eux, avec des baguettes de houx, un grand cercle, dans lequel ils firent chacun leurs invocations magiques, après avoir parfumé l'espace avec de l'encens & d'autres parfums, & ayant dans leurs mains une torche de cire brûlante. Aussitôt que les invocations furent finies, on avoit entendu le tonnerre éclater, les vapeurs s'épaissir & s'abaisser ; & au travers des nuées, briller, étinceller des feux & des

flambeaux, à la ſuite deſquels ſes ouvriers inviſibles, appelés par les trois Enchanteurs, édifierent une tour, dont on n'avoit point encore connu le modele. En peu de tems la tour s'éleva, s'arrondit, devint ſtable, & porta dans ſes flancs, diviſés en ſept parties, ſept étages, qui tous avoient une deſtination & un nom différent.

Le premier repréſentoit les nombreuſes influences de la lune ſur nos plaiſirs, nos peines, nos goûts & nos amours. On y voyoit le tableau de ce qui ſe paſſe dans la nuit entre des amans bien épris, qui ſe ſont réunis à la clarté des étoiles, ceux qui baignoient leur couchette de leurs larmes, & dont l'œil ne ſe fermoit point dans une vaine attente. Que d'hymens précoces

étoient hâtés par la nuit ! combien d'occaſions ſe préſentoient dans les ténebres ! On voyoit un tableau où l'amour ſembloit ſe plaindre de l'influence de cet aſtre, quelquefois ſi contraire à la beauté. On voyoit, dans des lointains, des groupes enfantins qui annonçoient des nuits douces.

Je ne parlerai point des ſcenes que Mercure ſembloit avoir figurées. Ce Dieu, trop propice aux aventures ſiniſtres, avoit tranſmis des actions noires & affligeantes. Je les ai abandonnées pour ne parler que des larcins d'amour. On y voyoit des Poëtes, des Orateurs; mais l'éloquence & la poéſie qui ſortent péniblement du cerveau d'un homme qui dérobe à ſon repos les inſtans que le ciel lui a aſſignés,

& qui s'éclaire lentement à la lueur d'une lampe, n'annonce guere un grand Poëte, ni un grand Orateur. Le lever du jour, l'aspect radieux des cieux, sont les tableaux qui élevent l'ame & la balancent sur les mondes avec cette beauté que son rapport avec les élémens lui donnent. C'est alors qu'il est facile de tout peindre, & que les tableaux ont cette aisance & cet éclat qui a déjà passé dans l'ame de l'Orateur, du Peintre, du Poëte.

Vénus, sous le voile de la lune, recevoit bien plus d'hommages, & elle étoit bien plus sûre de ses adorateurs que Mercure. On l'adore le jour, on la sert la nuit; on la chante le jour, on la rend heureuse la nuit. On voyoit cependant des amans peu contens de leur bonne

fortune, ou parce qu'ils avoient trop peu reçu ou trop peu donné, ou laissé des souvenirs déplaisans.

Le quatrieme étage étoit consacré à l'aurore & au pere brillant du jour.

Mars, & la suite nombreuse des guerriers de tous les tems, de toutes les nations, figuroit au cinquieme.

Jupiter tenoit sa foudre, & paroissoit régner dans les cieux. L'olimpe étoit fidelement représenté au sixieme.

Saturne couronnoit le faîte. Sa faulx étoit dans sa main ; ce symbole affligeant attestoit que les êtres & les tems sont soumis à sa loi. On voyoit des tableaux confus qu'il avoit dévorés, des livres qu'il avoit déchirés, des épitaphes renversées par lui, &

des mondes tour-à-tour créés & détruits, & reproduits ſous d'autres formes plus ou moins bizarres, ſelon les caprices & les illuſions courantes; car le beau fut toujours idéal. Rien de plus verſatile que les baſes ſur leſquelles on a voulu l'appuyer; tout a changé, & chaque peuple a eu ſon *beau*, comme chaque ſiecle ſon genre de beauté.

La Mort étoit aſſiſe un peu plus haut que Saturne; le noir corbeau repoſoit auprès d'elle, & ſoulevoit cette inſcription:

Nul n'ait deſir de poſſéder grand bien,
Car à la fin eux & le leur eſt mien.

On voyoit enſuite le Zodiaque marquant ſes douze ſignes, & dans ſon centre les Planetes ſe mouvoir & prendre leur cours. Alquiſe ſe

chargea lui-même de graver ſur l'airain la prophétie ſuivante :

Ainſi demeureront ces merveilles en la ſorte qu'elles ſont à préſent, juſqu'à ce que y arrivent enſemble les deux perſonnages les plus grands en valeur & en beauté, & qui y pourront voir, & à leur aiſe, tout ce que le monde contient, ſoit extérieurement, ſoit intérieurement, & toutefois maintes autres pourront jouir de l'excellence des ſept premiers cieux, ſans qu'il leur ſoit permis paſſer outre, tant que les deux dont je prédis y ſoient entrés. Cette tour, ajouta-t-il, ſera appelée la *Tour de l'Univers*. Un perron fut élevé devant la porte, ſur lequel étoient gravés des hyérogliphes & cette inſcription :

Céans eſt caché le ſecret de l'uni-

verſel monde, qui ne ſera découvert à aucun, juſqu'à ce que caſuellement y arrivent les deux qui, par leur mérite, ſeront dignes de l'entiere jouiſſance & domination de la terre & de ces beaux lieux —. Les trois Magiciens s'éleverent dans les airs, après avoir confié la garde de la tour au Soudan, qui en reçut les clefs des mains de Zirfée.

Cette Magicienne étoit, comme je l'ai déjà dit, revenue à la Cour de Trébifonde, & avoit voulu entrer dans la ligue que les Chevaliers avoient formée contre le Soudan. Elle preſſa le départ de la flotte : chacun croyoit voguer vers Conſtantinople ; la direction favorable d'un vent *Grec* leur promettoit une heureuſe & courte navigation. Les Dames partageoient les plaiſirs & les fatigues de ce voyage, qui de-

voit se terminer pour elles à Constantinople, où les Chevaliers alloient lever l'armée destinée contre le Soudan.

A peine étoient-ils en pleine mer, qu'ils découvrirent une île dans laquelle les Princesses voulurent aborder. La fumée brillante qui l'environnoit leur inspira la curiosité de voir un lieu où quelques merveilles étoient sans doute renfermées. Elles virent en effet un beau palais non loin du rivage, & leur esquif mouilla presqu'aux pieds du mur. Les habitans leur apprirent que ce château étoit la *gloire de Niquée* (1). L'entrée en étoit fermée

(1) Je prie mes Lecteurs de s'en souvenir ; car nous donnerons peut-être les amours de Florisel & de Niquée. Je dois avertir que Niquée étoit amoureuse d'Amadis de Grece, fils de Lisvart.

par des tourbillons de feu qui se croisoient, & laissoient une vapeur noire & épaisse. L'Impératrice Oriane, qui autrefois avoit passé l'arc des loyaux amans & la chambre défendue, tenta cette épreuve ; la Reine Briolanie la suivit.

Elles traverserent la flamme, & ne sentirent rien qu'une odeur suave, parvinrent dans la chambre où reposoit la belle Niquée dans toute sa gloire, & dont elles avoient déjà ouï raconter des merveilles, dont je parlerai en tems & lieu.

Il suffira à mes Lecteurs d'apprendre maintenant que la belle Niquée avoit été enfermée par enchantement dans ce château, dont elle ne pouvoit être retirée que par la bravoure d'un des descendans d'Amadis de Gaule, qui devoit tuer le

Roi Mouton, à la garde duquel le château avoit été confié. Le Roi Amadis, ſuivi de ſon frere l'Empereur Eſplandian, étant venu devant le palais enchanté pour reconduire les Dames, fut aſſailli par le Roi Mouton, qui, après un combat auſſi long qu'opiniâtre, perdit la vie. Sa mort détruiſit les prodiges. Le palais s'écroula; un perron deſcendit du ciel au même inſtant, & fut planté ferme & droit, avec ces lettres contenant cette nouvelle deſcription:

« Ce lieu, autrefois dit la » gloire de Niquée, ſera doreſnavant appelé l'enfer d'Anaſtarax; » qui durera juſqu'au tems que les » deux extrêmes, l'un en beauté, » & l'autre en proueſſe, s'aſſembleront: l'un ſachant dompter, par

» ſa force, les cruels & épouvan-
» tables animaux ; & l'autre, par ſa
» ſuprême beauté, amortir le feu
» autrefois allumé en l'amour de
» Niquée, auquel tems ſera délivré
» le vaillant Prince Anaſtarax ; &
» cependant nul ne ſera ſi oſé ni
» hardi d'entreprendre l'épreuve de
» cette aventure ».

Les Chevaliers & les Princeſſes remonterent ſur leurs vaiſſeaux, & arriverent enfin à Conſtantinople, où les autres Princes s'étoient réunis pour ſe rendre à la montagne défendue, qu'on avoit déſignée pour le rendés-vous général ; mais en même tems qu'on ſe diſpoſoit à attaquer les Babyloniens, on reçut de Trébiſonde des nouvelles qui annoncerent qu'ils avoient traverſé la mer pour porter la guerre dans

cette Cour. Lisvart & Gradafilée, restés presque seuls à Trébifonde, se tinrent prêts à tout, & pousserent la bravoure & la vigilance si loin, qu'ils rendirent vaines les différentes attaques de l'armée du Soudan.

Mais une plus grande révolution s'étoit consommée. L'Empereur de Trébisonde étoit tombé malade, & avoit terminé sa longue carriere. Le deuil avoit été universel, parce qu'il étoit généralement regreté. Le couronnement de Lisvart & de la Princesse Onolorie s'étoit fait avec une pompe inouie & une allégresse générale. Il fut le seul qui ne la partageoit point. Qu'est-ce qu'un trône où la douleur s'assied avec nous, où l'ennui ternit l'éclat du sceptre, & où le bandeau royal seche des larmes ? Onolorie ne

ſourit point, ne parut point con-
tente de s'aſſeoir ſur la premiere place avec lui, ſur cette place que la Divinité a marquée pour exercer, non pas tant la ſuprême puiſſance, que pour repréſenter la bienveillance céleſte. Elle reçut le trône comme un enfant ingrat reçoit un héritage. Liſvart la ſollicitoit en vain de ſceller dans leur mémoire un jour ſi beau qui diſpoſoit à l'amour de leurs ſujets, des Rois époux qui éprouvent la douceur d'aimer, & ſentent le beſoin d'être aimés. Heureux le peuple qui eſt gouverné par des Souverains qui ont une ame! qu'il jouiſſe de ce bienfait. — Vous n'obtiendrés rien de moi, lui dit-elle, que n'ayiés banni de ma Cour l'Infante Gradafilée. — Adoncques je ne

dois plus rien vous demander —. On vit à la Cour de Trébifonde un divorce royal femblable à ces défunions dont tant de Rois & de Reines donnent, depuis long-tems, un tableau peu digne d'être imité. On vit prefque deux trônes, deux Cours, les favoris de l'un & ceux de l'autre. Les Chevaliers & les Dames fe partagerent en deux bandes ; chacun adreffoit fon hommage felon fon inclination ou felon fon ambition. Les fêtes furent fupprimées, ou ne devinrent plus que des jeux privés, defquels la magnificence & l'éclat furent retranchés, & auxquels les Chevaliers ne prirent plus de part. L'Infante Gradafilée recevoit auffi des hommages ; car eft-il des fecrets dans les Cours ! tout fe répete ; qu'ils font à plaindre

les Princes ! continuellement trahis, ils ont à se prémunir sans relâche d'une perfidie ou d'une indiscrétion. La plupart inspirent si peu d'attachement, qu'on croit être quittes envers eux quand on leur a donné cette mesure de respect que l'usage a établie, & on se dispense de les aimer & de les servir avec discrétion & chaleur. Gradafilée mettoit à ces empressemens le prix qu'ils méritoient, rien au-delà. Née pour le trône, elle étoit éloignée de protéger les petites factions, & de se former une Cour dans le palais même de l'Impératrice. La cause de la froideur d'Onolorie & de Lisvart lui fut connue ; & quelques instances que Lisvart lui fît, elle résolut de s'éloigner. Déjà, & depuis long tems, elle auroit exécuté ce

projet; mais que mes Lecteurs se rappellent les fréquentes apparitions de la blanche colombe. Ce retour merveilleux la retenoit, elle se sentoit gouvernée par une puissance secrete qui, en effet, dirigeoit ses pas & sa pensée. La blanche colombe reparut de nouveau, & montra de nouveau ce billet : *Amour & constance vont plus loin que prudence humaine pourroit imaginer.*

Elle pleura devant Lisvart, qui pleuroit avec elle, & lui disoit ce que disent presque toutes les Damoiselles qui voudroient s'éloigner, & qui restent auprès de leurs Chevaliers, qui sentent une force intérieure si dominante, que la résistance ne leur est pas permise, quoique la volonté de résister ne les abandonne point. Gradafilée entrevoyoit toute la

difficulté du perſonnage qu'elle jouoit dans cette Cour ; ſon orgueil en étoit affligé ; l'amour plus puiſſant en décidoit autrement. Elle ne recherchoit point Liſvart, ne ſollicitoit point ſa tendreſſe, & ne vouloit rien dérober à Onolorie, à qui l'hymen avoit tranſmis des droits ſacrés ; un état, ſinon d'amour, du moins de jouiſſances légitimes & non partagées, & cette brillante conſidération qui ne manque jamais de ſuivre ceux dont les actions ſont à l'abri de la cenſure & de la calomnie. Ainſi ſe paſſoient & ſes jours & ſes nuits. Liſvart auſſi délicat, toujours fidele à Onolorie, étoit placé entre deux perſonnes qui l'aimoient chacune d'une maniere différente, & dont, à ſon grand regret, il ne pouvoit faire le bon-

heur, ni recevoir le contentement qu'il desiroit avec tant d'ardeur.

On eut une seconde mort à pleurer. L'Impératrice de Trébisonde suivoit son époux au tombeau. Cette perte en prépara une seconde plus douloureuse. Onolorie touchoit au terme d'un enfantement qui fut hâté par le chagrin que cette mort lui donna, & qui lui causa des douleurs qui la mirent en péril de sa vie. Les Médecins jugerent son rétablissement impossible. Lisvart en fut averti un des derniers; mais la maladie devenant plus désespérée de jour en jour, Onolorie demanda à le voir & à l'entretenir. En vain fit-il des efforts pour retenir ses larmes, & cacher sa tristesse; en vain lui tint-il des discours capables de la tromper sur

ſa véritable ſituation ; elle le pria de s'aſſeoir & de l'écouter. — Je connois maintenant, dit-elle, que Dieu veult m'appeler à lui, je vous ſupplie, mon ami, me pardonner où je vous ai offenſé ; car je vous promets, en vérité, que ce n'a été à mon eſcient. Je vous ai aimé tant que j'ai vécu en ce monde, je vous prie, étant hors, que vous ayiés ſouvenance de moi, & prier & faire prier le Seigneur d'avoir pitié de mon ame. Soyés libre de vous accointer à Madame Gradaſilée, que j'ai injuſtement ſoupçonnée, & dont je reconnois trop tard la belle & glorieuſe vertu. L'heure me preſſe, le cœur me fault ; recevés ce baiſer, voilà le *dernier* bien que vous aurés de moi. Je vous laiſſe deux enfans qui ſont vôtres ; l'un eſt votre fille, ſi

éloignée à préſent, que nous n'en ſavons nouvelles; quand il plaira à Dieu, il la vous rendra : l'autre eſt votre Amadis —.

Elle ne put en dire davantage, & tomba morte dans ſes bras. Il fut pendant pluſieurs heures dans un tel déſeſpoir, qu'il avoit perdu l'uſage de la parole. Il ne la retrouva que pour ſe plaindre de ſa deſtinée qui avoit empoiſonné ſa vie, tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre. Périon parvint à calmer ſa premiere douleur, & l'engagea de prendre un peu de nourriture & de repos. — Penſés-vous, lui diſoit-il, faire revivre votre Dame, par vos pleurs. Elle eſt heureuſe maintenant; elle vous a montré le chemin, & vous attend au lieu où, ſi Dieu plaît, nous la verrons quel-

que jour. Laiſſés, laiſſés ces larmes & telles apparences extérieures pour ceux qui n'ont eſpérance en la ſeconde vie, & vous réconfortés en notre Seigneur, le ſuppliant qu'il vous donne la vertu de patience, & telle qu'elle vous eſt néceſſaire pour la gloire de ſon ſaint vouloir —.

Gradaſilée partagea le deuil de Liſvart, & ne ſe montra point; l'abandon dans lequel elle le laiſſa, parut cruel à Périon, qui ne connoiſſoit point l'excès de ſa délicateſſe. On n'eût point manqué de penſer qu'elle avoit la joie au fond de l'ame pendant que ſes yeux verſoient des larmes; & qu'en déplorant tout haut le trépas d'Onolorie, elle s'en réjouiſſoit en ſecret; & ſi Liſvart avoit paru ſe conſoler à ſa voix & céder à ſes inſtances, on

eût pensé qu'il eſt aiſé d'oublier, auprès d'une amie vivante, l'épouſe jalouſe & opiniâtre qui n'eſt plus. Combien d'exemples ſemblables n'auroit-on pas cité! que de maris ſont accuſés! que de conſolatrices ſont intéreſſées! Qui peut définir le cœur humain! celui de Gradafilée eſt ſeul à l'abri du ſoupçon. Qu'elle étoit éloignée d'eſpérer & de ſe réjouir! L'apparition de la blanche colombe lui cauſa, pour la premiere fois, une vive frayeur; ſes larmes coulèrent abondamment, & pendant long-tems. Elle ne voyoit dans ſon cœur & dans l'avenir qu'une obſcurité impénénétrable; elle éprouvoit un vuide étonnant, c'étoit la premiere fois qu'elle ſe croyoit ſeule, & qu'elle ſe ſentoit foible & ſans appui. Son

œil ſe leva enfin ſur la blanche colombe, qui, tranquille, paroiſſoit immobile. Elle s'approcha pour la ſaiſir, mais au même inſtant l'oiſeau de Vénus roula en tourbillon de feu, & laiſſa voir ſur la place où elle avoit repoſé deux cœurs unis. Les cœurs & la blanche colombe diſparurent; Gradafilée vit ſa bague tomber du bec de l'oiſeau dans les champs, & ne put diſtinguer le Chevalier qui ſe baiſſoit pour la ramaſſer. On ſaura, quand je le jugerai convenable, dans quelles mains cette bague myſtérieuſe étoit tombée, après avoir été confiée pendant ſi longues années à un oiſeau, ſymbole de l'innocence & de la douceur. Liſvart porta, pendant dix mois, un deuil intérieur qui témoignoit l'excès de ſon

attachement & de ſes regrets.

La mort de l'Impératrice ſe répandit à Conſtantinople, l'Infante Abra, ſœur du Soudan de Babylone, ſentit ſes eſpérances renaître, & ſes projets de vengeance s'évanouir. Comme elle avoit déclaré la guerre aux Cours de Trébiſonde & de Biſance, dans l'intention de venger la mort de Zaïr, ſon frere, & de punir Liſvart du refus qu'il avoit fait de ſa main; elle lui offrit la paix, ſon cœur & ſes Etats. Un Meſſager apporta ſa lettre, dans laquelle, après avoir conſolé Liſvart de la mort d'Onolorie, ſuivant l'uſage, ni plus ni moins que l'étiquette l'a établi, elle laiſſa éclater ſes ſecrets ſentimens. — Vous avés perdu, lui écrivoit-elle, à ce qu'on dit, votre dame & très-honorée épouſe, & je

n'ai jamais pu recouvrer celui que je méritois seule à seigneur & mari ; c'est vous-même, beau Sire, qui m'avés fait souvent émerveiller, comme il étoit possible que tant d'amitié me fût si peu profitable ; mais pourquoi, puisque les choses sont ainsi changées, faut-il que je regrette toute ma vie un bien qui peut encore m'appartenir ? Il me semble, au contraire, que le tems est venu où toutes mes espérances peuvent avoir leur effet ; soyés plutôt l'ami qui doit m'être le plus cher, que ce Lisvart que mes soldats & moi sommes venus combattre. Nul ne souhaite autant que moi de devenir votre premiere sujette.

La réponse de Lisvart ne remplit point l'attente de la Princesse ; sa lettre finissoit ainsi : — Belle Princesse,

la menace que vous me faites, me décide à vous répondre que je crains plus les doux traits de vos deux yeux, que la fureur de tous vos soldats ensemble —. Ce compliment, que précédoit le refus d'accepter l'honneur qu'elle lui faisoit, irrita l'Infante à tel point, que l'assaut fut ordonné ; la valeur de Périon, & la bonne conduite de Lisvart, délivrerent la ville, forcerent l'ennemi de se retirer, après un carnage effroyable. La Princesse Abra ne cacha point son désespoir, & se laissant aller à sa violence, elle courut se jeter dans la mer, pour s'ensevelir dans ses gouffres. Lisvart la suivoit de près, la vit tomber dans l'eau, vola à son secours & lui conserva la vie. Le calme s'étoit rétabli dans la ville. Périon avoit

suppléé Lisvart durant son absence, & tiré de la victoire le parti le plus glorieux.

Pendant le siege, une Damoiselle n'avoit point perdu de vue Périon; & toujours placée à ses côtés, s'efforçoit de détourner les coups qu'on lui adressoit; jamais elle n'avoit ouvert la bouche. Quelques soupirs sembloient annoncer qu'une grande douleur la préoccupoit, son bras seul étoit infatigable. Périon lui dut deux fois la vie. Il lui dut plus encore; car elle sépara Florelus & Lucencié, qui, sans se connoître, se battoient à outrance; l'un & l'autre étoient enfans de Périon. Le premier avoit pour mere la Duchesse d'Autriche, le second la Reine Gricilerie, dont elle & Périon pleuroient la perte. Cette Da-

moiselle, touchée de la reconnoissance de Périon, lui parla ainsi : — Je suis Garinde, qui porta Lucencié & le Damoisel à l'ardente épée au part de Feline, en votre absence & celle du Sire Lisvart. Dame Gricilerie ne peut me méconnoître ; j'ai vécu dans la pénitence jusques à ce jour, par le regret que m'avoit causé l'enlevement de Lucencié ; maintenant que ce fils est retrouvé, je vais finir mes jours dans le Monastere de Sainte-Sophie —.

Lucencié étoit tombé aux genoux de Périon, qui l'avoit aussitôt serré contre son sein, & l'avoit emmené à Gricilerie, qui perdit connoissance par un excès de joie. — Enfin, dit-elle, le ciel nous l'a rendu cet enfançon tant pleuré : je suis deux fois épouse, puisque je

retrouve mon fils —, Lucencié raconta de quelle maniere il avoit été nourri & élevé, comment il s'étoit rendu célebre parmi les Chevaliers les plus renommés, & comment il avoit été aimé de la belle Axiane ; je renvoie à un autre tems ces détails, qui ne tiendroient ici qu'une place peu intéressante, je dois plutôt rappeler Amadis de Grece au souvenir de mes Lecteurs.

Il avoit suivi l'Infante Zahara à Constantinople, d'où il revenoit avec elle, & la Princesse Niquée, sa bien-aimée, quand il fut arrêté dans une île, où des merveilles sans nombre l'environnoient à chaque pas. Le nom de cette contrée lui étoit inconnu. Un ruisseau de sang serpentoit dans la plaine ; Amadis voulut en remonter la source. Ni-

quée & ses femmes craignirent d'aller plus loin, & ne s'éloignerent point du rivage. Zahara le suivit; ils virent sur leur passage un château flanqué de cinq tours, dont celle du milieu paroissoit la plus éminente. Un vilain, conduisant deux mulets, fut le seul personnage qu'ils rencontrerent; & lui ayant demandé où il étoit, le nom de l'île, le vilain leur fit entendre par des signes qu'il étoit muet, & qu'ils s'embarquassent promptement, s'ils ne vouloient point être détenus captifs. Amadis, encouragé par l'Infante Zahara, & voyant la Princesse Niquée peu allarmée, prit le parti de tenter les aventures, & de se préparer à tout. Arrivé près du château, il lut sur un perron cet écriteau :

« Celui qui voudra voir les

» cruelles vengeances de l'amour,
» ſonne la trompette ; & ſi de
» tant ſe haſarder, qu'il préſume
» mériter paſſer outre avec l'effort
» de ſes peines, douleurs & deſirs,
» ſoit aſſuré du ſacrifice de ſa mort,
» par quoi je lui conſeille tourner
» arriere, & ſe retirer légere-
» ment ».

— Que vous en ſemble, Madame, dit Amadis à l'Infante? — Par mon ame, je n'y entends plus rien; car oncques les Dieux ne me donnerent moyen d'avoir en l'amour ſeulement la moindre récompenſe de ce que j'avois mérité. Mais vous-même à qui ils ont été ſi favorables, qu'en dites-vous? — Puiſque vous vous en remettés à mon avis, je toucherai la trompe. — Et moi je vous accompagnerai

jusqu'au bout. — Amadis ayant sonné la trompette, vit s'avancer dix vilains armés de hâches & de capelines de fer, qui se jeterent sur lui. Il les dissipa ; un Géant s'approcha pour soutenir ses gens, & fut mis à mort par l'Infante. Cette mort les rendit maîtres du château, qu'ils visiterent, & d'où ils entrerent dans un parc orné de statues, au bout duquel étoit une agréable vallée, fermée par un perron où étoit placée l'effigie de l'Amour, tenant son arc, bandé, & à la main gauche cette inscription :

Voici le val d'amour ; qui n'aime & ne le cherche, retourne hardiment arriere.

Pardieu, dit Amadis, il me semble que vous & moi ne pouvons faillir de passer outre ; car

nous ne fûmes oncques ennemis de celui qui nous donne cet avertissement. — Allons, répondit-elle —. Mais à peine avoient-ils fait quelques pas dans cette vallée enchantée, qu'ils se sentirent tellement épris l'un de l'autre, qu'Amadis fut contraint de dire à la Reine : — Pardieu, Madame, si vous souffrés ce que j'endure, je m'esbahis pourquoi nous ne nous donnons allégement, ayant si bien de quoi nous satisfaire, & que vous seule me pouvés & devés accorder. — Vraiment, mon ami, je serois bien mal apprise, & hors de bon sens, si je refusois le remede duquel dépend mon desir & mon contentement —. Ils n'oserent cependant manifester leur passion violente autrement que par des discours

tendres, & quelques geſtes remplis d'expreſſion. Devant eux, & ſur un ſecond perròn, s'élevoit une ſtatue de bronze, au bas de laquelle on liſoit :

En ce val ſentent ceux qui aiment la condition de forte amour.

Amadis, encore plus agité dans cette nouvelle promenade, ne put ſe défendre de dire à l'Infante : Ayés pitié de moi, ſinon je renonce de tout point à la vie. — Mon ami, je ne ſais de quoi vous vous plaignés de moi, ne voulant autre choſe que ce que vous voulés —. Dans le même tems, ils virent ſur un troiſieme perron une image nue dont le viſage annonçoit la joie ; l'inſcription diſoit :

D'ici en avant pourra l'amant cheminer à la fin glorieuſe de ſon deſir.

Ils marcherent jusqu'à la nuit, ne cherchant qu'un gîte où ils pussent boire, manger & dormir; car ils étoient fatigués, & mouroient de soif & de faim, je dis mal, ils mouroient de fatigue, parce qu'ils étoient épuisés de trop d'amour, & que le repos & un lit leur devenoit nécessaire. Le charme de cette vallée agit si puissamment sur l'un & sur l'autre, que le beau rosier y perdit sa premiere rose, tant amour sut seconder Amadis, que l'Infante garda un souvenir parlant de cette vallée, & qu'au bout de neuf mois elle donna le jour à un fils & à une fille jumeaux, dont je ferai mention peut-être un jour dans l'histoire de Don Florisel de Niquée; le fils aura nom Anaxarte, la fille Alestraxarée. La nuit avoit

déjà fait place au ſoleil, quand ils ſe retirerent des bras l'un de l'autre. Un ſoupir de volupté leur échappa, & fut le premier ſignal de leur plus heureux réveil ; ils s'entretinrent quelque tems dans cette extaſe tendre qui ramene par degrés, après le ſommeil, nos penſées & nos forces. Ils recommencerent enſuite leur courſe, non ſans avoir auparavant recommencé les témoignages de leur affection. Au milieu du parc s'élevoit un pilier de marbre noir qui ſupportoit une figure ſoucieuſe ; on liſoit :

D'ici en avant eſt ordonné l'oubli de l'amour, afin qu'avec plus de gloire & de repos, ceux qui aiment puiſſent repaſſer les combes & vallées de ce lieu étrange.

Ils ſe trouverent inſenſiblement

devant un hermitage ; un vieillard à barbe longue ouvrit la porte, & leur dit : Quelle aventure, mes bons Seigneurs, peut vous avoir conduits en ce lieu, auquel, depuis que le remede d'amour & la vengeance de faute d'amitié y a été établie, homme mortel n'y eſt encore arrivé. — Révérend Pere, le deſir de voir la fin de cette merveille y a amené cette noble Reine en l'habit qu'elle eſt, & moi auſſi ; par quoi nous vous prions nous en manifeſter ce que vous en ſavés. — Rien ne vous ſera caché ; mais dites-moi, je vous prie, comment vous a laiſſé le Géant & la premiere Garde de cette place ? — Nous les avons combattus lui & ſes vilains, & les avons tués.

Alors le vieillard leur apprit

qu'un Magicien, pour ſervir la paſſion d'un jeune Prince qui aimoit ſans eſpoir de retour une Princeſſe, avoit formé cet enchantement, afin qu'il pût enlever ſon amante, & la retenir ſans aucune crainte d'être découvert. Son attente fut remplie; mais pourſuivi par le pere de la Princeſſe, qu'il avoit tué, bleſſé lui-même à mort, il vit ſa Damoiſelle ſe percer le ſein & tomber ſur le gazon. Comme elle reſpiroit encore, & qu'il ſentoit ſa fin s'approcher, il la retint par un enchantement dans l'état de foibleſſe où elle étoit, & où elle doit reſter, dit il, juſqu'à ce qu'il arrive ici celui qui mérite de lui donner allégeance. En témoignage de cette vengeance, il ordonna que le ruiſſeau ſe rempliroit continuelle-

ment du ſang qui couloit de la plaie de la Damoiſelle. Un frere du Magicien habite dans cette vallée, & c'eſt demain le jour où il retire les priſonniers détenus dans les fers durant une année révolue, pour leur trancher la tête. Je deſirerois que vous fuſſiés aſſés heureux pour le bannir de l'île, ou pour lui faire ſubir le châtiment qu'il mérite ; voilà, Seigneur, ce que j'avois à vous dire, vous priant & admoneſtant, autant qu'il m'eſt poſſible, retourner en arriere. — N'y a-t-il pas d'autres merveilles, reprit l'Infante? — Il y a dedans une chambre cloſe du jour même que les enchantemens de ce lieu commencerent, & qui depuis n'a jamais été ouverte; auſſi s'appelle-t-elle la chambre enchantée. Le palais a nom, palais de la

vengeance. — Pardieu, Madame il pourroit nous tourner à deshonneur d'être venus si avant sans voir le surplus de ce qui reste à voir. — Aussi vous accompagnerai-je, & j'aurai part à la gloire ou infortune qui vous arrivera —.

Quelques instances que pût faire l'Hermite, ils prirent le chemin du palais, & s'arrêterent un moment pour lire l'écriteau qui étoit attaché sur le perron : « La cruelle ven-
» geance du peu d'amour qu'a eu
» la Princesse durera jusqu'au tems
» que le brave lion, à la fin con-
» verti en poisson marin, mettra,
» par sa grande hardiesse & bra-
» veté, hors de cruelle fatigue &
» tourment les deux amantes
» retenues, non que prenne fin
» le surplus de l'enchantement de

» l'épouvantable

» l'épouvantable chambre enchan-
» tée, ni des vallées du remede
» d'amour, parce que l'iſſue de
» l'un & de l'autre eſt réſervée au
» fils du brave lion & de la belle
» & forte ſerpente qui donnera but
» à l'aventure étrange en la com-
» pagnie de la ſerpentine & forte
» Damoiſelle ».

Ils ne furent point intimidés par cette lecture, & pénétrerent juſques dans l'appartement où étoit aſſiſe la Princeſſe enchantée, ayant l'épée dans le flanc. Elle reſpiroit, & ne pouvoit ni crier ni parler ; le ſang jailliſſoit de ſa plaie, & ſe mêloit à l'eau d'un étang qui changeoit de couleur. Une couronne étoit à ſes pieds. Ils eurent pitié d'une Princeſſe infortunée qui, ſans pouvoir mourir, expiroit à chaque heure.

Eh! combien de Dames trop sensibles endurent le même supplice! On meurt souvent cent fois le jour, & on ne respire que pour mourir encore. Ils apperçurent une porte de cuivre, sur laquelle étoit écrit:

Au tems futur que le fils des braves animaux, assemblé avec la Dame Serpentine, viendra en ce lieu, l'entrée de la chambre enchantée leur sera permise, & la premiere journée de la gloire & enfer de l'amour manifeste, & jusques adoncques icelle entrée est excusable à toute personne; car elle ne sera ouverte que par la vertu des enchantemens signés ès tems nocturnes pour l'accroissement de la cruauté de l'Infante. Mais aussitôt qu'elle & sa douleur seront libres par le lion désigné, l'ouver-

ture ſe refermera juſques ès jours des magies ordonnées —.

Amadis & Zahara ne comprenoient point le ſens de cette inſcription ; mais ils ſe cacherent dans le palais pour attendre le Géant qui entretenoit un enchantement auſſi cruel, & pour être témoin de ce qui ſe paſſoit durant la nuit. Le Géant parut en effet ; il ouvrit, avec un bruit ſoutenu par le feu des éclairs & les éclats du tonnerre, la porte de la chambre enchantée, d'où ſortirent cent Dames & autant de Damoiſelles portant un flambeau allumé devant l'effigie de l'Amour. Elles paroiſſoient expier leur vie paſſée ; ſans doute elles étoient punies d'avoir trop ou trop peu aimé. Un Hérault crioit à haute voix : *Le guerdon d'amour ſe donne,*

& est mérité par belles actions amoureuses, & non par l'indifférence d'une beauté ingrate. Le même Hérault cria une seconde fois : *Pour augmenter la peine de ceux qui dédaignant l'amour, ont usé de cruauté, se continuera chaque nuit telle cérémonie, au déplaisir des uns & au contentement des autres ; car ainsi le veut & commande notre Dieu.*

Certes, dit Amadis à Zahara, c'est en vain qu'on veut résister à l'amour. On n'est heureux qu'en lui obéissant. — Tous ne sont aussi contens que vous l'êtes ; Amour ne favorise pas toujours tous ceux qu'il soumet ; souvent il tourmente les uns, pendant qu'il satisfait les autres. — Je voudrois couper la tête à ce vilain Géant, s'il vous plaisoit m'en accorder la permission ?

— Je ſuis prête à vous ſervir dans ce beau & digne projet. — Ainſi ſoit-il —.

Ils ſe tinrent cachés juſqu'au lendemain, que le Géant reparut, & auſſitôt qu'ils l'entendirent, Amadis fondit ſur lui, l'épée au poing, ſans l'avertir, & ſans daigner expliquer ſes volontés. Le Géant ſe défendit à outrance ; mais la force de ſon adverſaire étoit ſi grande, qu'il fut couvert de bleſſures. — Tu n'auras, lui dit-il, l'honneur de m'avoir tué —. Il retira l'épée qui tenoit dans les flancs de la Princeſſe, & ſe perça en pluſieurs endroits. La Princeſſe tomba morte auſſitôt que le Géant eut rendu le dernier ſoupir. L'eau de l'étang devint claire, & l'enchantement du château finit. Niquée & les gens

de sa suite, étonnés du long séjour qu'Amadis faisoit dans l'île, & avertis par un tremblement universel qui avoit retenti jusqu'au rivage, que les prodiges étoient détruits, s'avancerent vers le palais, d'où ils virent sortir Amadis, devenu Souverain de l'île, dont il confia le gouvernement à Ardan, un des Chevaliers de sa suite. Ils remonterent dans leurs vaisseaux pour faire voile à Trébisonde.

Lisvart avoit quitté le deuil, & paroissoit avoir presque perdu le souvenir d'Onolorie, dont personne, pas même Gricilerie, ne l'avoit entretenu. On oublie si promptement les morts ! une fois que le marbre repose sur leurs cendres, il semble que les cœurs deviennent aussi froids & aussi insensibles que

la pierre. On a besoin d'une inscription pour connoître celui ou celle qui ont vécu ; il en est de même de nos souvenirs qui seroient effacés, si un trait ne les ramenoit quelquefois dans notre pensée. Gricilerie avoit oublié sa sœur ; qui ne l'eût pas oubliée de même ! Lisvart, combattu toute sa vie par une amitié que Gradafilée avoit si bien & si constamment mérité, devoit plus qu'un autre se détacher d'Onolorie, qui ne lui avoit point donné ces beaux jours d'hymen dont il s'étoit flatté.

Gradafilée avoit obtenu, par sa réserve, l'estime de toutes les Dames. Elle avoit fui Lisvart, & n'avoit jamais entrepris d'effacer ses anciens souvenirs, ni de le séduire ; elle le laissoit tout entier à

lui-même, se montroit rarement aux mêmes lieux, & sembloit presque porter le même deuil. Loin d'accuser la douleur de Lisvart, elle la trouvoit juste, & se félicitoit d'aimer un Prince qui savoit pleurer les morts, regreter les absens, & aimer au-delà du trépas; phénomene trop rare sur le trône! mais il semble qu'il ne soit point entierement rempli par une seule personne. Une Reine est toujours desirée, on aime à la trouver auprès d'un Roi, alors on croit le trône rempli; il manquoit une tête à celui de Trébisonde. On nommoit l'Infante Abra, qui étoit éprise de Lisvart, & qui auroit réuni aux Etats de son époux de vastes domaines. Abra, revenue à Trébisonde, ne dissimuloit ni sa tendresse,

ni ſes prétentions, ni l'abandon qu'elle étoit diſpoſée à faire de toutes ſes poſſeſſions, on plaçoit Abra ſur le trône ; Gradaſilée n'avoit point une auſſi riche dot à offrir, ſa royauté circonſcrite dans les limites d'une île, ne tenoit point une place diſtinguée parmi les Souverains qu'il faut craindre ou ménager ; car il en eſt des maîtres du monde comme des particuliers. Le plus ou le moins d'étendue dans leurs poſſeſſions leur donne plus ou moins de conſidération ; & quelque grands que ſoient leurs talens, ils ne ſont peſés dans la balance politique qu'autant qu'ils deviennent les fléaux de leurs voiſins. Gradaſilée, au lieu de nuire, n'avoit paſſé les plus belles années de ſa vie qu'à ſervir les Chevaliers & les

Rois, à expoſer ſa vie pour conſerver celle de Liſvart, à pratiquer toujours les plus rares vertus ; on n'en parloit point. C'étoit trop peu pour une alliance auſſi belle ; elle n'en murmuroit point, elle ne ſollicitoit point, perſonne n'étoit chargé de preſſer Liſvart. Du moment qu'elle l'avoit vu libre, elle avoit attendu en ſilence ; & dût-elle mourir, ſon intention n'étoit point de devoir ſon trône & ſa main à ces baſſeſſes qui, dans les Cours avancent quelquefois & retardent les mariages des Souverains. Liſvart avoit-il beſoin d'être ſollicité ? Il eût été ingrat, ſi ſon cœur ne l'avoit point ramené par un mouvement naturel vers Gradafilée. L'Infante Abra offroit de recevoir le Baptême, & de convertir, pour

l'amour de Lisvart, tous ses sujets à la foi chrétienne. Elle avoit même fait des loix très-séveres contre ceux qui refuseroient de changer de culte & de Divinité. Comme si les consciences pouvoient être gouvernées par des loix arbitraires enfantées par des circonstances souvent puériles ou honteuses. Un mariage projeté étoit la cause de la révolution dans une Religion ancienne, malheur au sujet qui auroit désobéi; car c'est de ce nom que les Souverains appellent une résistance qui est de droit naturel. Gradafilée avoit le même Dieu que Lisvart; & si elle eût eu avec lui une dissemblance dans le culte, elle n'auroit point renoncé à son Dieu & à ses autels, Lisvart ne l'eût point exigé. Un Chevalier chrétien peut

aimer & épouser une Dame payenne, sans compromettre sa foi & son bonheur dans ce monde & dans l'autre ; s'il est aimé, il est heureux.

Lisvart n'annonçoit point son intention secrète. Il n'avoit pas non plus recherché Gradafilée ; sa pudeur ne lui permettoit point de parler de tendresse en présence du tombeau d'Onolorie ; car tout, autour de lui, étoit rempli de son image, son habit lugubre lui annonçoit qu'il étoit encore séparé des autres êtres vivans, & qu'il ne pouvoit se permettre leur langage, leur maniere, pas plus qu'il ne lui étoit permis de prendre les mêmes couleurs & de partager leurs fêtes. Point de fête pour lui, tant que le deuil étoit sur son corps, comme il étoit dans son cœur ; son unique

délassement étoit de se promener solitairement, & de rêver à Gradafilée. C'est dans ses mains que la blanche colombe, qui ne devoit plus reparoître, avoit laissé tomber, en s'envolant, la bague de Gradafilée, dont il fut joyeux. Au lieu de la mettre à son doigt, il l'avoit serrée précieusement dans une de ses bourses. Cette retenue retardoit une opération dont Gradafilée & lui, avoient le plus grand besoin, & de laquelle leur bonheur mutuel dépendoit. Qu'on se rappelle l'inscription dont j'ai déjà parlé, & qui fut lue pendant que la blanche colombe enlevoit cette bague merveilleuse : *Lisvart, tel beau joyau ne peut être encore le prix de ta vaillance & de ton attachement, te reste choses grandes à entreprendre*

ou volontés entieres de Gradafilée à accomplir; quand la Princesse l'aura voulu, quand tu l'auras mérité, verras descendre du ciel ce beau joyau dont la possession n'est due qu'à un Chevalier dont l'ame & l'affection soient aussi pures que le cœur de la Princesse, & que la blanche colombe qui en est dépositaire —. Cette prophétie, dont le sens n'étoit pas bien clair, étoit sur le point d'être expliquée d'une maniere ou d'autre; car tout n'étoit pas dit. Combien de ports s'offrent au malheureux navigateur, sans qu'il puisse souvent surgir à celui qui étoit l'unique but de son voyage! que de brillans matins ont été offusqués par des jours nébuleux! touche-t-on toujours l'objet qu'on est près de toucher! Gradafilée offre jusques

à ce moment des témoignages de cette vérité.

Amadis de Grece, la Reine Zahara & l'Infante Niquée venoient d'arriver à Trébifonde. Lifvart embraffa tendrement fon fils, fans pouvoir lui parler. Amadis pleuroit la mort de l'Impératrice, dont il venoit de recevoir la nouvelle. Après avoir préfenté Niquée & Zahara, il demanda la permiffion de fe retirer, & d'aller baifer la tombe de fa mere, qui étoit élevée dans l'Abbaye de Sainte-Sophie. Lifvart le laiffa aller, & fe retira lui-même les yeux inondés de larmes. Amadis fit retentir l'églife de fes cris, il appeloit à haute voix fa bonne mere, de la vue & de l'amitié de laquelle il avoit fi peu joui. Orphelin toute fa vie, il

gémiſſoit de l'être d'une mere qu'il honoroit, & à la penſée de laquelle il vouloit reporter ſes plus brillantes actions. Il ſe reprochoit de n'avoir pu fermer ſes yeux, & de n'avoir pas reçu ſa ſainte bénédiction. La douleur de Liſvart s'étoit renouvelée; une triſteſſe profonde ramena, pendant pluſieurs jours, un deuil général; Périon fit tout ce qu'il put pour rétablir la paix & la joie. Le tems & ſes conſeils produiſirent un bon effet. Liſvart ſe calma; Amadis de Grece ſe rapprocha de l'Infante Niquée, & ne regreta plus ſa mere qu'en ſecret.

L'Infante Zahara, qui étoit retournée dans le Caucaſe où elle régnoit, avoit été ſurpriſe de ſe trouver enceinte; & pendant pluſieurs mois, elle avoit mis à bout

la ſcience des Médecins, qui, pour ne point offenſer leur vertueuſe Reine, n'oſoient ſoupçonner une groſſeſſe ; car les Médecins même mentent à la Cour : ils cachent toujours la maladie, & ſur-tout le danger, aux Rois. Nul n'eût oſé pronoſtiquer à la Reine une groſſeſſe ; on aimoit mieux ſuppoſer une hydropiſie qui alloit en s'augmentant de jour en jour, & qui devoit enfin ſe diſſiper. Zahara ſentoit ſes entrailles s'émouvoir, & ces émotions nouvelles étoient inquiétantes. La ſécurité des Médecins la tranquilliſoit. Quelle fut ſa ſurpriſe quand les douleurs l'aſſaillirent, & quand elle s'apperçut du caractere ſingulier que l'hydropiſie avoit priſe ! elle en perdit connoiſſance. Les Médecins profiterent de cet état de mort pour

enlever le fils & la fille dont elle venoit d'accoucher, afin qu'elle n'eût point à rougir d'une pareille foibleſſe qui imprime une tache ſur les Reines qui n'ont point de maris. Ils lui perſuaderent que l'hydropiſie étoit guérie par une criſe violente, & qu'elle ne reparoîtroit peut-être plus ; que d'ailleurs la récidive dépendoit abſolument du régime de la Reine, qui étoit pleinement la maitreſſe d'un pareil accident. Elle le crut, remercia le ciel d'être ainſi délivrée ; & repaſſant dans ſon ſouvenir de quelle maniere elle avoit vécu juſques-là, elle aſſura les Médecins que ſon régime étoit excellent, & qu'elle ne pourroit que très-difficilement en obſerver un autre qui fût plus doux & plus uniforme. Les Méde-

cins fourirent à cet aveu, & lui proteſterent que, d'ailleurs, une grande Reine pouvoit ſe mettre quelquefois hors des regles.

Cependant on éleva en ſecret les deux enfans. On donna au fils le nom d'*Anaxartes*, & à la fille celui d'*Anaſtraxerée*. Zahara étoit dans la bonne foi; car les privautés qu'Amadis de Grece avoit eues d'elle, par un effet de l'enchantement de la vallée d'amour, s'étoient auſſitot effacées de ſon ſouvenir par un autre enchantement. Elle reſſembloit à tant de Dames qui perdent auſſi le ſouvenir de pareille aventure, & ſe retrouvent, ſans en rougir, en préſence de ceux à qui elles ont tout donné. Si pareil oubli ne venoit à leur ſecours, combien d'entr'elles ſeroient ſouvent con-

fuſes & déconcertées ! elles s'eſtimeroient beaucoup moins, & n'auroient point l'aſſurance de lever un front ſerein devant des beautés innocentes & neuves, dont elles ne craignent point de devenir les rivales. Puiſſent-elles conſerver longtems cette précieuſe faculté d'oublier les plaiſirs reçus, & la main de celui qui les donne !

L'obſcurité eſt pour le peuple; les ténebres ou le mépris enſeveliſſent leurs actions auxquelles nul ne s'intéreſſe, & dont on ne prend point la peine de médire ; mais le malheur des Rois eſt de n'avoir ni amis ni ſecret. La vérité, qui ne peut approcher du trône, ſe dédommage dans les provinces, & parle à haute voix. Des bruits ſe répandirent ſur l'accouchement de

Zahara, & enfin parvinrent à ſon oreille. Les Médecins furent mandés. Il fallut parler ouvertement. La Reine voulut & ne put les punir. Le motif de leur ſilence leur tenoit lieu d'excuſe. Il faut mentir aux Rois ; Zahara ne repouſſa point cette maxime, & écouta avidement les fables qu'on lui débita ; les foibleſſes des Rois prennent toujours un caractere auguſte. Il n'étoit point naturel qu'une grande Reine *fit des enfans* ſans mari. La Nature a pour elles une méthode moins commune & plus détournée, & ne produit pas les effets qui en réſultent parmi les amans vulgaires. Un Dieu, ſans doute, étoit de moitié dans cette entrepriſe ſurprenante. Zahara, auſſi belle qu'Alcmene, avoit certainement

inſpiré quelque Dieu. L'une avoit accouché d'un enfant de Jupiter, Zahara venoit d'enfanter de deux jumeaux du Dieu Mars. On avoit même reconnu, dans ſa groſſeſſe, des ſignes de la protection céleſte, & une force, un courage que peu de femmes enceintes puiſſent conſerver. Son enfantement avoit paru divin, & opéré par le ſecours d'un Dieu; car les Médecins aſſurerent que leur étonnement reſpectueux ne leur avoit point permis d'y porter la main, n'oſant aider à une auſſi belle nature qui cédoit à l'impreſſion du plus grand des Dieux. En vain Zahara cherchoit-elle dans ſes ſouvenirs une époque certaine; rien ne lui retraçoit une action auſſi intéreſſante, ni une ſituation approchante. Un exemple fut bien-

tôt trouvé. Le ſommeil ne nous livre-t-il pas ſans défenſe au premier audacieux qui veut ſe rendre maître de nous? N'eſt-ce pas ainſi que la belle Pſyché fut ſurpriſe par l'Amour? N'eſt-ce pas dans les nuits que les rêves livrent la beauté à l'Amour? Quelle femme eſt-elle aſſés forte, dans la nuit, pour le repouſſer?

Zahara ſe contenta de ces fables, le peuple les crut; car il aime volontiers environner l'origine de ſes Souverains, du merveilleux de la Divinité; il ſemble qu'il lui en coûteroit d'obéir à un homme, il veut avoir pour maître un Dieu, ou le deſcendant d'un demi-Dieu. Elle fit annoncer à Trébiſonde la nouvelle de ſon acouchement, & porter le nom de ſes deux enfans,

qui devoient un jour devenir recommandables.

La Cour de Trébiſonde étoit remplie de Chevaliers & de Princeſſes qui venoient mettre fin, ſinon à leurs aventures, du moins à leurs amours; car tous reçurent des mains d'Amadis de Gaule ou leurs amans ou leurs dames pour époux & pour épouſes. La liſte en eſt nombreuſe; & comme ces perſonnages ont, dans la Chevalerie, une deſcendance, je ne puis me diſpenſer de les nommer.

Mariages des Princes & Princeſſes, Chevaliers & Dames venus en la Cour de Trébiſonde,

Épouſerent :

Orizenes, — la Reine de Chypre.

Clivio, fils du Roi Norandel, — la Reine de Circaſſie.

Vailladès,

Vailladès, — celle de Comagène.

Quedragant, — celle de Fenicie.

Balan, fils de Galerte, celle de Mentapolin.

Manely le sage, — celle de Catabadmon.

Argamonte, fils du Roi Arban de Norgalès, — celle de Serrame.

Sarquilles, neveu d'Angriote, — celle de Mandie.

Urgiel, — celle de Busquie.

Giontes, neveu de Lisvart, — celle d'Arcadie.

Abies d'Irlande, fils du Roi Cildadan, — la Princesse d'Antioche.

Languines, fils du Roi Agraïes, — la Reine de Coriton.

Galvanes, — celle de Mesopotamie.

Amadis de Grece, fils de Lisvart, — l'Infante Niquée.

Lucencié, fils de Périon, — l'Infante Axiane.

Birmartes, — l'Infante Onorie.

Olarius, — l'Infante Luciane.

Nous pouvons ajouter que la plupart de ces Dames & de ces Princeſſes avoient ſi bien anticipé ſur les droits de l'hymen, qu'elles laiſſoient augurer une belle lignée; à en juger par les prémices qu'elles avoient données, Amadis de Gaule, Eſplandian & Galaor ſe félicitoient d'avoir mis au monde une brillante poſtérité qui n'avoit ceſſé de marcher ſur leurs traces, & qui devoit perpétuer la galanterie & la Chevalerie par de beaux & continuels exemples. Le Sire Angriote d'Eſtravaux fut le ſeul qui ne ſe maria point. La fée Parfait-Amour, qu'il eût volontiers priſe à épouſe, ne lui conſeilla point de contracter un engagement où il étoit ſi rare de filer le parfait amour. — Ma quenouille, lui dit-elle, ſeroit bientôt

brisée, mes fuseaux dispersés, & le ciseau se promeneroit sur des nœuds que j'ai serrés avec tant de peine —. Angriote suivit son conseil, & continua de filer avec elle le parfait amour. Il étoit pere d'un fils que la Paysanne de l'épreuve des *alpha* & *omega* lui avoit donné, & qui avoit l'air de tenir de sa mere un cœur de bonne nature, & de son pere le bras & le courage. Il l'avoit nommé Angrion-Alfa, & lui avoit souhaité de marcher sur ses traces; en attendant, il l'avoit donné à Lucenclé, fils de Périon, pour lui servir, ou à son fils, de page, jusques à ce qu'il fût assés fort pour suivre le beau train de Chevalerie. Gandalin imita l'exemple d'Angriote; & trouvant Bridelnie délaissée par le Chevalier au Beau-

Fleuron, il lui fit des déclarations assés tendres & assés gaies pour la consoler de cet abandon ; d'ailleurs les enfans nés & à naître des Princesses lui préparoient, ainsi qu'à Alquise, des passe-tems agréables ; car elles étoient en possession de voler aux Damoiseaux ces premieres fleurs de nature à mesure qu'elles paroissoient, & c'est ainsi qu'elles entreprenoient la belle éducation des jouvenceaux remis en leur garde. Périon de Gaule connoissoit l'adresse d'Alquise qui *tant de bien lui avoit fait* ; car on a beau dire, on ne perd jamais ce premier souvenir ; un Chevalier bien né salue toujours la femme-de-chambre qui a encouragé sa timide adolescence.

Tant de Chevaliers heureux par

l'hyménée, offroient à Lisvart un exemple digne d'être imité. Il ne s'expliquoit point ; mais l'Infante Abra attendoit, & ne rougissoit point de demander. Gradasilée se taisoit & attendoit. Un tournois devoit clore les fêtes qui avoient été célébrées pour tant de mariages, Abra offrit ouvertement le cartel à toutes les Dames pour l'amour de Lisvart. Son Hérault d'armes se promena dans le camp en faisant la proclamation suivante : *Abra, Princesse recommandable, entrera en lice contre celles qui voudront lui soutenir qu'il y a dans le monde une plus belle, plus aimante & plus digne qu'elle de la main de Lisvart, & partant de la couronne de Trébisonde.*

Ce défi parvint aux oreilles de la

tendre Gradafilée, qui abandonnoit à l'Infante le foible avantage de la beauté qu'elle n'avoit cependant point sur elle, mais qui ne pouvoit lui céder l'honneur de l'emporter sur elle en gloire, en renommée & en tendresse. Elle croyoit avoir des droits inconteſtables ſur le cœur de Liſvart & ſur la couronne de Trébiſonde. — Je n'ai jamais combattu pour moi; ce ſera ici le premier combat : je le veulx rendre auſſi glorieux que poſſible : je veulx prouver à Liſvart que l'Infante Abra, & nulle autre, ne m'eſt & ſera jamais égale. Elle garda l'*incognito*, & propoſa à l'Infante la condition ſuivante, qui étoit que celle qui ſeroit vaincue, renonceroit à la main de Liſvart, ſans que pour cela il fût beſoin de perdre la vie —. L'Infante accepta

le cartel ; mais refusa la condition : il falloit vaincre ou perdre la vie —. Ces intentions cruelles indignerent Gradafilée, qui se dit : — Si le ciel favorise mes armes, je te donnerai la vie malgré toi, & peut-être seras-tu convaincue que Gradafilée méritoit mieux que toute autre d'obtenir la préférence. Tu n'as certes dans le cœur ni tant de constance, ni tant d'années de travaux, de courses & d'ennuis que moi. Quelle Dame a jamais tant pleuré & tant soupiré ! que de journées affreuses n'ai-je pas vu s'écouler dans la malheureuse île abandonnée —?

Elle laça son heaulme avec une sorte de joie, & se rendit la premiere au camp. Avant de commencer, elle fit demander à Lisvart

s'il consentoit à devenir le prix du combat; l'Empereur répondit qu'il n'y consentoit point, que son intention seroit manifestée à l'issue du cartel; & que s'il l'avoit pu, il auroit empêché un défi dont il prioit que les suites ne fussent point aussi cruelles qu'elles devoient l'être.

L'Infante Abra reluisoit de l'éclat des pierreries qui couvroient son casque, son armet & sa cuirasse. Gradafilée n'avoit que l'armure d'un modeste Chevalier, à la réserve de sa belle lance dorée, & de son épée à la lame de *corail*. La couronne de Miraminie étoit sur sa tête, & suffisoit pour la distinguer de toutes les autres Princesses. Abra, furieuse de reconnoître Gradafilée qui venoit lui enlever sa proie, attaqua

avec une force étonnante. Gradafilée, peu préparée à cette attaque brusque, fut sur le point d'être désarçonnée ; son écu tourna sur son bras ; elle revint à son tour sur l'Infante qui la reçut, & rendit coup pour coup. Le fer de leurs lances étoit émoussé ; au troisieme *joindre*, elles volerent en éclats. L'Infante tira son cimetere, Gradafilée son épée à la lame de corail. A peine elle eût levé cette épée, que le fer d'Abra frappa l'air en vain, sans jamais pouvoir l'atteindre, & sans pouvoir approcher Gradafilée, qui, surprise de ce prodige, remercioit en secret la bonne fée Vérité qui lui avoit fait ce don. Abra murmuroit à haute voix, & bravoit son adversaire d'avoir eu recours à un enchantement pour se rendre

invulnérable. Gradafilée, trop fiere de sa propre force, voulut mettre son épée dans le fourreau, & se servir d'une autre qui pendoit à l'arçon de sa selle ; mais la lame de corail lui échappa, & se planta en terre au milieu des deux combattans ; ni l'une ni l'autre ne pouvoient plus outre-passer une ligne droite que le soleil traçoit, & dont le point méridien partoit de la lame de corail. Les chevaux hennissoient ; & reculoient avec violence. Le combat devenoit plaisant par l'opiniâtreté des deux Princesses qui tourmentoient des chevaux indociles. Dans quelque sens qu'elles tournassent, la ligne droite prenoit une direction nouvelle, & formoit un sillon qu'on ne pouvoit franchir. Abra ayant demandé des fleches,

Gradafilée prit ſon arc, & chacune ajuſtant ſes traits, commença une nouvelle guerre ; mais la lame s'éleva dans l'air, & alloit au-devant de chaque dard qu'elle émouſſoit & qui retomboit en terre. On entendoit les ſifflemens des fleches & leur chûte ; on rioit aux éclats de ces merveilles qui empêchoient l'effuſion d'un ſang précieux.

Liſvart ayant ordonné qu'on finît le combat, Abra demanda que ſa deſtinée fût éclaircie, & jura qu'elle ne quitteroit point le camp ſans être ſatisfaite ; & prenant auſſitôt une attitude menaçante, l'épée levée, elle attendit la réponſe de Gradafilée qui ſe ſoumit aux volontés de l'Empereur. Auſſitôt on vit la lame de corail en feu, & une flamme vive & forte s'élancer du ſein de

la terre qui trembloit fous les pas des combattans. A la même place, parut un faumon qui avaloit l'émeraude que Gradafilée avoit laiffée tomber en perdant fa lame de corail ; elle voulut courir fur le faumon, qui remua fa queue, & fit jaillir fur elle fes écailles. Il difparut enfuite dans la mer. Cette apparition & la perte de l'émeraude firent reffouvenir à Lifvart qu'il avoit une bague qui pourroit remplacer celle que Gradafilée venoit de perdre. Il la retira de fa bourfe, la prit, la mit à fon doigt ; à peine il l'avoit enfoncée, que Gradafilée jeta un cri, tomba à la renverfe, & perdit connoiffance. Il fembloit que le doigt de Lifvart, en recevant la bague, avoit frappé fur elle, & l'avoit vivement bleffée. Son cœur

étoitdans une agitationdifficile àpeindre. Jamais on n'a ſi profondément & ſi longuement ſenti une bleſſure. Liſvart la ſouleva dans ſes bras pour la porter ſur un perron voiſin, où un phénomene termina le combat. Un pavillon de criſtal s'éleva autour d'eux; ils ſe trouverent au milieu d'une chambre richement décorée, au fond de laquelle étoit élevé un magnifique lit parſemé de fleurs, ſur le chevet duquel on avoit placé la couronne nuptiale. Gradafilée, toujours évanouie, fut dépoſée ſur ce lit, & couverte de parfums & de roſes par des amours inviſibles, au pouvoir de laquelle la Princeſſe étoit abandonnée. Liſvart reſpectueux, vouloit s'éloigner d'elle, & laiſſer à Gradafilée des momens de repos dont elle avoit beſoin;

mais ces amours puiſſans l'entraînoient auprès d'elle, & jamais il n'eût tant de démangeaiſons & de tant d'eſpeces. Il ne ſe reconnoiſſoit plus, & ne ſavoit pas ce que les amours exigeoient de lui. Il ſe trouva ſi près de Gradafilée, qu'il étoit couvert de ſon haleine, ſa main toucha la ſienne ; auſſitôt qu'elle eut touché à la bague qu'il portoit à ſon doigt, elle fit un mouvement ſi violent, qu'il perdit la bague, qu'elle retrouva ſes forces, & ouvrit ſes yeux, que la douleur & l'enchantement avoient fermés. Elle ſe mit à pleurer. — Ne craignés rien, belle & tendre amie, vous allés devenir Impératrice, & ma digne & chérie Souveraine. Il étoit tems que votre bon amour reçût le ſalaire mérité. — O le plus

beau de mes jours! dit-elle; je ne puis en dire davantage — A ces mots, le pavillon de criſtal ſe diſſipa, Liſvart ſe retrouva ſur ſon trône, Gradafilée à cheval, en préſence de l'Infante Abra qui menaçoit toujours, & qui, dans le même inſtant, s'éloigna au grand galop avec une rapidité prodigieuſe. Je dirai ce qu'elle ſera devenue.

Pendant que Liſvart & Gradafilée doutoient s'ils rêvoient ou s'ils étoient éveillés, elle fut proclamée victorieuſe, & le Juge du camp ſollicita Liſvart de manifeſter, ainſi qu'il l'avoit promis, ſon intention à l'iſſue du cartel. — Mon intention, dit-il, ſera manifeſte d'hui en huitaine, & pour cette fin, je donne rendés-vous à tous les Chevaliers & Princes, Princeſſes & Da-

mes, dans la Chapelle de l'Abbaye Sainte-Sophie, où Dame Gradafilée ouira, si bien elle veut me le permettre, la réponse, la seule qu'elle doive attendre du sien & dévoué serviteur. — Les fanfares sonnèrent; les Juges du camp reconduisirent Gradafilée dans son appartement, où elle s'enferma pour dormir & rêver en paix. La fatigue de la journée, l'enchantement qu'elle avoit éprouvé, avoient excédé ses forces. La joie est pesante, quand elle est si vive, & épuise bien plus que la douleur.

L'Empereur Esplandian, s'étant levé de grand matin, pour se promener dans la forêt, fut assailli par un ours qui tua son cheval. Il fut obligé de marcher, & prit une fausse route, qui le conduisit à la

fontaine des amours d'Anaſtarax, auprès de laquelle deux pavillons étoient dreſſés. Une Damoiſelle appuyée contre l'un des perrons, vêtue d'un drap d'or, ayant ſur la tête une guirlande de fleurs, laiſſoit voir la beauté telle qu'on n'a jamais eſſayé de la peindre, triſte, abattue & ſilencieuſe, noble dans ſa douleur, & intéreſſante. Un Chevalier laid & robuſte, dormoit ſur ſes genoux : il étoit armé de toutes pieces, hors l'armet. L'Empereur ayant demandé à la Damoiſelle la cauſe de ſa triſteſſe, elle lui répondit : s'il vous plaiſoit, Sire Chevalier, vous ſeoir auprès de moi, tandis que celui que je ſoutiens repoſe, je vous dirois volontiers ce que vous me demandés, & le mal qui me *deult* peut-

être plus étrange, que ſouffrit oncques pauvre Damoiſelle telle que je ſuis. — L'Empereur s'étant aſſis, elle continua. — Je ſuis Béladrie, Ducheſſe du Mont-Liban. Celui que vous voyés ſe nomme Alizar l'outrageux, Roi régnant en Camajene, lequel a fait tout ce qu'il a pu pour m'avoir à épouſe. Ce à quoi j'ai toujours contredit à mon poſſible, pour le voir ſi laid & de ſi mauvaiſe grace, encore qu'on le tienne à preux & vaillant Chevalier, autant qu'autre de la contrée. Ce qu'il m'a bien fait entendre par la dure & forte guerre, qu'il m'a tant menée & continuée, que j'en ſuis maintenant en ſon pouvoir, & néanmoins j'ai trouvé façon d'obtenir de lui un don, & qu'il m'accorda ſous

condition qu'y ayant ſatisfait, il aura de moi & de gré, ce qu'il pourroit prendre, uſant de rigueur forcée. Ce don eſt qu'il me gardera en ce lieu, l'eſpace d'un an entier, durant lequel le pas lui ſera interdit, & défendu à tous autres Chevaliers qui y paſſeront pour aller éprouver l'aventure de l'enfer d'Anaſtarax. Ceci lui inventai-je, eſpérant que mal aiſément pourroit être qu'aucun, ayant compaſſion de ma miſere, ne le combattît & mît à mort, me rendant, par ce moyen, en ma premiere liberté, & n'a encore commencé que d'aujourd'hui. Vous aſſurant en ma foi que où fortune me voudra tant de mal, qu'elle me dénie promptement le remede que je me promets, ou moi-même j'avancerai la fin

de mes triſtes jours, par la pointe de ſon épée ou par une autre mort plus breve, ſi je la puis moyenner. — Alizar ſe réveilla à meſure que la Ducheſſe finiſſoit de parler : devenu furieux par la préſence d'Eſplandian, il ſe leva & mit l'épée au poing. Eſplandian para ſes coups, & l'attaqua, à ſon tour, ſi vivement, qu'il lui fendit la tête en deux moitiés. — Pardieu, Madame, il me ſemble que vous en êtes bien délivrée. — Comme elle ouvroit la bouche pour l'en remercier, ſurvint une Damoiſelle qui, voyant Alizar étendu mort, courut dans le bois, en jetant des cris perçans, qui attirerent des Chevaliers armés, qu'elle mena contre Eſplandian. Un d'entr'eux combattoit avec autant de force

que d'adreſſe. Eſplandian ne pouvoit réſiſter à ſes coups, il ſentit ſes genoux chanceler & ſes bras s'affoiblir. Il tomba ſur l'herbe. Heureuſement pour lui, il leva ſon armet ; ſon adverſaire, voyant ſon viſage, le reconnut pour ſon fils car il étoit lui-même Amadis de Gaule. La Ducheſſe, étonnée de cette rencontre, & de l'honneur qu'Eſplandian lui avoit fait, en expoſant ſa vie pour la défendre, remercia humblement ſon libérateur, & fit la révérence à Amadis. Enſuite, elle banda leurs plaies, qui étoient grandes & nombreuſes, car il n'étoit partie de leur corps qui ne fût empreinte d'une large bleſſure. Elle les ſuivit à Trébiſonde, où elle trouvera un époux, & où elle aura des enfans, qui

prendront une place à la ſuite des Amadis, & ſur-tout à l'enchantement prodigieux de l'enfer d'Anaſtarax, dont il ſera longuement queſtion.

Le jour marqué pour la célébration du mariage de l'Empereur avec Gradafilée, étoit enfin venu : ce couple, qui étoit ſi digne d'être uni, s'achemina vers l'Abbaye de Sainte-Sophie, précédé des fanfares, qui ouvroient une marche triomphale ; ſuivoient des Ecuyers montés ſur beaux palefrois, des Chevaliers & Princes chevauchant ſur deſtriers richement caparaçonnés, des Dames & Princeſſes, traînées dans des chars dorés, ornés d'emblêmes & de deviſes. L'Egliſe étoit couverte de tapiſſeries de velours, ſur leſquelles étoient brodés les écuſ-

ſons de la famille de Liſvart, & ceux de la race de Gradafilée. L'Archevêque célébra pontificalement la Meſſe, après laquelle il reçut ce *oui* religieux que de vrais amans ont tant de joie à prononcer & qu'ils ne regrettent jamais. Quel moment pour Gradafilée! le Ciel ouvert devant elle, ne l'auroit pas plus enchantée. Amour, amitié, hymen, tous les liens qui uniſſent les ames, les cœurs & les perſonnes; tout étoit commun déſormais entr'eux; pas un deſir étranger ne devoit les diſtraire; rien n'étoit pour eux au-delà du lieu où ils ſe trouvoient. Dure l'hymen, quand il rapproche des perſonnes faites pour vivre & mourir enſemble. Honneur enfin ſoit rendu à l'Impératrice Gradafilée & à Liſvart.

Il feroit inutile de décrire les fêtes qui donnerent à la douceur de cet hymen, un éclat brillant, & y ajouterent des plaifirs que toute la Cour pouvoit partager. Périon de Gaule & la Reine Gricilerie firent les honneurs du bal; car, fuivant une coutume de toute antiquité, Gradafilée avoit été emmenée par l'Impératatrice Oriane dans la chambre, où un grand lit étoit dreffé; & l'Impératrice, aidée de la Reine de Chypre, déshabillerent la nouvelle époufée jufques à la chemife, qu'elles lui ôterent en la couchant entre deux draps, car dans ce temps, la chemife étoit au lit un ornement fuperflu, fur-tout pour les jeunes mariées. Gradafilée pleura fuivant la coutume, mais fans affectation

ni fauſſeté; plutôt par un excès d'embarras que pour tout autre motif; car il étoit vrai qu'elle n'avoit rien tant deſiré que de ſe voir l'épouſe de Liſvart, & en même lieu que lui. Liſvart ne ſe fit point attendre, il prit un baiſer ſur les levres de ſa future épouſe; d'où il ſe releva avec un feu qu'il brûloit d'éteindre. Pendant que l'Amour & l'Hymen les combloient de ſes bienfaits, Périon toujours gai animoit les danſeurs par ſa gaieté, & les danſeuſes par ſes attentions galantes. Gricilerie, auſſi aimable que lui, jouiſſoit du plaiſir qu'elle voyoit prendre à ſon époux. Tranquille dans le ſein d'une douce confiance, la jalouſie n'avoit jamais altéré ſon repos, ni ſa tendreſſe; elle eût même par-

donné à son époux des infidélités passageres, si on peut en juger par l'amitié qu'elle avoit pour Florelus, fils naturel de Périon.

Gandalin avoit dansé, à son tour, avec Bridelnie, qui se ressouvenoit d'avoir été mieux secondée par le Chevalier au Beau-Fleuron, & qui le regardoit encore amoureusement, à mesure qu'elle passoit devant lui. La danse du Chevalier au Beau-Fleuron étoit légere, gracieuse : celle de Gandalin, déjà usé par les courses & par les entreprises de guerre & d'amour, étoit lente & fatiguante. Ainsi en advient à la plupart de ces Dames galantes qui, après avoir débuté, en amour, de la maniere la plus brillante, avec des Chevaliers aimables & de belle

eſpérance, tombent dans les mains d'un lourd & maſſif Ecuyer, qui les fait languir dans l'attente, ou les endort par la lenteur de leurs pas.

Les chanſons ſuccéderent au bal : Gandalin commença par un chant convenable à la circonſtance, & auquel je n'ajouterai rien.

Il chanta le chant ruſtique ſuivant (1) :

Adieu ville vous command,
Il n'eſt de plaiſir qu'au champ;
L'autre hier je trouvai Silvette,
Son petit troupeau gardant;
Quand je l'aviſai ſeulette,
S'amour allai demandant,
Adieu, &c.

A quoi penſés-vous Bergere,

(1) C'eſt ici la ſeule Chanſon qui appartienne à l'original. Je l'ai conſervée, parce qu'elle eſt connue.

En cette fleur de quinze ans ;
La beauté paſſe légere,
Comme la roſe au printems,
Adieu, &c.

Fille qui ne fait ami,
Content de toute ſon ame,
On ne fait cas, ne demi,
De ſon œil brillant de flamme.
Adieu, &c.

Il vous donneroit ceinture,
Demi-ceint ferré d'argent,
Rouge cote & la doublure,
Plus que l'herbe verdoyant.
Adieu, &c.

A la fête auriés la danſe
Et le joyau triomphant,
Lors vis à ſa contenance
Qu'elle s'alloit échauffant.
Adieu ville vous command,
Il n'eſt de plaiſir qu'au champ.

Perſonne ne pouvoit ſe défendre de rire d'un chant auſſi ruſtique, que

Gandalin accompagnoit d'un geste analogue. Il dansa en chantant les couplets suivans :

RÉPOND qu'elle est si jeunette,
Que n'entend mon preschement ;
Mais qu'on dit qu'en amourette
N'y a que peine & tourment.
Adieu.

Depuis l'espie au passage,
Tant que la trouve filant,
A l'orée du bocage,
Près de son troupeau bêlant.
Adieu.

Dieu vous gard là filandriere,
Et celui qui la surprend ;
Elle regarde derriere,
Et bien doux salut me rend.
Adieu.

Belle, dis-je, à ce solage,
Vous hâles votre teint blanc,
Vous seriés mieux à l'ombrage
De ce petit couldre franc.
Adieu.

Voici un chapeau de paille,
Un couvre-chef bavolant;
Combien que le don peu vaille,
Le cœur eſt franc & vaillant.
Adieu.

Je l'affuble & lui déclaire,
Que de ſoif allois mourant;
Me mène à la ſource claire,
Où lui dis le demourant.
Adieu ville vous command,
Il n'eſt de plaiſir qu'au champ.

C'eſt ainſi que Périon de Gaule ramena la gaieté à la Cour, & marqua les noces de Liſvart & de la tendre Gradafilée. Les danſes & les chants furent pouſſés bien avant dans la nuit. Amadis de Gaule, quoiqu'il eût paſſé cet âge heureux, à qui les danſes paroiſſent excluſivement réſervées, voulut fermer le bal en danſant avec Oriane. On ne danſoit plus com-

me lui : ses pas étoient anciens ; ses révérences avoient une expression antique, mais il n'en mettoit pas moins un beau caractere à ses pantomimes ; on voyoit qu'un Chevalier bien élevé dansoit, & qu'il avoit jadis excellé dans cet agréable passe-tems. L'Impératrice, malgré son grand panier & sa longue mante, obtint les suffrages des connoisseurs. Des bisaïeuls, qui dansent aux noces de leurs arriere-petits-fils, ont un autre ton & une autre forme. On croit voir en représentation, les costumes du siecle précédent. C'est ainsi qu'à nos yeux, l'habit, la perruque & l'écharpe des courtisans de Louis XIV, nous paroissent étranges. Périon & Gricilerie, Amadis & Oriane, se reti-

rerent les premiers ; car les noces de Lifvart leur rappellèrent le moment où ils avoient été auffi fortunés que lui, & ce n'eft jamais en vain que cette image fe reproduit dans le fouvenir de deux époux. Le fpectacle d'une noce procure une demi-fête à tous ceux qui en font les témoins.

Lifvart & Gradafilée fe montrèrent à midi fur un des perrons du château. Je ne peindrai point la joie de Lifvart : c'étoit pour la feconde fois qu'il avoit joui de cette première nuit d'hymen, fi précieufe & fi belle. Il n'avoit plus cette candeur qu'un nouveau marié laiffe voir, qui adoucit le feu de fes regards & l'expreffion de fa joie, & qui femble annoncer que tout ce qu'on fent, &

tout ce qu'on ne peut pas rendre, eſt encore au-deſſus du bonheur qu'on peut imaginer. Mais par ces traits, j'ai déjà peint l'intéreſſante Gradafilée : c'étoit trop de bien : on liſoit ſur ſon front que la joie a auſſi ſes excès, & que l'amour eſt bien plus doux quand l'hymen l'éclaire & le conduit. Sa main étoit appuyée ſur l'épaule de Liſvart, en ſigne de ſatisfaction, & ſembloit dire : le voilà, mon appui, le voilà, cet ami deſiré, ce bon & unique ami ; quel mal peut-il m'advenir ? le voilà, ma main eſt ſur ſon épaule ; ce ſecours m'empêchera de cheoir, ni d'en demander un autre. Liſvart ſembloit, par ſes regards & par le mouvement de ſa perſonne, lui dire : ne ſauriés trop avoir confiance en moi,

ni espérer trop de contentement. Ah! vivons; car c'est être heureux que de vivre de cette manière. —

Les Chevaliers saluèrent, le peuple applaudit; le référendaire ayant présenté la liste des coupables qui sollicitoient leur grace, Gradafilée prit la plume, & la présentant à l'Empereur, signés lui dit-elle, que ce beau jour ne présente qu'une journée de plaisirs & d'indulgence; qu'ils vivent & se souviennent qu'en vous épousant, Gradafilée a voulu devenir leur patrone, & que c'est à elle que les souffreteux doivent recommander leurs prières; car jamais elle ne manquera de les servir. Tant Gradafilée a été malheureuse! tant de larmes elle a versé! c'étoit pitié : il est juste, à son tour, qu'elle plaigne ceux qui

endurent longues souffrances, & qu'elle pardonne ceux qui, par cruelles circonstances, ont failli envers la loi & l'humanité; indulgence pléniere à tout le monde, s'écria-t-elle : mille voix s'éleverent, & firent retentir au loin *indulgence pléniere*. Le drapeau blanc fut placé sur le donjon du Palais de Justice, pour annoncer à tous les habitans que l'Empereur accordoit indulgence & rémission. Tandis que dans la Capitale on proclamoit une amnistie générale, on accordoit d'autres faveurs dans le Palais : celles-ci étoient d'une bien plus haute importance : à chaque avénement au trône, & à chaque mariage, il y avoit trois choses demandées, & presque toujours octroyées.

La premiere étoit la confirmation des annobliſſemens par l'écu & par l'épée ; car alors on ne connoiſſoit point l'uſage des lettres-patentes. On donnoit ſeulement au nouvel annobli, une atteſtation du genre de ſervice qui lui avoit acquis la nobleſſe. Chaque Roi, chaque Reine, & les Comtes & Chevaliers avoient également le droit de retirer de roture & de vilainie ceux qu'ils vouloient diſtinguer en les annobliſſant. A la même époque de mariage ou d'avénement, ils pouvoient renvoyer à roture & à vilainie, celui qui avoit démérité, par ſes actions, & ſur-tout par ſa couardiſe.

La ſeconde étoit la reconnoiſſance des bâtards, qui, après avoir prouvé qu'ils étoient nés *hors ma-*

riage, ou de *conjonction adultérine*, étoient déclarés libres. De-là est venue, ſans doute, cette faveur accordée dans les premiers ſiecles des Monarchies modernes, aux bâtards, dont l'état étoit au-deſſus des conditions ſerves. On ſe diſoit *bâtard* avec un ſentiment d'orgueil, parce que ce nom excluoit toute àcception de ſervitude & d'eſclavage. Ils formerent une claſſe mixte dans l'Etat, propre à tous les emplois, qui participoit aux graces des Grands, ſans craindre la dureté ni l'injuſtice de la Loi. Quelles mœurs, dira-t-on! Je ne répondrai rien à ce cri; mais il eſt certain que dans les ſiecles où la galanterie & l'amour étoient, par un renverſement de principes, la baſe & la ſource du courage, des

devoirs, des vertus, il falloit bien que les bâtards fussent traités avec une sorte d'indulgence : l'amour leur avoit donné le jour. Eh ! quel Chevalier ne se sentoit aussi-tôt toucher au seul nom d'amour ! Chacun avoit des foiblesses à se reprocher. Combien de Damoiselles, tendres & foibles, avoient caché ces beaux bâtards tendrement chéris, conçus dans le secret & dans les larmes ! . . . . .

La troisieme chose étoit l'affranchissement de quelques serfs; cette franchise étoit accordée à chaque avénement, mariage, naissance, & mariage de premier né, ou pour rançon : l'argent procuroit cette liberté desirée : mais hélas ! des Seigneurs injustes refusoient quelquefois cette grace, demandée

l'argent à la main. Il étoit d'usage de choisir le beau jour des mariages de son souverain, pour lui demander l'agrément de se marier; parce qu'il étoit si occupé durant ce jour-là, qu'il n'avoit guere le tems de prendre le droit du Seigneur; droit périlleux pour une innocente pastourelle, & qu'un Chevalier, tant bien soit-il épris de sa Dame, ne manque jamais d'exercer; mais comme tout est soumis à l'opinion, ou plutôt comme l'opinion s'accorde servilement avec tous les caprices des Rois & des hommes puissans, il étoit résulté de cette servitude un préjugé honorable, en faveur de celles sur qui le Seigneur levoit ce joli peage; car un jeune Chevalier ne trouvoit *ce beau*

plaisir qu'avec une pastourelle jeune, fraîche & neuve. Les veuves, les laides, celles qui avoient passé trois lustres, n'étoient assés bonnes pour le droit du Seigneur. Un refus, qui devoit être regardé comme une faveur, passoit pour un témoignage de laideur : on rougissoit d'avoir été dédaignée : le mari même se croyoit humilié; il falloit voir la mere de la future épouse, réserver, pour le jour de la présentation, la chemise du plus fin lin qu'elle eût jamais filé, & qu'elle avoit garnie de franges de ces dentelles héréditaires, qu'on gardoit de mere en fille pour ce jour-là : il falloit voir la mere présider à une toilette universelle, & donner des conseils de bonne

& honnête femme, pour contenter ſon Seigneur, à qui, après Dieu, on doit tout; & qui peut diſpoſer à volonté, de *notre ame*, *non*, mais de nos corps & de nos biens. Fraîcheur de lys, fraîcheur de roſes, beauté parfaite, fineſſe de peau, propreté & blancheur ſe réuniſſoient ſur la jeune fiancée : belle rougeur d'innocence, & vivacité modeſte de regards contenus, retraçoient à tous les yeux ces images que nature préſente ſi ſouvent dans nos campagnes, lorſqu'on voit le brillant ſoleil s'envelopper à demi, par ces ombres amies, blanches & tranquilles, qui n'adouciſſent lès couleurs que pour qu'on puiſſe les conſidérer avec plus de plaiſir encore. Telles étoient ces fiancées, qui ne cachoient *choſes*

& *chofettes*, que pour être plus longuement *mirées* : elles ne se plaignoient jamais d'un peage, contre l'exercice duquel les seuls vieillards, les vieilles & les jaloux se récrioient, quand le Seigneur étoit aimable & jeune. Alors, ce *mignard* prélude d'hyménée, leur paroissoit *plaisir d'usure*, où en prêtant peu, on reçoit beaucoup. Mais quand le Seigneur étoit vieux ou libertin, bien se voyoit au retour que la dolente avoit enduré mortification, & alors elle se plaignoit d'un usage qui exposoit ainsi sa vertu : car, comme on le voit souvent, la plus innocente même ne parle de sa vertu que quand elle n'a pas rencontré ce plaisir qui fait tout oublier. L'usage vouloit que le Seigneur

donnât à la fiancée, au moment qu'il la remettoit au fiancé, une rose d'or, qu'elle gardoit précieusement, & qui, après la croix d'or, étoit la premiere piece de sa parure. On appelloit cette rose *la bagatelle du beau Sire.* Il n'en étoit pas une qui ne fût fiere de *la bagatelle*, qui ne s'en parât, qui, dans sa vieillesse, ne montrât à ses petites-filles la *bagatelle du beau Sire*, dont elle avoit été digne. Vouloit-on savoir si une pastourelle avoit été jadis belle ou jolie, on s'informoit, tout bas, si dans les pieces de son orfévrerie, elle avoit la *bagatelle du beau Sire.* Cette piece curieuse répondoit à tout; le mari, en la regardant, disoit : ma femme a été jolie ; ce souvenir le remplissoit encore d'une

illusion qui flattoit sa vieille moitié; les personnes indifférentes n'avoient rien à répliquer à un témoignage aussi marqué d'estime. Tous les paris pour ou contre la beauté étoient jugés par l'ostension de la piece d'orféverie. Siecles galans que je décris, vous n'êtes point encore effacés! Quoi qu'on en dise, *bagatelle* a son prix; on songe à *bagatelle*, on y revient, même dans ses vieux ans, avec plaisir. Dans sa jeunesse, on ne s'occupa souvent que de *bagatelle*. Eh! combien de graves Sires, bien assis sur leur trône, ont traité les grandes affaires comme une *bagatelle*! que de Ministres préoccupés de *bagatelle*! Je puis assurer qu'on a poussé cet usage jusqu'à un tel abus, qu'il est peu de Dames dont on ne pourroit

dire : voilà la *bagatelle du beau Sire*; car vice, laideur, libertinage, déterminent trop communément un choix que la galante Chevalerie ne permettoit pas. Que le Prince aimable & aimé, ſe dérobant à l'éclat du trône auprès duquel il eſt né, vienne goûter des plaiſirs décens & tranquilles, qu'il vienne ouvrir ſon cœur à l'amitié & à l'amour, on lui pardonne volontiers de reſter à *bagatelle*. Délicate & ſenſible, ſa Dame ne pourra que s'applaudir tout bas, & être flattée de l'eſtime *du beau Sire*.

Les proclamations uſitées ayant été faites, Liſvart & Gradafilée reçurent tous les annoblis qui demandoient la confirmation de leurs titres. La plupart montroient les pieces honorables de leurs blaſons,

& étoient fiers d'avoir été retirés de rôture & de vilainie, par la reconnoiſſance des Sires qu'ils avoient ſauvé au péril de leur vie, par leur renommée, par l'amitié d'un Comte où d'un grand vaſſal. Caſques ouverts, beaux cimiers, glorieuſes deviſes; ſupports allégoriques, faces d'or, ornoient ou ſurmontoient les écus; maillets, épées, lances, animaux & chevrons, l'azur, l'or & l'argent rempliſſoient les fonds. Lifvart donnoit avec plaiſir l'acolade à tous ceux que l'épée avoit, d'un vilain & d'un manant, fait un noble; mais il ne pouvoit diſſimuler ſa répugnance à accueillir ceux que l'argent avoit lavés de leur tache de rôture. Il diſtinguoit d'une maniere marquée ceux-ci; en les plaçant bien au-deſſous de la Cheva-

lerie d'armes, & auſſi ancienne qu'Il-luſtre, il réſervoit à ces derniers les premières dignités & l'honneur d'approcher juſques à lui.

Parmi ceux que l'argent n'avoit point annoblis, il y avoit des deſcendans de ces Dames galantes, que la faveur des Rois & celle des Comtes avoient tirés de roture. Le nombre en étoit plus grand qu'on ne pourroit le penſer ; car que ne peut un Roi ? trouva-t-il jamais des Dames bien cruelles ? Un des titres qui furent préſentés à Liſvart, portoit : *Annoblis Dame Marguerite, les ſiens, & ſes ayans-cauſe de droite lignée ; en reconnoiſſance du plaiſir qu'elle nous a baillé de ſon corps.* Ceux qui en étoient porteurs, rougirent un peu à cette lecture, mais pas aſſés ; car il eſt convenu que, telle qu'en

ſoit la cauſe, la nobleſſe eſt une choſe ſi excellente, qu'elle imprime à tout grandeur & gloire. Ah! durés toujours, reſpectable préjugé, pour élever l'ame de ceux qui poſſedent de race une auſſi belle prérogative! qu'ils cachent avec ſoin l'origine dans la nuit des âges! L'amour n'a jamais rien ſouillé. Liſvart recommanda à tous de marcher ſur les traces des vaillans Chevaliers; mais il proteſta que l'argent & les charges municipales n'obtiendroient jamais ni nobleſſe, ni Chevalerie. Bons hommes de nos bonnes villes, reſterés, dit-il, dans vos cités, y veillerés en prudhommes aux intérêts des citoyens, vivrés & mourrés avec l'eſtime publique, mais ne ſortirés oncques de la claſſe où vous êtes nés. Les nouveaux annoblis,

annoblis, & ceux qui eſpéroient l'être un jour, ſe retirerent mécontens, & virent à regret ſe fermer devant eux les portes du palais.

Les bâtards ſe préſenterent enſuite. Le nombre en étoit conſidérable. Comme ce nom, bien loin d'emporter la moindre flétriſſure, procuroit l'affranchiſſement, on s'efforçoit de tromper les *Archimbourgs* ou Juges, pour ſe faire déclarer bâtard. On voyoit des meres qui ne rougiſſoient point d'avouer qu'elles avoient été foibles une fois, & que de ce moment de foibleſſe un beau bâtard étoit iſſu. La ſervitude étoit ſi dure, Gradafilée étoit ſi bonne, qu'elle fermoit les yeux ſur le défaut de preuves, & qu'elle reconnoiſſoit entachés de bâtardiſe tous ceux qui la réclamoient. Quel enfant de

bonne mere, difoit-elle, voudroit renier fa race pour devenir libre ! quel pere entendroit avec tranquillité ce renoncement ! Mon ami, difoit-elle à Lifvart, croyés-moi, il eft bâtard celui qui dit l'être. Nature demande un pere, & nul n'eft affés fort pour étouffer ce bon cri de nature. Enfans bien nés aiment, fervent, honorent pere & mere ; celui qui ne les honoreroit, feroit déjà indigne de race légitime, & devroit être déclaré bâtard.

Enfans de l'Etat, dit Lifvart aux bâtards, n'avés ni pere, ni mere, votre Roi vous fervira de l'un, & la Reine qui a des entrailles auffi tendres que moi, vous tiendra lieu de bonne mere. N'oubliés que plus votre Seigneur aura fait pour vous, plus lui devrés fervice, attache-

ment, zele. Ne possédiés rien en naissant, ne possédés rien, ne pouvés obtenir que ce que vous aurai baillé, adoncques mérités par vos loyaux services de devenir dignes de l'état d'hommes libres, & de procréer belles & chastes lignées —. Lisvart recommanda aux Prélats & aux Moines de moins propager la bâtardise, & de ne pas réserver à leurs bâtards les chaires & les prébendes.

Les serfs qui demandoient leur affranchissement vinrent à leur tour. Ils comptoient avec joie au *Référendaire* & à l'*Argentier* les taxes convenues pour l'affranchissement. On voyoit aux différentes pieces d'or, frappées à différentes époques, qu'ils s'étoient occupés depuis long-tems du soin de se procurer leur

liberté, qu'ils avoient travaillé le jour & veillé la nuit, que chaque piece avoit coûté des larmes & des ſueurs. Liſvart les accueillit avec bonté, & parut content de trouver parmi ſes *ſerfs fiſcalins* & domaniaux, un auſſi grand nombre de ſujets, aſſés payés de leur travaux, pour avoir pu amaſſer des ſommes. Il encouragea les Chevaliers qui étoient préſens à multiplier les affranchiſſemens autant qu'ils le pourroient ; mais ſes inſtances ne produiſirent aucun effet.

Un ſerf & une femme vinrent ſe jeter à ſes pieds pour implorer ſa miſéricorde contre leurs Comtes, qui les empêchoient d'être jamais heureux par leur mauvais vouloir. Les Comtes avoient pourſuivi les transfuges, & venoient les rede-

mander au Roi, menaçant, en cas de refus, de ſoutenir le combat à outrance contre Amadis de Grece.

Liſvart, indigné de ce défi, accepta, avant toute explication, les conditions propoſées en cas de refus, pour punir l'audace des deux Comtes; enſuite il écouta les deux ſerfs. L'uſage étoit que la femme, en épouſant un ſerf, prenoit la condition de ſon mari. Le Seigneur du mari étoit obligé de donner au Seigneur de la femme une autre vilaine en échange, du même âge & de la même beauté, de la même conſtitution, à la connoiſſance des *bonnes gens*; & s'il ne trouvoit une vilaine qui la valût, il étoit libre de préſenter à ſa place le *meilleur vilain* qu'il eût d'âge à marier. Telles étoient les loix féodales,

contre lesquelles on ne pouvoit justement rien opposer.

Mais le Sire de Simian, Seigneur de la femme, ne vouloit point consentir à ce mariage, qui faisoit passer sous la domination d'un autre une beauté dont il étoit épris, qu'il ne vouloit ni marier, ni voir sortir de sa terre. Le Sire de Boniaste, également frappé de la grande beauté de la femme, desiroit s'en procurer la possession, & offroit, pour obéir à la loi, une femme non moins belle, non moins jeune, & d'un tempérament non moins fort; il offroit un vilain bien constitué qui promettoit une abondante lignée, ce qui n'étoit pas un sujet à dédaigner; car, dans ces tems, plus on avoit de serfs, & plus on se rendoit puissant. Il avoit amené

avec lui les ſujets qu'il propoſoit en échange.

Liſvart trouva les offres juſtes & conformes aux loix. Le Sire de Samian répondoit que les loix ne s'étoient point expliquées en cas de refus, & que, puiſqu'il refuſoit de conſentir à ce mariage, il avoit le droit de rejeter de pareilles offres. Il redemandoit la femme, & juroit qu'il ne permettroit point qu'elle lui fût ravie. La femme embraſſoit les marches du trône en pleurant, ſe plaignoit de cette injuſtice, qui l'arrachoit des mains d'un amant pour lequel elle ſacrifioit la liberté. Liſvart lui repréſenta qu'en ſe mariant à un ſerf elle devenoit eſclave, & que c'étoit trop perdre. — J'aime, répondoit-elle, je n'ai pu y réſiſter. Toujours, ſes yeux, ſa taille, tout

lui, n'ont cessé de remplir ma pensée, mon ame & mon cœur. Je fus esclave de lui sitôt que je le vis; que m'importe de le devenir d'un Seigneur, pourvu que je l'épouse. Je ne sentirai jamais que sa chaîne, jamais liens ne me paroîtront si doux. Si mes enfans tiennent de leur mere, ils trouveront, comme elle, tant de douceur à aimer, qu'ils deviendront étrangers à toute autre considération. Ah! Sire, vous avés aimé, vous aimés encore, l'amour pouvoit seul faire votre bonheur; vous devés juger de la force de ma tendresse. S'il falloit choisir la mort & mon époux, je choisirois mon époux & la mort. O qu'on me ravisse ma liberté, & qu'on me laisse auprès de celui que j'aime, qu'on me laisse

vivre & mourir avec lui. Sire, c'eſt un vœu ſi juſte, le ciel n'a fait naître l'un que pour l'autre, pourquoi ſerois-je la ſeule qui ne poſſéderois point celui qui m'appartient ?

Les ames froides blâmoient une femme auſſi tendre, & trouvoient qu'il y avoit de la baſſeſſe à déroger de cette maniere. On doit aimer ſon égal ; mais deſcendre à un eſclave, brûler d'une flamme honteuſe qu'on ne doit point avouer, c'étoit ſe rendre mépriſable. On trouvoit que les femmes ſont ſur-tout capables de ſemblables déſordres, & que pluſieurs exemples avoient prouvé, dans tous les tems, que de beaux Chevaliers avoient obtenu les faveurs de grandes Reines & de glorieuſes Im-

pératrices, que des Dames de Chevaliers avoient admis dans leurs privautés maints Ecuyers, & que les épouses des Ecuyers avoient souillé, avec des vilains, le lit nuptial. On demandoit la cause d'une pareille dérogeance, & pourquoi les Dames regardent tant à ce je ne sais quoi qui les décide pour un personnage, sans s'embarrasser du rang, de l'opinion & des suites. Ceux qui étoient les Chevaliers déclarés du beau sexe, ne pouvoient s'empêcher de convenir des torts des Dames, & des abus de leur galanterie. Ils en rejetoient la cause sur les exemples que les Chevaliers donnoient aux Dames, & qui n'étoient ni moins nombreux, ni moins puissans.

Les Sires de Boniaste & de Simian

refusoient de renoncer à leurs prétentions, & le serf pleuroit aux pieds du Roi en intercédant la tendre Gradafilée Leur passion ne connoissoit aucun frein ; l'un vouloit conserver, l'autre brûloit d'acquérir une belle esclave. Les défis étoient hautement proposés. Lisvart, en sa qualité de suzerain, mit sous sa protection les deux amans, accepta la femme que le Sire de Boniaste offroit en échange, & permit à Amadis de Grece de livrer le combat contre le Sire de Simian, L'insolence du Sire fut bientôt punie. Au troisieme passer, Amadis de Grece l'avoit terrassé & obligé de demander quartier. Le Sire de Boniaste demanda que la femme lui fût remise ; mais Lisvart qui, par sa suzeraineté & par le droit

d'arbitrage, ſe trouvoit muni de tous les pouvoirs, déclara qu'il feroit exercer par un de ſes Chevaliers le droit du Seigneur. Le Sire au Beau-Fleuron fut auſſitôt chargé de ce précieux meſſage. Le Sire de Boniaſte, à qui, par ce droit, on enlevoit une fleur qu'il avoit tant recherchée, renonça avec fierté à ſes prétentions, & proteſta qu'il affranchiſſoit le ſerf, afin que la femme devînt libre. Liſvart reçut cette déclaration, & diſpenſa le Sire au Beau-Fleuron d'exercer l'acte le plus doux de la féodalité ; le Chevalier y renonça avec une ſorte de dépit ; Liſvart ſe contenta des *révérences*, du baiſer ſur les joues, & du bouquet de roſes, qui quelquefois ſuppléoient au droit qu'on ne prenoit point ; il donna

le *chaperon*, au lieu de la *bagatelle du beau Sire*. Ce chaperon avoit aussi une signification ; le mari le conservoit soigneusement, il prouvoit la chasteté de l'épouse ; de là est venu ce proverbe, qui vieillit un peu : *Donner un chaperon* qui couvroit tout, *servir de chaperon* qui excusoit & justifioit tout. Le chaperon de Monseigneur honoroit toujours le mari. Lisvart confirma l'affranchissement des deux fiancés ; cet acte de bonté, autant que de justice, remplit de joie les Dames, les vilains & les serfs.

Les cérémonies qui suivirent cette premiere journée eurent un autre caractere, & imprimerent d'autres traces dans l'ame des Chevaliers. Je ne veux ni médire, ni historier les abus dont les anciens

corps, tels respectables fussent-ils, étoient coupables; mais je ne puis écarter de mon plan ce qui peint les mœurs du tems; cette peinture est même l'unique motif qui me fait choisir les aventures & les évenemens que je décris, de préférence à ceux d'un autre genre. Licence & aveugle dévotion étoient les deux grands pivots de toutes les actions publiques & privées. Les Prélats dominoient dans les Cours, comme les Abbés dans leurs moutiers; école, naissance, mort, couronnement, bénédictions d'armes, de drapeaux, excommunications, jugemens de Dieu, crime, innocence, tout étoit dans leurs mains. On naissoit auprès de l'autel, on étoit apporté aussitôt sur l'autel, le tombeau étoit sous l'autel; & durant

la vie on ne perdoit jamais de vue ni le Prêtre, ni l'autel. On ne ſortoit jamais de ce centre, dont les extrémités, en ſe rapprochant, reſſerroient continuellement la penſée & la volonté. Les Rois avoient des ſerfs, l'Egliſe vouloit en avoir; car le même eſprit de domination a toujours rendu ces deux pouvoirs rivaux. Les conquêtes, les confiſcations donnoient aux Souverains des ſerfs ſouvent rébelles, preſque toujours mécontens. L'Egliſe s'en procuroit de volontaires, au moyen des *vœux*, des expiations, & d'une dévotion avec adreſſe maintenue dans les dernieres claſſes des habitans. Les terres abbatiales ou épiſcopales étoient mieux cultivées. L'*homme couchant* & l'*homme levant*

s'empressoient de remplir leurs tâches avec un zele rare.

L'Archevêque invita toute la Cour à la cérémonie d'une servitude. Les Chevaliers se rendirent dans le temple ; on vit arriver, au son des cloches, une procession religieuse : chaque Prêtre portoit dans ses mains un rameau ; à leur suite marchoient une centaine d'habitans, ayant dans leur main une petite chaîne d'argent & un papier écrit. A l'Offertoire de la grande-messe, ces Chrétiens fideles se rangerent sur les marches de l'autel, firent à l'Eglise l'offrande de leur liberté, & celle de leur postérité. Le papier qui en contenoit l'acte, fut déposé dans le tabernacle avec beaucoup de respect. Une excom-

munication fut lancée contre celui qui oferoit violer ce faint dépôt. Les petites chaînes d'argent ayant été bénies, furent remifes aux nouveaux ferfs; un Sous Diacre promenoit le cifeau fur leurs blondes & épaiffes chevelures, qui ne devoient plus leur fervir. Non-feulement ils avoient donné leurs perfonnes & leurs biens ; mais ce qui étoit injufte & odieux, ils avoient mis à la chaîne toute leur poftérité. L'Eglife leur promit les jouiffances céleftes, & des indulgences fans nombre. Que n'auroient-ils pas engagé pour fe ménager, dans un autre monde, une protection auffi évidente ! Les Chevaliers applaudirent à ce dévouement, qui paroiffoit alors une œuvre méritoire, dont la plupart d'entr'eux fe fen-

toient capables ; car l'Èglise n'avoit été enrichie que par leurs bienfaits, & par les dons des Rois & des grands vassaux. Charles Martel n'étoit point venu encore donner un exemple nécessaire, en rendant aux Seigneurs les biens des Eglises, exemple qui a produit des heureuses suites, & que je desire que mon Roi n'oublie jamais.

Périon de Gaule, qui ne vouloit point que les noces de Lisvart se terminassent sans un évenement mémorable, inspira à Gradafilée le desir de tenter l'épreuve du château du miroir d'amour, qui n'étoit point encore fermé, & dont leur postérité devoit un jour sortir avec beaucoup de gloire. Cette proposition ayant été accueillie, on s'achemina vers ce merveilleux

château ; mais comme il n'étoit point éloigné de la forêt dans laquelle étoit élevé le *temple des maris*, ils résolurent de diriger leur course vers ce temple paisible, où l'on entroit désolé, & d'où l'on sortoit calme & amoureux. O pourquoi ne trouve-t-on que dans les tems de la féerie ces temples consolans, ces puissances divines qui métamorphosoient en un instant les vieilles & haineuses passions en sentimens pacifiques & doux! Vieux maris, vous aimeriés encore! froids époux, vous eussiés toujours aimé! inquiets & jaloux maris, vous n'auriés connu ni l'inquiétude, ni la jalousie, ou plutôt vous l'auriés abjurée; vous qu'un moment d'erreur auroit aigris & éloignés de vos moitiés, vous seriés revenus la priere

à la bouche & le repentir dans le cœur ! O figurons ce beau temple !

Il étoit bâti, comme celui des Druides, dans le fond d'une noire & silencieuse forêt. Nulle voie n'y conduisoit ; on erroit de sentiers en sentiers, & il n'étoit pas rare que les Dames & les maris, en cherchant ce temple de paix, ne s'égarassent & ne se retrouvassent au même point d'où ils étoient partis. On avoit besoin d'un ferme vouloir, de beaucoup d'opiniâtreté & de prudence. Avec ces trois moyens, on arrivoit, à la longue, au temple de la paix maritale. Un rameau d'une espece à-peu-près semblable au gui de chêne, s'élevoit sur un bassin placé sur l'autel, & conservé avec soin par des personnes attachées au temple.

Ce rameau miraculeux, penché ſur ſon fragile pied, ne ſe relevoit qu'après des prieres conſtamment prononcées par le mari & par la femme; ſouvent il reſtoit courbé, & cela arrivoit quand les deux époux n'étoient point d'accord, & quand l'un feignoit d'aimer la paix, & n'en avoit point le deſir; mais quand il s'élevoit, alors l'union maritale n'étoit point équivoque. Plus de guerre, plus de haine, le paſſé s'enſeveliſſoit dans un profond oubli. On puiſoit dans le baſſin quelques gouttes d'eau qui produiſoient ſur le cœur un effet étonnant.

Chaque mari, quand il étoit ſommé par ſon épouſe, chaque femme, quand elle étoit ſommée par ſon époux, étoit obligé de ſe rendre dans le temple, & d'y ſubir

les épreuves nombreuſes qui étoient ordonnées, avant de pouvoir arriver jusques au ſanctuaire, où le rameau ſacré étoit planté. Il falloit ſe dégager petit à petit & inſenſiblement des ſentimens violens & des préventions injuſtes dont on étoit rempli. Il falloit revenir de *vice à vertu*. Des Géants faiſoient l'office de maſſiers, & alloient ajourner les époux au temple de la paix. Les délinquans, s'ils étoient Chevaliers, étoient entachés de ſouillure par la haute Chevalerie, & ne recevoient ni accueil, ni préſéances, juſques à ce qu'ils euſſent obéi au mandement. C'étoit choſe naturelle & juſte qu'un mari répondît à l'ajournement de ſa chaſte épouſe, & qu'il obéît en même tems à la loi d'hymen & aux ſtatuts de la

Chevalerie, qui, après Dieu & le Roi, ordonne de ſervir les Dames. Une épouſe, pour nous être plus particulierement liée, n'en eſt pas moins dans la claſſe d'un ſexe auquel nous devons honneur, courtoiſie & obéiſſance. Plus douce envers les Dames, la loi de Chevalerie ne prononçoit rien ; & le ſobriquet de la *dévergondée* étoit l'unique expreſſion d'un décri qu'on ne ſe permettoit pas de laiſſer circuler hautement. Il étoit rare que les Dames refuſaſſent d'obéir au mandement ; elles étoient plutôt empreſſées d'y venir dénoncer leurs infideles & injuſtes époux ; leur ſexe, à qui le ciel a refuſé la force, n'a que l'appui des loix ; de-là vient que toujours les autels, les Rois & les tribunaux ſeront remplis

e leurs justes plaintes ; & que là ù le divorce ne sera point permis, elles gémiront en public & en secret de subir le supplice de Mezence ; car vivre avec l'époux qui nous tourmente, c'est attacher un mort au vivant, & le faire expirer lentement sans le frapper. Quant aux roturiers, mes Lecteurs savent que les Romanciers de la Chevalerie ne s'en sont point occupés, peut-être ont ils eu tort.

La police établie dans ce temple défendoit le bruit, les éclats, les pleurs, les longues conférences & les querelles. Tant qu'on s'entretenoit doucement, & avec cet accent que la raison, l'amitié & l'amour, ou la simple bienveillance impriment à tout ce que dit un esprit qui n'est ni exalté, ni ulcéré, on pouvoit

pouvoit tout eſpérer. Au moindre éclat, au moindre geſte, un écho faiſoit retentir le temple, tout ce qu'on avoit dit ſe répétoit, & un rire univerſel annonçoit qu'on s'étoit rendu ridicule. On devenoit la fable de ſes contemporains & de la poſtérité. Toujours les Chevaliers craignirent le ridicule, & toujours ils appréhenderent d'entendre répéter les torts qu'ils reprochoient à leurs moitiés. Un charme plus ordinaire qu'on ne le croiroit, & qui étoit produit par la ſolitude & par l'iſolement dans lequel on ſe trouvoit, rendoit aux Dames cette fraîcheur & cette beauté qui leur avoit attaché leurs époux. Toutes les idées ſe confondoient; on ſe retrouvoit au point d'où on avoit jadis apperçu des

charmes dans sa femme. Que de maris ne leur reprochent autre chose que de ne leur paroître plus ce qu'elles sont ! il semble que ce qu'on voit tous les jours s'enlaidit, & perd de son prix. Ce malheur n'arrivoit point dans le temple ; les maris étoient ramenés à la vérité, & de la vérité à l'amour ou à l'amitié.

L'un ne pouvoit marcher sans l'autre ; une fois arrivés dans le temple, il n'étoit plus en leur puissance de se perdre de vue. Ils se voyoient sans cesse, ne voyoient qu'eux seuls ; peut-on conserver quelque haine pour l'objet qu'on doit fixer continuellement ! le dégoût ne peut pas naître non plus quand on n'a pas la faculté de comparer. Celui qui n'a vu que sa femme,

n'aime que ſa femme ; celui qui s'habitue à ne rechercher qu'elle, n'aimera qu'elle. On n'avoit qu'une demi-volonté dans le temple. Eh! ce temple n'eſt-il pas une allégorie de l'hymen ! quand l'un vouloit marcher ſeul, il ſentoit une impuiſſance abſolue, & ils étoient arrêtés juſqu'à ce que les deux demi-vouloirs euſſent produit une volonté uniforme & conſtante, de laquelle il en réſultoit un acte nouveau. Douce habitude, doux accord, que n'êtes-vous plus connus ! la paix & l'amour embelliroient toutes les journées maritales ! De tous les points où l'on s'arrêtoit, on appercevoit le rameau ſacré, cet arbuſte puiſſant, unique divinité de ce lieu de bienfaiſance & de réconciliation. Chaque mouve-

ment du rameau annonçoit une heureuſe révolution, & ramenoit un rayon d'eſpoir dans l'ame de la ſenſible épouſe. Auſſitôt qu'elle entrevoyoit une légere oſcillation, elle baiſſoit les yeux, & ſe félicitoit en ſecret de l'influence de la divinité. Pas une d'elles ne manquoit de faire cette obſervation, & toutes fixoient le rameau en ſourdine.

A cette premiere épreuve, en ſuccédoit une ſeconde ; il étoit preſcrit de voir ſous les mêmes rapports, de reconnoître & de donner le même nom au même objet placé à une telle diſtance, que l'erreur pouvoit aiſément trouver priſe. Qui ne ſait que de la différence de voir, il en réſulte un divorce, un mécontentement, & des ſujets de querelle intariſſables. Quand l'un voit

noir & l'autre blanc, il est impossible que la paix regne. Heureux les époux qui voient de même ! ce second point étoit requis dans le temple. On y restoit jusqu'à ce que cette uniformité eût été opérée. On étoit sûr alors d'être parvenu au véritable but qu'on doive desirer ; en est-il de plus beau que celui où l'on se trouve quand on n'a plus qu'un même œil, qu'une même conception. On ne s'applique pas assés aux moyens qui produiroient cette union.

La troisieme épreuve étoit plus difficile : c'est trop dire ; car être parvenu à voir de la même maniere, c'est presque la chose impossible. Le sentiment étoit attaqué, ainsi que l'odorat. Des fleurs d'une espece nouvelle s'offroient aux re-

gards ; leur parfum avoit des analogies avec les fleurs connues ; mais trop peu prononcées pour qu'on n'y fût pas trompé. Il falloit respirer ensemble, jouir & savourer ensemble, nommer la fleur & l'odeur analogue, être si bien d'accord, qu'on fût persuadé. Le rameau sacré s'élevoit alors de plus en plus, & d'une maniere visible.

Le sentiment n'étoit pas moins délicat. Sentir aussi vivement, aussi profondément, aussi longuement, sentir toujours également, être animé, pour ainsi dire, du même souffle de vie, du même sang, aimer comme on est aimé, jouir comme on fait jouir, être affecté comme on affecte, c'étoit encore un des moyens qui coûtoient le plus, mais par lequel on se rap-

prochoit du rameau ſacré. Tous ceux qui portoient dans leur cœur cette précieuſe meſure de ſenſibilité, ne reſtoient pas long-tems dans le temple ſans ſe trouver à l'uniſſon. Malheur à ceux qui ſentoient moins, & qui étoient plus foiblement affectés que les autres ! ceux-là ne parvenoient à trouver cette paix deſirée que par des efforts ſoutenus ; n'euſſent-ils appris dans le temple que la néceſſité de faire mutuellement des efforts, ils auroient beaucoup gagné.

Le toucher conſtituoit la quatrieme épreuve. Celle-ci, qui tient de ſi près à la volupté, & qui en eſt l'inſtrument & l'organe, avoit beſoin d'être exercée & d'être aidée par toutes les puiſſances de l'ame. Le mari qui, en touchant le pied,

la main, le front de sa femme, restoit sans émotion, n'avoit point l'espoir de sortir du temple, & de jouir de la paix maritale. Mais l'épreuve réussissoit par la durée ; aucun de nos sens n'est plus assujéti par l'habitude que le toucher. Les époux retenus en présence, sans cesse rapprochés, se retrouvoient au même point d'où ils étoient partis, quand, surpris d'un accès amoureux, ils avoient cru s'aimer toute la vie.

Il est tems maintenant que je parle des qualités qui sont nécessaires pour former de bons époux.

La gaieté dans le caractere, en maintenant l'ame & le cœur dans une élasticité continuelle, donnent plus d'imagination, plus de fraîcheur, & procurent une maniere

agréable de n'appercevoir que les faces riantes de tous les objets. Un caractere gai voit tout en beau ; & si l'évidence le frappe de quelque évenement sinistre, l'impression noire s'adoucit naturellement, & on est fondé de conclure qu'un époux gai n'est ni méchant, ni haineux, ni susceptible de couver des projets de vengeance, ni des perfidies.

La bonté est une suite de la gaieté, ou celle-ci est bien plutôt l'effet de l'autre qualité ; car il est rare qu'un bon époux ne soit point un homme gai.

La prudence n'étoit pas moins requise. Celui qui voit tout, qui dit tout, qui devine ou cherche à deviner tout, n'est point un mari prudent ; on n'est heureux

époux qu'autant qu'on a beaucoup de réſerve & de prudence.

La confiance opéroit des miracles ; par elle on n'avoit point de doutes, on ne ſoupçonnoit rien, on croyoit tout, on n'obſervoit rien, on jouiſſoit de cet état de béatitude que rien ne peut altérer.

La patience avoit ſon prix. Que celui qui ſait ſouffrir tout bas & ſe taire, eſt avancé! il eſt sûr de réduire les querelles à leur ſimple durée, & de ne rien envenimer par des murmures déplacés, & par des plaintes indiſcrettes.

Liſte des prohibitions.

Sur les murailles de ce temple on voyoit ſuſpendue cette longue liſte qu'on étoit obligé d'étudier, ſi l'on vouloit parvenir à cette union

maritale, ſans laquelle il n'y a point de félicité.

Les vivacités ; elles ont toujours des ſuites extraordinaires qu'il eſt impoſſible de prévoir, parce que le principe eſt hors de meſure. Il eſt recommandé de les réprimer, d'écouter attentivement, de ne pas accuſer ſans avoir été bien inſtruit. Elles ſont un des plus grands fléaux du mariage.

L'opiniâtreté eſt le ſecond vice qu'il faut gourmander. Comme il faut, pour être heureux, le concours de deux êtres, il n'y a point de bonheur où il y a beaucoup d'opiniâtreté.

La fauſſeté eſt odieuſe. Comment repoſer tranquillement ſur le ſein d'un perſonnage faux, dont les expreſſions ſont autant de menſonges;

ſur la foi duquel on ne peut pas compter, & qui dit je vous aime, comme on dit je vous hais, & qui ne ſent jamais ce qu'il dit.

La jalouſie a du moins ſa ſource dans l'amour ; quelque terribles qu'en ſoient les effets, elle eſt moins vile que les autres défauts, qu'il eſt recommandé de corriger.

L'avarice ne peut qu'empoiſonner une vie entiere ; un tréſor n'eſt pas l'argent qu'on ſerre, c'eſt une épouſe chérie dont le bonheur nous eſt confié, & qui, en récompenſe, nous donne ces jouiſſances délicieuſes qui ſont les véritables tréſors de la terre.

La colere eſt aveugle. Ceux qui aiment bien ne la connoiſſent point. Des amans, des époux fideles, ſont des modeles imperturbables de

douceur & de patience. On ne les entend jamais ni s'accuser, ni se menacer, ni s'attaquer. On sait de quel genre est la colere de l'amour, & quelles en sont les heureuses suites.

Les gestes violens sont interdits, ne servissent-ils qu'à intimider, ils devroient être proscrits. Quelle ame assés dure a-t-elle jamais osé troubler le repos de la tendre colombe, par des gestes menaçans. Expressions amies, articulations caressantes, mouvemens expansifs, voilà les seuls gestes qui soient permis dans l'hymen : tout autre est défendu.

L'esprit de domination est également banni. On ne commande point à son épouse; on prie, on presse, on conjure, on se séduit,

on cede mutuellement ; on ne veut avoir ni tort, ni raifon ; on ne gagne, on ne perd point, on eft en préfence d'un Dieu qu'on ne voit point, comme deux Pontifes égaux en dignité, en vénération & en puiffance. Toute idée de tyrannie & de fervitude eft affreufe.

L'infidélité ne trouvoit point place fur cette lifte, parce que, dans les fiecles de la Chevalerie, ce crime étoit très-rare ; l'hymen ne l'avoit point infcrit au nombre des délits ; il étoit très-peu connu. On trouvoit des époux remplis de ces défauts, dont la lifte n'eft que trop nombreufe ; mais on ne pouvoit reprocher à plufieurs l'infidélité : elle étoit réfervée à des tems poftérieurs ; & de nos jours, elle eft le plus familier des torts des époux.

A côté des prohibitions, on voyoit ſuſpendue une liſte où étoient inſcrit en gros caractères :

AVIS AUX MARIS.

Les attentions ſont le partage & un devoir des maris, dont rien ne peut les diſpenſer.

Une femme a droit de les attendre ; c'eſt une dette que l'hymen a confirmée.

Les prévenances ſont ſœurs des attentions, & y ajoutent plus de grace & plus de gentilleſſe. Les attentions ſont un devoir, les prévenances une preuve du plaiſir que l'on trouve à s'acquitter de ſa dette.

Les ſoins ſont indiſpenſables. Ce n'eſt pas tout que d'élever des autels, il faut les parer, les enrichir, les orner de fleurs & de diamans.

La parure annonce le desir d'être aimable. Il faut être paré pour sa femme. La négligence sur ce point est payée par les dédains, ou du moins par un peu d'indifférence.

La galanterie plaît à tout âge & dans tout état. Un mari galant avec sa femme est sans contredit le plus heureux, comme le meilleur des époux. Pourquoi ne solliciteroit-il pas des faveurs qu'on ne peut lui refuser, à la vérité, mais qu'il est insipide de recevoir en tribut? Il faut que, dans la dépendance, on retrouve l'aisance de la liberté, & que celui qui donne, croie pouvoir refuser, & celui qui reçoit, qu'on lui donne volontairement. Une autre idée blesseroit la délicatesse. Eh! peut-on appeler plaisir ce qui est donné ou reçu sans délicatesse!

Les talens doublent les jouissances. Celui qui employa ses talens à gagner le cœur de sa Dame, ne doit point les abandonner aussitôt que l'hymen lui en a accordé la possession. Qu'il n'oublie jamais qu'il importe de ne pas décheoir, & que, s'il étoit possible qu'on restât toujours jeune auprès de sa Dame, on seroit assuré d'un bonheur éternel; mais comme le ciel ne nous a point destinés à une jeunesse inaltérable, nous devons en compenser la perte par l'usage des talens qui semblent nous donner une autre jeunesse & des ressources constantes. Chanter pour son épouse, chanter son épouse, préluder auprès d'elle les accords qu'elle inspire, lui rappeler ces airs voluptueux & tendres qui lui ont laissé le souvenir des

plus doux momens, c'eſt embellir ſes journées, c'eſt couvrir de roſes fraîches la faulx du tems, & en émouſſer le tranchant.

N'entrés point dans ce temple de paix, ô vous que rien ne peut corriger, & qui avés oublié, les principes de la Chevalerie ! Il ne ſera jamais un bon & loyal époux, celui qui n'a l'ame, le cœur & l'eſprit d'un franc Chevalier.

Il me reſte à décrire les différens exercices qui ſe pratiquoient dans le temple, à meſure que les époux ſe rencontroient. L'épouſe, après avoir fait ſommer ſon mari, attendoit avec impatience dans le parvis, & n'étoit introduite qu'avec lui. Combien de femmes ont ainſi longtems attendu leurs époux, ſans avoir l'eſpérance de les ramener à

leurs devoirs ! Auſſitôt qu'il paroiſſoit, ſon épouſe prenoit un air riant ; car on s'enlaidit par la triſteſſe & par les pleurs.

Il lui étoit défendu de ſe permettre le moindre reproche ; il ne pouvoit pas non plus l'accuſer. Leur bouche étoit cloſe ſur leurs torts, & ne s'ouvroit que pour ſe dire des choſes agréables, & pour ſe ſolliciter amoureuſement ; eſt-il un courroux qui pût tenir contre tant de douceur & tant d'amabilité ! Le tems, les inſtances, une égalité de ton & de ſituation les réconcilioient enfin. Les plus opiniâtres ne faiſoient pas un ſéjour plus long que de deux mois.

On parloit bas ; car comme ils ne pouvoient rien ſe reprocher, les expreſſions de leur tendreſſe au-

roient paru ridicules, si elles eussent été entendues. Ces demi-voix ne comportent aucun accent prononcé, & ne s'accordent point avec l'agitation de l'ame. Il faut être en paix avec soi & avec les autres, pour conserver ce ton qui n'est propre qu'à l'amitié, qu'à l'hymen, qu'à l'amour. L'habitude de parler ainsi, fléchit insensiblement le caractere qui étoit aigri, & on devient doux sans s'en appercevoir.

La captivité n'étoit pas limitée; mais un Chevalier qui seroit sorti du temple sans avoir renouvelé, avec sa moitié, les plus beaux sermens d'amour & d'hymen, eût été honni de toute la Chevalerie. Fuit-on une femme douce, aimable, qui s'efforce de l'être, qui aime, sollicite, ne se plaint, ni ne commande!

celui-là feroit un monftre. O temple de paix, je le répéte, pourquoi n'avés-vous exifté que dans l'imagination des Romanciers de la féerie !

A force d'être enfemble, de fe rapprocher fans ceffe, & de faire une étude de l'art de plaire, on devenoit amans & maris. Les cœurs froids s'échauffoient, les cœurs jaloux fe calmoient ; ceux qui avoient été trompés, revenoient de leurs erreurs ; & ce qui valoit mieux, ceux qui, pour ne fe connoître pas affés, avoient négligé les moyens qui étoient en eux, en apprenoient l'ufage, & les efforts leur donnoient des graces inconnues & un charme puiffant.

Le rameau facré étoit devant leurs yeux. Ce prix de paix, ce figne de réconciliation les tenoit en

haleine, il falloit l'appercevoir ſur ſa tige. Tant qu'il étoit courbé, il reſtoit des obſtacles à ſurmonter; mais quand la voix, la main, les yeux, le cœur, les ſens & l'ame étoient d'intelligence, le rameau paroiſſoit; ils pouvoient ſe proſterner devant ce pouvoir magique, & ſortir du temple. Un charme univerſel les ſuivoit, & multiplioit autour d'eux les aimables illuſions.

Les Chevaliers apprenoient que la force ne ſuffit pas, que l'honneur s'étend à tout, & que la vie eſt une lutte continuelle où tout eſt acheté, & qu'il y a autant de gloire à ſortir vainqueur de tous les combats, qu'à bien aimer & à ſavoir plaire. Les époux devenoient meilleurs.

Les femmes, par les efforts qu'elles avoient fait, avoient appris

par quels moyens on peut enchaîner & ramener un époux. Je le répete une troisieme fois, ô temple de paix, pourquoi n'avés-vous existé que dans l'imagination des Romanciers de la féerie! pourquoi n'existeriés-vous pas? Qui de nous ne reconnoît le besoin d'une pareille institution! en sentit-on jamais si bien la nécessité! Vit-on jamais plus de délits contre l'hymen!

Lisvart & Gradafilée se regardoient; ils se disoient: — Nous n'y viendrons jamais; non, ce temple n'a pas été édifié pour nous, & pour tous ceux qui nous ressemblent. Périon en disoit autant à Gricilerie. Ils reprirent le chemin du château du miroir d'amour, où ils arriverent le lendemain au soleil couchant.

Le premier pas devoit être ac-

cordé au plus jeune; ce fut Lucencié & son épouse qu'on destina à ouvrir la marche. La Reine voulant plaisanter Lucencié sur sa figure, lui dit : — Je ne crois point qu'une aussi belle figure que la vôtre, ne se puisse trop représenter en ce miroir, je ne pense pas aussi que votre feu amoureux se puisse assés échauffer, que chose si laide puisse faire le devoir de ce que requiert amour. — Vous vous abusés étrangement, & faillés de vouloir juger le cœur de la personne par la vue seule; car je vous assure qu'amour ne pourroit faire plus grande preuve de sa puissance qu'il a fait en moi. — Oui-dà. — C'est peu de chose d'endurer les travaux & angoisses que donne amour, & ne doit l'homme s'en plaindre, quand

quand à la fin récompenſe s'enſuit; mais ſi on eſt deſtitué de toute eſpérance, l'amour alors eſt une certaine maladie qui ne laiſſe jamais ſon homme en paix. Si le miroir ne repréſente que les plus loyaux, je ſuis aſſuré de m'y voir par-deſſus tous. — J'ai une grande envie de vous y voir. — Quel guerdon m'en donnerés-vous? — Non autre, ſinon la jouiſſance de voir un ſi étrange cas; mais vous même qu'eſpérés-vous en rapporter plus que moi? — La préſence & la contemplation de votre beauté, qui me contentera; eſtimés-vous cela petite récompenſe, & davantage, j'eſpere; car ſi vous m'y retrouvés, certes, alors n'aurés que ſatisfaction en recevant grande certitude de mon attachement; ce que je voudrois

apprendre, c'eſt quelle eſt la puiſſance qui peut être attachée à ce miroir d'amour ſi renommé. — Je n'en ſais autre choſe, reprit Périon, fors que ce château eſt gardé par deux Chevaliers. Chacun y entre comme il veut, toutefois pluſieurs y ſont arrêtés; & ceux qui reviennent, ne veulent jamais dire autre choſe ſinon qu'ils ont vu la plus étrange merveille, & tous y laiſſent leurs écus. Voilà, Seigneur, ce que j'ai entendu dire de l'aventure à laquelle les Dames & les Damoiſelles peuvent auſſi bien aller que les Chevaliers —.

A peine il avoit fini de parler, qu'on vit paroître deux géans armés, & s'avançant auprès d'un perron d'ivoire, Périon lut cet écriteau.

Au tems que les puiſſans lions

auront ôté la clarté du miroir d'amour par la force de la resplendeur de leurs heaulmes, ces mysteres seront perdus; lesquels ils ne recouvreront jusqu'à ce qu'ils voyent en iceux leurs possesseurs égarés, & que les très-luisans rayons consommeront les bruines universelles. Et ne pourra personne connoître ces secrets; car le moyen n'a encore éte révélé qu'à celui qui fit cet ouvrage; & pour la vengeance du glorieux Furio. Celui donques qui voudra jouir de sa remembrance, touche le perron, & l'entrée lui sera ottroyée, moyennant les conditions qu'il trouvera en sortant.

Périon prit une trompette & sonna, un géant parut entre les créneaux du château, & lui dit: — qui es tu qui si hautement publies ta ve-

nue en ce lieu? — Ami, je ſuis Chevalier errant, qui cherche les aventures étranges & deſire fort entrer céans pour y voir les merveilles dont j'ai tant oui parler; & pour donner fin à quelques unes s'il m'eſt poſſible : plus, certes, pour ſatisfaire au vouloir d'autrui qu'à mon ſeul deſir. — Chevalier, vous y pouvez entrer ſûrement; mais d'en ſortir, ainſi qu'il vous plaira, je ne ſais s'il vous ſera permis : par quoi je vous conſeille de n'y entrer, ſi ne voulés obéir aux conditions & ſtatuts qui y ſont établis. — Ne te ſoucie de cela, ouvre-moi ſeulement la porte, car des conditions, je n'en veus enfreindre aucunes ſi elles ſont raiſonnables. — Attendés-moi donques un petit, je vous irai faire ouverture, & ſi

vous êtes bon Chevalier, il faudra tantôt que vous en fassiés épreuve, mais autrement si vous êtes couard, je vous assure que vous l'acheterés bien—.

On rit du soupçon de couardise, dont le vilain accusoit Périon de Gaule. — Ne vous inquiétés point, dit-il à Gricilerie, puisqu'on ne reçoit dans ce château qu'une seule personne à la fois, attendés-moi ici patiemment, je vous en rapporterai bonnes nouvelles. — Gricilerie n'osa point s'opposer à cette résolution, elle auroit voulu partager les travaux de Périon, & parut fâchée de ne pas pouvoir contenter sa curiosité.

Périon étant entré dans la tour, le vilain lui montra de l'autre côté un chemin entre deux vallées, & lui dit:

— Chevalier, voilà la voie qui vous conduira au lieu où sont les aventures que desirés voir, suivés-la si bon vous semble : car avant qu'il soit la nuit fermée vous y trouverés assés à qui parler, & vous gardera-t-on bien de retourner autant délibéré que vous êtes. — J'espere tant en la bonté de Dieu, que je retournerai aussi sain & dispos que je le suis maintenant —.

Il suivit le chemin de la vallée, jusques à ce qu'il apperçut un château flanqué de quatre grosses tours, distantes l'une de l'autre environ d'un trait d'arc; en l'approchant il vit une porte de fer devant laquelle il mit pied à terre, il attacha son cheval à un arbre voisin, & ensuite il ouvrit facilement la porte. La cour de ce château étoit

ornée d'une galerie tournante, au milieu étoit un étang rond, dans le fond on voyoit un trône de cryſtal ayant douze degrés, ſur leſquels étoient poſées deux ſtatues aſſiſes qui tenoient dans chaque main un rouleau d'où s'échappoient une vive clarté qui éblouiſſoit la vue. Deux ſentiers d'or conduiſoient depuis l'étang juſques au trône, & étoient bordés par des perrons vermeils, chargés des écriteaux ſuivans.

Qui voudra éprouver la valeur de ſa perſonne, prenne le chemin du trône, qui ne ſe peut paſſer ſans grand travail; toutesfois ſi le perſonnage eſt tel qu'il mérite y monter; ſera égal en bonté à celui qui eſt au-deſſus, & recevra la bague de reſplendeur d'entre ſes mains, pour

gloire & ſûreté de ſa tête. Mais s'il n'eſt tel, ſa renommée demeurera aſſoupie; & en témoignage de ce laiſſera ici ſon écu.

Le ſecond écriteau contenoit ce qui s'enſuit :

Qui veult éprouver la valeur de ſa beauté prenne la voye du trône où lui ſera baillé un joyau de gloire & victoire, tel qu'il ſe pourra accomparer à la beauté de l'image qui eſt au-deſſus; ſinon il n'ira non plus avant que ſera le mérite de ſa beauté.

Après cette lecture, Périon regarda au-deſſus du premier perron où il vît plus de trente écus ſuſpendus en l'air ſans tenir à rien, le plus voiſin n'approchoit du trône qu'à dix pas, un ſeul avançoit juſqu'aux degrés, c'étoit celui de

Gricilerie. Quelle fut ſa joie en trouvant ainſi honorée une épouſe chérie ! Mais comme les yeux d'un époux ne ſont plus ſuſceptibles de ſe remplir de ces aimables illuſions, qui entretienent les amans dans une erreur favorable à la beauté de leurs Dames, il revint pluſieurs fois ſur l'image, craignant d'être abuſé par quelques préventions fantaſtiques ; c'étoit Gricilerie. Après l'avoir admirée, il fit ce qu'un époux ſe permet, il la jugea & l'examen fut très-ſévere. Il ſemble que ce qu'on poſſede n'a plus le même prix qu'auparavant ; à force de voir le même objet, il ſemble qu'on ne veut plus y trouver la même beauté ; & qu'on aime au contraire à y chercher des défauts. Eh ! pourquoi

cette injuſtice ! Eſt-il quelqu'un qui ſe ſoit jamais aviſé de trouver laid l'azur qui ſe déploye dans le ciel ? Cependant le ciel, les aſtres, & l'azur ſont bien plus vieux que nous. Pourquoi ne verrions-nous pas avec le même plaiſir, tous les jours la même beauté. Ah ! puiſque Périon a pu avoir ce tort, faut-il tant condamner les maris vulgaires !

Périon apperçut auprès de l'étang les portraits de la plupart des Dames de la Cour de Trébiſonde & de la famille d'Amadis. Quel malheur pour elles, ſe diſoit-il, qu'elles ſoient ſous les murs du château, ſans pouvoir arriver juſqu'ici, & qu'elles ſoient privées du plaiſir de jouir d'un ſpectacle auſſi raviſſant ! C'eſt un triomphe

pour les Dames, celui qui peut-être les flatte le plus, que d'être belles, de se l'entendre dire, & de recevoir des hommages reservés à la beauté ; toute autre qualité les touche moins, & elles pardonnent même plus aisément la censure de leur cœur, que celle de leur beauté. L'amour-propre est si puissant, que ne fait-on pas des Dames, quand on sait employer finement cette puissance !

Dans une chambre seulement éclairée du feu qui sortoit du cadre de tous les portraits qui y étoient suspendus, Périon reconnut l'image de Furio Cornelio, qu'Amadis de Grèce avoit combattu, & celle d'Amadis de Grèce : après les avoir considérés il retourna aux perrons pour commencer l'entre-

prise, & embrassant son écu, l'épée nue au poing, il fit une invocation que les maris ne font plus pour l'ordinaire. O amour, qui tiens sous ton pouvoir, non-seulement les humains, mais les plus puissans des Dieux, tant du ciel que de la terre, je te supplie à cette heure d'être favorable à celui qui a toujours honoré & révéré ta Majesté sur tous autres Dieux; & vous, belle Gricilerie, prêtés-moi faveur, & ne doutés de la grande affection que je vous porte.

Cette invocation étant finie, il marcha en assurance, & s'avança à dix pieds de distance. Les écussons qui sembloient suspendus à la hauteur d'une lance, s'abaisserent aussi bas & de la même maniere qu'on les porte; & sans apper-

cevoir rien autre, il se sentit chargé de tant de coups de tous les côtés, qu'il faillit deux ou trois fois être renversé dans l'étang ; mais il se défendit si bien, frappant à droite & à gauche, qu'à la fin il passa outre : les écus remonterent à leur place. Périon se sentoit cependant toujours pressé par des forces puissantes, qui à plusieurs reprises firent plier ses genoux, & & le contraignirent de se soutenir sur ses mains. Il parvint jusqu'à l'écu de Gricilèrie, qui s'abaissa comme les autres, & le repoussa tellement qu'il recula deux pas en arriere. Cette résistance de la part de Gricilerie l'étonna ; il est si rare qu'une épouse soit assés forte pour relancer un mari qui se présente armé de la plus grande maniere !

Il en eut une ſorte de dépit, & revint au combat avec tant d'opiniâtreté, donna tant de coups, multiplia ſi bien ſes forces, qu'il parvint juſques au trône, & auſſitôt l'écu de Gradaſilée reprit ſon ancienne place. Tout n'étoit pas dit ; il falloit monter ſur ce trône & à chaque pas il étoit repouſſé & perdoit les avantages qu'il avoit obtenus ; eſt-il quelque choſe d'impoſſible à celui qui veut bien ! de quoi un opiniâtre vouloir ne vient il point à bout ? ô ceux qui ſe plaignent de n'avoir jamais réuſſi dans leurs entrepriſes, ne doivent accuſer qu'eux-mêmes. Ils n'ont pas bien voulu.

Périon parvint enfin ſur le trône, s'aſſit en contemplant les traces de ſes combats & les marques éclatantes de ſa victoire ; il vit deux

images, exactement ressemblantes; l'une représentoit un Roi, & l'autre une Reine, ayant chacun des couronnes sur leurs têtes; sur celle du Roi étoient gravés ces mots:

Amadis de Gaule le nompareil en force, vertu, & beauté, entre tous ceux de son tems.

Sur la couronne de la Reine étoient gravées ces lettres:

Oriane la nompareille en beauté & loyauté, entre les Damoiselles de son tems.

Au milieu de ces deux images étoit placé un miroir, dans lequel étoient retracés les différens périodes de leur vie. Une inscription disoit:

Ces travaux demeureront figurés en ce présent miroir d'amours jusqu'à ce que la derniere couronne

sera gagnée par la compagnie de celui qui emportera le heaulme. Amadis tenoit en effet un heaulme d'où jailliſſoit une vive lumiere. Périon s'arrêta avec attendriſſement ſur le miroir d'Amadis, & y vit les aventures de la roche pauvre, qui l'avoient fait nommer le beau ténébreux, l'épreuve de l'arc des loyaux amans, la chambre défendue, les chapeaux de fleurs & l'épée.

Ayant enſuite tourné la vue d'un autre côté, il vit peint un écu tel que le ſien, où étoient repréſentées toutes ſes vaillantes entrepriſes. Il voulut baiſer les images d'Amadis & d'Oriane; au même inſtant le heaulme ſe détacha de la main du Roi, & il le ſentit placé ſur ſa tête.

Une voix s'écria: ſors, car

tu vàs être assailli. En effet les deux géants armés s'avançoient pour le prendre en trahison, il retourna sur ses pas, & descendit dans la cour comme étant le lieu le plus favorable à un combat; mais à peine, il se retrouva auprès de l'étang, que le heaulme d'Amadis perdit sa brillante clarté, & devint une armure ordinaire, excepté qu'il resta azuré & d'un beau poli.—Beau Chevalier, lui dit un des géans, vous vous tenés pour bien heureux d'avoir été juques ici tant favorisé des Dieux & de fortune, qu'ayiés gagné le heaulme que vous portés; toutefois, ce n'est pas encore assés, car il convient que vous juriés tout ce que jurent les autres qui entrent céans.— Je ne sais quel serment ont fait les autres, par-

quoi dites-moi les choſes que vous voulés que je tienne par ſerment, & peut-être que je les accomplirai & tiendrai, encore que je ne les euſſe jurées, comme y étant tenu par raiſon & équité; mais ſi elles répugnent au droit & honneur, ſoyés aſſurés que je perdrai plutôt la vie, non-ſeulement avant que les jurer, mais qu'endurer en ma préſence l'exécution d'icelles. — Ce que vous devés jurer, répondit le géant, eſt que vous n'êtes ni ami, ni allié du Roï Amadis de Gaule, ni de ſon lignage, & que vous aiderés à venger la mort de Furio Cornelio mon fils, toutefois & quantes vous en ſerés requis. — Certes, reprit Périon, le deſir que vous avés de venger la mort de votre fils eſt fort à blâmer, vu qu'il mou-

rut ſans qu'on lui fît trahiſon. Quant à moi, je vous déclare, que poſé le cas que je ne fuſſe du lignage de ce vaillant Roi Amadis de Gaule dont vous me parlés, je ne voudrois jurer telle choſe, tant contraire à l'honneur & à la vertu. — Je crois que vous êtes du lignage de ce méchant qui mit à mort ſi malheureuſement mon fils, puiſque vous prenés ſi bien ſa défenſe; mais puiſqu'il eſt ainſi, je vous jure qu'avant de paſſer outre, vous porterés la peine qui lui eſt due. — Pardieu, je ne nierai pour choſe au monde que je ne ſois du lignage de ce bon Roi qui n'eut oncques ſon pareil en vertu, & en bonté ni proueſſe, & avés méchamment menti d'avoir dit le contraire —.

Il mit auſſitôt l'épée à la main

pour parer les coups de cimeterre que le Géant lui portoit. Le heaulme dont il étoit couvert, le préserva de plusieurs blessures ; il lui sembla qu'une puissance magique l'avoit rendu invulnérable. Le Géant, fatigué & blessé dans toutes les parties de son corps, se retira, confiant sa vengeance à des Géants qui ne furent pas plus heureux que lui. Une Géante se présenta à son tour, & faillit mourir de douleur en voyant ses deux fils étendus morts sur le sable. Elle reprit connoissance pour accabler Périon d'imprécations. Dans sa colere, elle lui apprit que cet enchantement n'avoit été fait que pour surprendre un jour Amadis de Gaule, qui y seroit certainement attiré par un motif de curiosité,

comme tous les Chevaliers. Il s'applaudit de l'avoir détruit par ſon courage,& par les victoires qu'il venoit de remporter, le château étoit tombé en ſa poſſeſſion, & il pouvoit déſormais en diſpoſer à ſon gré. Un Géant, à qui il avoit laiſſé la vie, lui dit : — Si ne voulés retenir ce château pour vous-même, je vous ſupplie de me le laiſſer, à la charge toutefois que je vivrai déſormais ſi bien, que j'ai eſpérance d'impétrer mon pardon de toute la lignée d'Amadis, que vous avés délivrée d'une cruelle embûche, en détruiſant cet enchantement. — Je vous le laiſſe de bon cœur, & autant en ferois-je quand il ſeroit de mon propre patrimoine; mais, je vous prie, dites-moi le ſurplus des coutumes &

conditions qui étoient établies céans, & celles que les Chevaliers devoient jurer. — Vous avés presque entendu les causes de cet enchantement. La premiere étoit pour venger la mort de Cornelio, & pour donner la gloire d'amour à ceux qui sont au trône, & celle des armes à ceux qui pourront gagner les heaulmes, pour ausquels aller faut prendre ce sentier que voyés, & tous ceux qui entreprennent d'éprouver l'aventure, y vont si avant que leur prouesse le mérite, les uns plus, les autres moins; & quand ils ne peuvent plus aller avant pour quelqu'effort qu'ils fassent, ils tombent dans l'étang duquel ils sont incontinent jetés à bord par la violence & émotion des ondes, tout ainsi que vous avés

pu voir que nous avons été repoussés mon cousin & moi. Et il en advient autant aux Damoiselles qui veulent éprouver l'aventure, lesquelles vont par cet autre sentier jusqu'à ce que l'une d'elles parvienne à lui ôter la couronne par son excellente beauté ; davantage tous les Chevaliers qui ont éprouvé l'aventure jusques à présent, y ont laissé chacun leurs écus aussi loin que s'étendoit le mérite de leur prouesse, & les Dames laissent en l'air une impression de leur propre physionomie telle qu'elle est, suivant le rang que leur donne leur beauté. Au surplus, nous faisions serment aux Chevaliers, après qu'ils avoient éprouvé l'aventure, de nous dire s'ils appartenoient en rien au Roi Amadis, ou s'ils étoient de ses

amis, afin de faire cruellement mourir ceux qui en seroient ; & n'étant point de sa parenté ou alliance, ils juroient d'aider de tout leur pouvoir Cornelio.

Et n'est venu pas un de ses parens, sinon vous, mais bien quelques-uns de ses amis qui sont détenus dans les fosses, lesquels j'élargirai à présent s'il vous plaît, pour l'honneur de vous & de votre pere ; & aussi pour autant que je connois maintenant le tort qu'on leur a fait, vous priant m'en excuser de ma part, comme l'ayant fait par ignorance. — Mettés doncques en liberté tous les prisonniers qui sont céans, & leur rendés leurs armes & leurs montures —.

Le Géant exécuta promptement cet ordre ; tous les prisonniers eurent

eurent la liberté d'aller où ils voudroient, & de recommencer leurs courses, Périon, celle d'introduire une Dame ; il manda Gricilerie, qui ne se fit point attendre, & avec laquelle il parcourut les merveilles dont une Dame seule pouvoit détruire l'enchantement. — De deux riches couronnes qui y sont, dit Périon à Gricilerie, l'une vous est due, si elle peut se gagner par excellente beauté. — Monsieur, dit-elle en plaisantant, vous aurés telle opinion de ma beauté que vous voudrés, toutefois quoique je sache que tel bien ne m'est dû, je ne laisserai pourtant d'y aller, puisqu'il vous plaît m'y conduire —.

Après qu'ils eurent contemplé les statues qui étoient auprès de

la salle dans laquelle ils se trouvoient, Bridelnie, qui avoit accompagné Gricilerie, voulut éprouver la premiere les aventures *des sentiers*. Une des têtes qui étoient suspendues en l'air s'abaissa, & elle se sentit repousser d'une étrange maniere. Au même instant, elle vit son effigie s'élever dans l'air, & se placer parmi les têtes de celles qui n'avoient pas été plus heureuses qu'elle à cette épreuve.

Gricilerie ayant commencé de marcher dans le sentier; les effigies qui étoient suspendues s'abaisserent pour la saluer. Il lui sembla que chacune d'elle la conduisoit de main en main pour l'empêcher de trébucher, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue sur les degrés du trône où elle monta; étonnée d'y voir les

images d'Amadis & d'Oriane, & voyant retracés dans le miroir d'amour leurs travaux & leurs peines, elle s'écria que vraiment ils avoient bien mérité telle gloire & renommée —. L'image d'Oriane lui mit une couronne ſur la tête au ſon des inſtrumens & au chant des ſyrenes. Gricilerie, après un triomphe auſſi pompeux, revint ſur ſes pas ; mais arrivée auprès de Périon, ſa brillante couronne perdit tout ſon éclat. Le Géant lui dit que autres Dames viendroient un jour pour terminer cet enchantement, & qu'elle devoit s'eſtimer heureuſe d'avoir obtenu cette couronne, qui prouvoit & ſon amour & ſa beauté. — Elle demanda ſi l'image de Gradaſilée n'étoit point en même lieu ? — Le Géant lui

répondit : Ai eu connoiſſance, par l'avis du grand Enchanteur Aſtiabel, que autres enchantemens lui ſont réſervés ; & que gloire brillante & perpétuelle l'attend dans tous les tems & dans tous les pays —.

Revenus au lieu où ils avoient quitté toute la Cour qui les attendoit avec impatience, ils raconterent ce qu'ils avoient vu, & flatterent Amadis de Gaule & Oriane, en leur apprenant que, parmi les Princes vaillans & les Dames bien aimées & bien aimantes, ils tenoient l'un & l'autre la premiere place ſur un trône enchanté. L'enchantement, en effet, eſt réel, quand deux perſonnes réuniſſant les mêmes qualités, ſe trouvent aſſiſes ſur le trône. Que manqueroit-il à leur bonheur ? L'héritage de

leurs peres devient pour eux une conquête ; & quelle plus douce & plus flatteuſe conquête qu'une belle réputation acquiſe par des qualités honorables ! Ce n'eſt pas ſeulement régner, c'eſt être en même tems Roi & le premier des humains. Il eſt ſi rare de trouver ſur une place auſſi élevée l'amour dans les liens de l'hyménée, que l'Impératrice Oriane devoit ſervir de modele. Gradafilée le deviendra un jour, & certainement Liſvart ſera cité parmi ces Princes auxquels la poſtérité ne peut pas faire le moindre reproche. Il fut brave, il fut aimé, il fut fidele, & dans l'hymen il ſera ſi tendrement attaché à la belle & tendre Gradafilée, qu'il méritera l'honneur de trouver une place à côté d'Amadis de Gaule, qui ſe

glorifioit déjà de le compter parmi ceux de fa race.

Leur retour à Trébifonde fut marqué par des fêtes & par de brillans tournois, auxquels Zirfée, Urgande & le vieux magicien Alquife, avoient invité tous les Chevaliers de la famille d'Amadis, & jufques à l'Ecuyer Gandalin ; mais avant de fignaler leurs enchantemens, ces trois perfonnages permirent à toute la troupe d'aller vifiter l'enfer d'Anaftarax, pour que rien ne manquât à leur gloire, ni aux épreuves par lefquelles les loyaux & vrais amans ne manquent jamais de paffer. Anaftarax étoit un amant, & l'enfer étoit dans fon cœur, car il n'avoit pas été heureux ; cet enfer étoit un emblême de tous les Chevaliers amoureux préfens & à venir.

Les Dames entreprirent volontiers cette course, parce que l'honneur de détruire cet enchantement étoit réservé à la plus belle & à la plus sensible, & toutes se flattoient d'obtenir cette gloire. Il n'y a, en effet, plus d'enfer en amour, quand une maitresse chérie est tout à la fois belle & sensible. Heureux celui qui a trouvé ce merveilleux trésor ! la gaieté présida au voyage ; car les Dames savoient que la beauté reçoit un charme de plus par la gaieté ; on arriva joyeusement auprès de l'enfer. De grandes vapeurs l'environnoient, des cris & des gémissemens annonçoient l'approche de ce terrible séjour.

A son approche, les Dames se sentirent saisies d'une frayeur noire & profonde, elles firent le signe

de la croix, ſe prirent par les mains & avancerent juſques au perron, d'où la plupart furent repouſſées ſans qu'il fût poſſible de paſſer outre. Les Chevaliers ſe mirent à rire : Nous voyons bien, dirent-ils, ſi vous ne faites autre choſe, que vous gagnerés très-peu d'honneur dans cette épreuve.

Gradafilée mit ſon armet en tête, l'écu au bras & l'épée au poing, & prenant Gricilerie par la main, elles marcherent enſemble au milieu des brouillards, & furent perdues de vue ; on entendit auſſitôt le bruit du tonnerre qui retentiſſoit d'une maniere effrayante. Elles n'en furent point intimidées, non plus que des ſifflemens des ſerpens & des rugiſſemens des bêtes féroces. Elles n'étoient pas éloignées du

château ; Gradafilée ſentit qu'on lui mettoit la main ſur ſon écu, & fut pouſſée ſi rudement, qu'elle faillit tomber à la renverſe.

Parvenues, après beaucoup d'obſtacles, dans le château, elles entrerent dans une chambre reſplendiſſante, où étoit Anaſtarax. Elles ne virent qu'une flamme brillante, & entendirent quelqu'un qui ſe plaignoit amerement, & ſembloit ſi épuiſé de foibleſſe, qu'il ne pouvoit preſque plus articuler ſa plainte. — Hélas, diſoit-il, eſt-il poſſible qu'un plus grand malheur m'eût pu advenir. O cruel & trop ingrat amour, quelle offenſe t'ai-je pu faire qui mérite un ſupplice auſſi affreux ! & quelque grande qu'eût été mon offenſe, ne te doit il pas ſuffire de m'avoir laiſſé ſouffrir ſi longuement !

Hélas! Madame, que tant me coûte cher votre regard! où eſt maintenant ce doux viſage qui me ſoutint ſi long-tems dans l'eſpérance & même dans la joie? où ſont ces chants mélodieux? où eſt cette douce harmonie dont vous & moi avons en ſi grand plaiſir repu notre ame? O plaiſir trop cher vendu, ô douloureuſe fin d'amour! hélas! ſi j'ai péché en vous aimant, c'eſt une faute trop digne de pardon! O Reine d'Argenes, qui avés bien le pouvoir de me donner quelque relâche, comment pouvés-vous permettre que je ſois tant inhumainement traité pour aimer? que ne m'envoyés-vous le remede que vous m'avés promis; ou bien la mort? vous ſavés la peine que je ſouffre, vous êtes plus cruelle

encore que mille morts enſemble? Affreuſe deſtinée! pourquoi détenés-vous ſi longuement les perſonnes tant deſirées qui doivent faire ceſſer mon cruel martyre? Dieux immortels, donnés au moins quelque trêve à mon cœur, que les flammes conſomment nuit & jour — !

Gradafilée voulut ſe jeter dans la flamme pour délivrer Anaſtarax qu'elle entendoit, & qu'elle ne voyoit point; car ſon cœur qui avoit ſi long-tems connu toutes les peines de l'amour, avoit enduré les tourmens de cet enfer dont l'infortuné Prince ſe plaignoit. Il avoit nommé Niquée dans ſa douleur; il l'accuſoit ou de rigueur, ou d'indifférence; c'étoit alors que ſa voix prenoit une force nouvelle, & on

s'appercevoit que ce ſouvenir étoit le ſupplice le plus cruel qu'il endurât au milieu des flammes qui le couvroient.

Elle parvint juſqu'à lui ; & comme la plus belle & la plus ſenſible des Dames pouvoit adoucir le tourment d'amour, elle le toucha, le tira du lieu où il étoit, & l'emmena devant Gricilerie, non ſans avoir été obligée de livrer des combats terribles contre des Géants inviſibles ; mais Anaſtarax lui échappa, & elle eut à ſe défendre contre un Chevalier opiniâtre, dont la colere doubloit la force & le courage, ſi bien qu'ils ſe ſerrerent étroitement, ſe traînerent à terre, & roulerent avec un fracas effrayant le long de l'eſcalier. Gricilerie crut que Gradafilée n'étoit plus ; ſa ſurpriſe fut

extrême en l'appercevant fur le dernier perron, tenant embraffé l'écu du Prince Anaftarax. On lifoit fur un écriteau qui venoit de fe couvrir de nouveaux caracteres : *C'en eft affés, Gradafilée, pour votre gloire ; vous avés prouvé que la premiere place vous eft due par-tout ; mais la fin du fupplice d'Anaftarax eft deftinée à Damoifelle qui aura befoin de bonheur & de gloire ; ne lui portés envie.*

On reprit le chemin de Trébifonde. Il fembla que rien ne devoit plus manquer au bonheur de Gradafilée, qui touchoit au dernier terme de fa groffeffe ; heureufe époufe, elle alloit ajouter à cette volupté, la félicité non moins douce & plus touchante d'être bientôt mere ; chacun des momens

qui l'aprochoient de cette époque ſi deſirée par les femmes aimantes & aimées, la faiſoient treſſaillir de joie. Ses entrailles ſans ceſſe interrogées, ſembloient lui annoncer la plus brillante maternité. De ſes deux mains elle preſſoit ſouvent & volontiers le giron où l'amour & l'hymen avoient renfermé l'être chéri qui alloit ſe placer entre l'épouſe & l'époux, pour partager leurs affections, & pour intercepter leurs tendres careſſes.

Liſvart aſſis auprès d'elle, contemploit ſon ouvrage, & n'oſoit plus s'approcher. Il reſpectoit la nature, & attendoit le prix de ſon amour, & le dernier bienfait de l'hymen. Il ſentoit ſes feux ſe calmer, & des jouiſſances pures, paiſibles, ſuccéder à l'ardeur de ſes deſirs;

heureux noviciat de paternité, vous avés aussi votre enthousiasme! votre saint respect est une exaltation céleste. Vous soutenés dans une attente précieuse, celui qui va être pere, après avoir été fidele & tendre époux; vous comptés les jours & les mois avec un plaisir qui n'est mêlé d'aucun nuage. Amour & patience sont un miel toujours plus doux, qui du cœur passe sur les levres, & des levres descend jusqu'au cœur. Combien Lisvart en savouroit la douceur! il ne s'éloignoit qu'à regret de Gradafilée depuis qu'elle avoit besoin d'appui: quel autre auroit pu lui offrir un bras plus officieux, & plus sûr! On voit dans les campagnes, durant cette saison printanniere, pendant laquelle la terre amoureuse ouvre

ſon ſein, pour déployer ſes germes fécondans, & ſe couvrir d'une tendre verdure, & d'un jeune feuillage, on voit alots dans les champs, la perdrix ſe promener auprès du mâle qui eſt devenu ſon époux, & la tourterelle marcher avec ſon tourtereau, ſans s'éloigner, ſans ſe quitter, ſans ſe perdre de vue; s'ils volent, ils volent enſemble; s'ils s'arrêtent ils s'arrêtent tous les deux. Plus de liberté, plus de coquetterie, le mois de mai eſt pour eux le mois de l'hymen, le mois de la renaiſſance des fleurs, & des êtres: ce mois charmant eſt pour eux un mois de bonheur; j'ai peint Liſvart attaché à Gradafilée, & ſoutenant ſa marche rallentie.

Il avoit été deux fois pere; mais

ce bonheur n'étoit point comparable à celui qu'il éprouvoit. Il ne l'étoit devenu que par l'amour ; ce titre auguſte n'avoit point encore acquis ce qui lui eſt ſi nécéſſaire pour être irréprochable, & pour donner ces jouiſſances qui ne ſont parfaites, que quand on n'a plus rien à dérober à l'œil du public. Ses enfans lui avoient été ravis, jamais ſa main n'avoit pu ſe repoſer ſur leurs berceaux. Jamais ſa bouche n'avoit preſſé leurs lèvres enfantines. Il avoit pleuré au lieu de les voir ſourire ; jamais leurs manieres & leurs voix ne l'avoit rappellé. Il étoit devenu pere pendant qu'une abſence le tenoit dans d'autres pays ; quelle différence de ces ſituations avec celle dans laquelle il ſe trouvoit ! Gra-

dafilée lui en deveroit toujours plus chere.

Je veux, lui disoit-il un jour, chiere épouse, je veux que dans votre enfantement, vous chantiés une chanson qui calme vos douleurs, en vous dissipant. L'enfançon que vous baillerés en signe d'amour & d'hymenée en sera bien plus jovial, son humeur sera gaie & douce pour toute sa vie. L'avés conçu avec joie, bien est-il juste que le mettiés au monde avec joie. Ne pleurés, chiere épouse; ce n'est un long mal, & si je m'en souviens, Dames d'honneur le nomment le *mal joli*. A doncques sitôt que vous sentirés prise du *mal joli*, me manderés; viendrai soutenir votre tête adorée, & alors chanterés, en attendant que le ciel

bénisse un tant beau & tant précieux travail ! — Je ferai, Sire Lisvart, ainsi que le souhaités. Il n'est douleur que votre présence n'adoucisse, il me suffira de vous regarder, pour changer mes cris, en chants joyeux. Et puis croyés-vous que la pensée de vous donner un bel enfançon, de vous rendre votre bien, & de vous offrir le mien, ne me consoleroit ? O j'ai de bonnes entrailles de mere, je les sens, ô Lisvart, vous chanterai tel laïs que vous desirerés.

Le tems étoit plus court qu'ils ne s'espéroient. Gradafilée fut avertie par ses douleurs, qu'elle avoit peu d'instans à attendre pour devenir mere. Maître Hélizabel fut mandé, & dit à Lisvart d'assem-

bler les Grands de ſa Cour, dans ſes premieres ſalles, & que dans peu d'heures, il ſeroit à propos de les appeller. Le hérault d'armes fut à l'inſtant chargé des proclamations uſitées, de l'ordre des cérémonies & des préſéances dont il étoit ſeul juge compétent.

Gradafilée étoit déja ſur ce lit qui pour d'autres eſt quelquefois un lit de douleur ; elle n'y trouvoit que des roſes. Elle poſoit ſa tête ſur le ſein de Liſvart : mon doux ami, lui diſoit-elle, le bon oreiller que celui-là ! Que le charme que j'en reſſens eſt puiſſant ! —Un cri la forçoit de s'interrompre, & on voyoit à travers la ſueur abondante dont ſon front ſe couvroit une teinte de contentement, & l'effet, d'une réflexion ſubite qui

venoit la raſſurer. C'étoit tout à ſa fois abattement & eſpoir, peine & plaiſir, foibleſſe & force : tout ſe peignoit par legeres nuances, & par des meandres que n'auroit point apperçu l'âme froide, & indifférente; elle ſouffroit crioit, ſourioit, au même inſtant le ſourire expiroit malgré elle ſur ſes levres, & la pâleur couvroit ſon viſage. N'a t'on pas vû ainſi ſous le feuillage, un rayon de ſoleil paroître & diſparoître, jouer avec l'ombre. Telle étoit Gradafilée ſur ſon lit d'enfantement. Liſvart pleuroit, & s'écrioit : ô Dieu ! Qu'un enfançon coûte de mal à ſa bonne mere ! Par quelles violences il vient au monde ! O ſi nature ne l'avoit ainſi ordonné, qui ne gémiroit en voyant l'enfançon déchirer les entrailles

& le beau giron qui l'a porté Quelle traces il laiſſe après lui ; traces que bienveillante nature prend ſoin d'effacer pour conſerver à la beauté tous ſes appas & tous les tréſors qu'hymen envie, & dont il ſent tout le prix : honneur en ſoit rendu au ciel qui prend pitié de nous ; mais quel époux peut ne pas pleurer, en voyant ſouffrir ſa bien aimée, pour choſes dont amour eſt coupable, & dont il eſt le premier complice.—Il alloit jurer qu'il n'expoſeroit plus Gradafilée à une pareille torture. Elle le prit par la main : — arrêtés-vous, lui dit-elle, ne prononcés ce ferment aventureux ; ne faut mon ami, rien tramer contre l'amour. Croyés-vous que je ne ſache pas endurer une peine qui me vient de tant de belles

& parfaites joies ; laissés - moi payer à nature, & à l'hymen, le tribut qu'ils ont imposé à toutes les Dames sensibles. Ecoutés - moi ; n'ai oublié la promesse que vous ai faite de chanter, afin que l'enfançon ait pour la vie, humeur bonne, franche & gaie. Ecoutés, mon doux ami.

COUPLETS D'ENFANTEMENT.

Gradasilée à Lisvart.

PREMIER COUPLET.

Le plaisir que m'avés donné,
Grace à la céleste influence,
Dans l'instant sera couronné,
Par la plus douce récompense ;
Pere très-cher, caressés bien,
Chérissés l'enfant qui va naître,
Il tiendra de nous deux, peut-être ;

Oui, ton bel œil ſera le ſien,
Son ſourire ſera le mien.

SECOND COUPLET.

Ainſi le veult ce bon amour,
Qui de nous à jamais diſpoſe,
Le bouton s'entr'ouvre à ſon tour,
Pour remplacer la fraîche roſe:
Amour veult qu'un bouton d'hymen
De nos plaiſirs puiſſe enfin naître,
O ciel qu'il eſt long à paroître!
Oui, ton bel œil ſera le ſien,
Son ſourire ſera le mien.

TROISIEME COUPLET.

Ce bel enfant aura ton cœur,
Ai toujours vu dans un parterre,
Roſes reſſembler à leur ſœur,
Boutons fleurir comme leur frere,
Beau roſier ne déroge en rien :
Ce bel enfant qui nous doit l'être,
De toi, de moi, tiendra peut-être;
Oui, ton bel œil ſera le ſien,
Son ſourire ſera le mien.

Ici Gradafilée fut obligée de faire une pause plus longue que dans les précédens couplets ; les douleurs se succédoient avec une vivacité qui annonçoit le terme desiré : elle balbutia, bien plutôt qu'elle ne chanta le couplet suivant. Ses larmes étouffoient sa voix :

Dernier Couplet.

Mes soupirs éteignent ma voix,
De mes pleurs la source m'est chere,
Vénus a pleuré quelquefois,
On pleure, hélas! quand on est mere.
O mon bien aimé ! ciel! quel bien!
Cet amour trop lent à paroître,
Il naît, grands Dieux, il vient de naître!
Oui, ton bel œil sera le sien,
Son sourire sera le mien.

Lisvart baignoit de larmes le visage de Gradafilée ; mais c'étoient

des larmes de joie; elle en verſoit qui n'avoient pas moins de douceurs. L'accablement & l'épuiſement ſe prononçoient ſur ſes traits pâliſſans; ſon œil ſeul & ſes lèvres ſembloient avoir conſervé le ſourire & la vie. Elle baiſa ſa fille, la préſenta à Liſvart, & ſuccomba; puis revenant à elle, elle retira de ſon corps, ſon long lacet d'hymen, dont jadis les meres faiſoient préſent à leurs filles le ſoir des noces, en leur recommandant d'en faire un bon uſage, & de faire ſi bien que l'amour ſe chargeât du lacet, & du ſoin de l'employer ſans meſure; préſent que la pudeur recevoit en baiſſant les yeux, & qui étoit cher à toutes les jeunes & aimables fiancées. Liſvart reçut en dépôt cet utile tiſſu, ſourit en

le recevant, & couvroit Gradafilée de baiſers, en lui diſant, vous le remettrai, Dame bien aimée, ce long & joli lacet ; l'employerés encore ce beau tiſſu d'hymen, plus vîte que ne le penſés peut-être. — Ah ! chiér Liſvart, ai autant de joie d'être mere, que de bonheur d'être épouſe —. . . . .

Liſvart fit ouvrir les portes, les Chevaliers & les Dames entrerent ; il leur montra la jeune Princeſſe, à laquelle il donna le nom de Léonorine. Sa naiſſance fut à l'inſtant proclamée, les fêtes commencerent auſſitôt que Gradafilée put y préſider. Heureuſe Reine, Empereur fortuné, qu'avoient-ils à déſirer ? rien, ſinon de toujours vivre. C'eſt alors qu'on doit avancer à regret vers les limites de la vie, où l'eſ-

poir n'eſt plus permis, & où finit d'exiſter le ſujet & le Roi, le malheureux, & celui que le ſort favoriſoit.

Mais des génies bienfaiſans veilloient ſur la famille d'Amadis de Gaule, & lui préparoient des deſtinées peu communes. Elle ſeule pouvoit vivre, ſans vieillir, la chaine de leurs deſtinées s'arrêtoit, pendant pluſieurs luſtres, & ne recommençoit à ſe dérouler que pour la faire reparoître toujours auſſi jeune & auſſi vaillante.

Alquife, Zirfée, Urgande ayant pris la liſte de tous les Chevaliers, & s'étant convaincus que nul de la famille d'Amadis ne manquoit, prirent la réſolution de frapper un grand coup & d'accomplir les merveilles qu'ils avoient pré-

parées de loin. L'Impératrice Pintiquineſtre, le Roi de Sarmatie venoient d'arriver, & de répandre à la Cour une joie univerſelle. Alquiſe fut enchantée de l'Impératrice Pintiquineſtre, dont toutes les actions & tous les diſcours avoient un caractère impoſant de grandeur ; Zirphée touchée à ſon tour des graces du Roi de Sarmatie, de la ſageſſe & du bon cœur de Dom Louis, de la ſcience & de l'affabilité généreuſe de Dom Gabriel, Princes, freres du Roi chéri des deux Eſpagnes, réſolut, après avoir conſulté Alquiſe, de procurer à des têtes ſi chéries & ſi reſpectées le même bonheur qu'ils deſtinoient à la famille d'Amadis. De bons Rois ne ſauroient vivre trop long-tems. Eh ! qu'il ſeroit à ſouhaiter que

le tems s'arrêtât pour eux, & les maintînt dans ce bel âge des grâces, de la force, & de la jeunesse : combien on seroit flatté d'obéir à des Reines toujours aimables ! vivés, ô puissante & respectable Pintiquinestre (1), vivés, ô vous qui mérités à tant de titres de régner ; vivés, Princes des deux Espagnes.

Passant à la chambre de Mars, c'est à vous, dit-elle à Amadis de Grece, à remercier ce Dieu car il vous a favorisé autant que votre bisayeul Amadis, encore que vous ayés eu moins de loyauté en amour.

---

(1) Il est inutile que je répete ici ce que j'ai dit au tom. II, & tom. Ier. Je veux parler de l'Impératrice Catherine II, du Roi Stanislas de Pologne régnant, & des deux Princes freres du Roi des deux Espagnes.

— Delà elle monta avec lui & la Princeſſe Niquée au plus haut de la tour, où elle les pria de l'attendre jusqu'à ce qu'elle les fît appeller. Deſcendue dans la principale ſalle, où le reſte de la famille étoit reſté, elle les engagea tous de s'aſſeoir; auprès du Roi Amadis fut placée la Reine Oriane; ſuivoient l'Empereur Eſplandian & l'Impératrice. Liſvart étoit auprès de Gradafilée, Galaor & ſa femme, le Roi Dom Floreſtan & la ſienne, Agraies, Dom Brunéo & les leurs; vis-à-vis d'eux la fée laiſſa trois ſieges vacans, à côté deſquels prirent place le fort Birmartes, Onorie, Graſandor & ſa femme, Périon & Gricilerie, Lucencié & la Reine. L'infante Zahara eut ordre d'avertir Amadis de Grece & la belle Niquée,

auxquels Zirfée dit : vous verrés maintenant chofes encore plus merveilleufes, & l'aventure achevée que promettent les écritures des perrons de l'entrée, dont la plus importante eft celle-là, dont il a été déja parlé :

Ainfi demeureront ces merveilles en la forte qu'elles font à préfent, jufqu'à ce qu'y arrivent enfemble deux perfonnages plus extrêmes en valeur & en beauté ; & qui y pourront voir & à leur aife tout ce que le monde contient, foit extérieurement, ou intérieurement ; & toutes fois maint autres pourront jouir de l'excellence des fept premiers cieux, fans qu'il leur foit permis de paffer outre, tant que les deux dont je prédis la venue y foient entrés.

La feconde infcription fut éga-

lement relue à haute voix par Zirfée :

Ceans est caché le secret de l'universel monde, qui ne sera découvert à aucun, jusqu'à ce que casuellement y arrivent les deux, qui par leur mérite seront dignes de l'entiere jouissance & domination de la terre & de la possession de ces manoirs aimables.

Prenés place, dit-elle à Amadis de Grece, Niquée auprès de vous.

L'Impératrice Pintiquinestre, le Roi de Sarmatie & les Princes Espagnols furent placés à leur tour : aussitôt qu'ils furent assis, les astres suspendus au haut de cette tour commencerent leur cours avec un accord si parfait, qu'on se crut transporté dans le ciel.

Zirphée appella Carmelle, & la

mettant aux pieds d'Esplandian lui dit : — Puisqu'Urgande ne vous a voulu faire droit par le passé, je le vous ferai à présent ; & à vous aussi, dit-elle à Ardan le nain, qu'elle plaça aux pieds du Roi Amadis ; Florindo fut mis à ceux de Lucencié. Gandalin s'assit gaiement aux pied de Périon, en regardant amoureusement Bridelnie, dont il étoit tendrement épris, & il chanta :

Des plaisirs dans ce moment,
Allois épuiser la source ;
Mais par un enchantement,
Amour ralentit ma course.
Heureux le mortel subtil
Qui voit ses belles journées,
Par un charme terminées !
Dites tous ainsi soit-il.

Zirphée & tous les Chevaliers ne purent s'empêcher de rire ; heu-

reux en effet ceux qui peuvent rire encore au bout de leur carriere ; c'est un témoignage d'une douce & honorable vie. La magicienne prenant aussitôt la parole leur dit :

Souverains & très-excellens Princes.

« Le Seigneur tout-puissant vous
» a ordonné une mort inévitable,
» à plusieurs desquels d'entre vous
» elle est prochaine, & néanmoins
» pour la retarder & vous faire
» encore vivre, avons tant fait
» Alquife, Urgande & moi, que
» demeurerés ici quelques années
» en plaisir plus grand que nul autre
» mortel jouit oncques : non que
» pour cela vous soyiés immor-
» tels : mais vos jours seront al-
» longés ».

« Néanmoins, assurés-vous ne

» partir d'ici que par aventures
» étranges, & encores ne sortirés
» ensemble, ains selon l'ordre que
» je vous ai placés, les plus jeunes
» les premiers, les anciens puis
» après, & quant aux affaires que
» chacun de vous peut avoir au
» monde, pour quelque cause ou
» occasion que ce soit ; vous y
» avés donné ordre avant votre
» arrivée par deçà qui tiendra ; au
» reste ; demeurés en paix & avec
» Dieu tant que son plaisir sera
» vous laisser ensemble — ».

Elle avoit à peine fini de parler que le tonnerre retentit avec un bruit affreux, les éclairs se pressoient & se succédoient sans interruption. On vit descendre sur un nuage trois chars traînés par des dragons où les trois magiciens en-

tierent ; les chars s'éleverent aussi-tôt & disparurent. La famille d'Amadis resta enchantée n'ayant conservé de tous ses souvenirs, que celui qui la flattoit le plus.

La tour fut environnée de brouillards qui en déroboient entierement la vue, & couvroient les trois chars qui s'arrêterent dans les nues, d'où les trois magiciens veilloient aux destinées des Chevaliers enchantés. Il est tems que je quitte la plume; un jour, peut-être, pourrai-je apprendre à mes Lecteurs les aventures de Lucencié, celles d'Amadis de Grece, de Silvie, de Don Florisel, les amours d'Agésilan de Colchos, de la Princesse Diane & de Don Rogel de Grece, & de quelle maniere finit l'enchantement dans lequel il m'a plu

de laiſſer la famille d'Amadis, la puiſſante & reſpectable Pintiquineſtre, le Roi chéri de Sarmatie, & les Princes Don Louis & Don Gabriel.

Fin du Roman de Liſvart de Grece.

AMOURS

DE

GUILLAUME DE ST-VALLIER,

TROUBADOUR.

Par M. DE MAYER.

AMOURS

DE

GUILLAUME DE St-VALLIER,

TROUBADOUR.

LA rime, & par conféquent la Poëfie confervée par les Arabes, s'étant introduite en Efpagne par l'invafion des Maures, fut reçue en Provence, une des provinces limitrophes; & par une fingularité remarquable, s'y naturalifa, fans pouvoir pénétrer dans l'intérieur du royaume. Mélancolique chez les Arabes, trop grave & trop monotone en Efpagne, la Poëfie, en perdant, fous la plume des Provençaux, du nombre & de la

majefté, y acquit des graces légeres & des formes ingénieufes. L'Amour parut s'être affocié pour toujours avec elle ; il deffina tous les tableaux : elle fe chargea d'arranger les couleurs, & de produire des effets.

Les premiers Poëtes furent nommés Troubadours, dénomination parfaitement caractériftique. Plus fenfibles qu'on ne l'étoit communément, ces peres du chant fe livroient fans défenfe à tous les pieges que de beaux yeux leur tendoient. Rarement ils eurent à fe plaindre des rigueurs d'une belle. Qu'on n'imagine point que, couvant des feux modeftes, ils n'aient allumé que des flammes roturieres. Les Dames de la plus haute qualité, les beautés du premier ordre,

bien loin de rougir des hommages d'un Troubadour, tenoient à honneur d'en être aimées, & ne les bornoient point à desirer toujours. Quitter leurs obscures chaumieres, courir de châteaux en châteaux, chanter l'amour, le sentir quelquefois, l'inspirer souvent, être heureux, tels étoient les Troubadours.

Est-il étonnant qu'avec une bonne constitution, une imagination exaltée par les images enchanteresses de la Poësie, & enivrés des vapeurs de l'amour, les Troubadours aient fait tant d'extravagances en aimant : on leur reproche d'être trop fous ou trop fades, ou de dire des injures à leurs rivaux.

Quand ils n'étoient point heureux, agités par les impatiences

d'une vivacité trop active, ils ont pu outrer souvent le sentiment : parvenus à ce têrme qui émousse presque toujours le desir, pouvoient-ils n'être point fades? N'a-t-on pas tout épuisé pour toucher sa maitresse? Que lui dire après qu'on l'a touchée? se répéter sans cesse.... reprendre le Roman.... voilà ce que nous appellons des fadeurs. Rien de plus fade pour autrui que la peinture d'un amour heureux. Cette situation est meilleure à sentir qu'à peindre. Quant aux injures qu'ils adressoient à leurs rivaux (dans leur siecle on n'étoit pas bien poli), il est à présumer qu'elles étoient rembourseées sur l'heure. On a reproché bien des vices aux Troubadours ; mais à l'époque de ce reproche, l'espece

étoit dégénérée. Philippe-Auguste ne sévit que contre une tourbe méprisable, qui avoit usurpé une qualification jusques-là respectable, & dont s'étoient honorés des Princes, des Souverains, qui n'avoient point cru déroger en admettant une sorte d'égalité entre eux & les Troubadours (1).

Guillaume est le nom de famille du Héros de cette histoire ; Saint-

---

(1) On doit distinguer les Troubadours des Jongleurs ; les Jongleurs des Ménétriers ; les premiers faisoient les vers, les seconds les chantoient, les troisiemes jouoient des instrumens. Cette association présente naturellement l'idée de la formation des Théâtres & l'origine des Comédiens,

Vallier étoit le nom du lieu de sa naissance : de-là vient qu'il se fit appeller Guillaume de Saint-Vallier. C'étoit un usage reçu parmi tous ses contemporains. La raison ? Piron en rend compte assés plaisamment dans sa *Métromanie*.

J'ai depuis quelques jours imité mes confreres :
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent gueres ;
Et, parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

Le don de Poësie que Guillaume reçut en naissant, le tira de la charrue, fit voler son nom sur les aîles de la renommée : les amours, qui ont aussi des aîles, lui apporterent bientôt un doux message. Non loin de Vaucluse, grotte charmante qu'ont immortalisé la belle Laure & le tendre Pétrarque, où, après trois siecles, les amans

n'entrent jamais sans soupirer, & en sortent encore avec regret, vivoit dans un château qui ne ressembloit point à ces châtels antiques, garnis de créneaux, & fermés par un pont-levis, une jeune beauté (de Baux étoit son nom), je dis jeune, quoiqu'elle eût trente ans passés, parce que la beauté ne vieillissoit pas de si bonne heure; son regne, qui commençoit un peu plus tard, étoit plus long que celui de la rose; un vieux époux dans un château, n'est pas ce qu'on appelle la belle compagnie; la Marquise de Baux s'ennuyoit avec lui, quoiqu'il prétendît s'amuser beaucoup avec elle. Les Gentilshommes d'Avignon, de Venasque & de Carpentras, n'étoient gueres plus amusans; ils ne savoient pas même lire, parce

qu'il étoit du bon ton d'être ignare, & non lettré (1).

Dans ce tems-là il n'étoit bruit que des Troubadours; on ne parloit que des Dames dont ils avoient accru le renom. La jeune Marquise, dévorée du desir de jouer un rôle, de voir son nom inscrit sur le tableau des Dames de la Cour d'amour, cherchoit un Troubadour sur qui elle pût laisser tomber son choix. Guillaume pa-

(1) Il y a eu long-tems en vigueur une Ordonnance qui prouve la protection décidée que les Rois de France donnerent aux Belles-Lettres & à l'instruction publique. Cette Ordonnance accordoit son pardon au criminel qui seroit condamné à être pendu, s'il savoit lire ou écrire. On apprenoit donc à lire & à écrire pour n'être pas pendu.

rut,

rut, la peur d'être devancée engagea la Marquise (cela ne fut jamais rare) à faire les avances.

Guillaume répondit de son mieux au galant message, c'est-à-dire, qu'il prit son bâton, rabattit les ailes de son chapeau, prit sous son bras un sac de cuir, porte-feuille précieux où étoient renfermées ses richesses poëtiques, & se mit en marche. Ainsi voyageoient ces Troubadours illustres & charmans. Malgré la modestie de leur équipage, ils ne laissoient pas que d'êtres fêtés par-tout. Un tenson (1) faisoit disparoître tout ce qu'il y avoit d'incongru dans leur parure & sur leur personne.

Depuis le départ de son cou-

(1) Chanson dialoguée.

rier, la Marquiſe n'avoit ceſſé de monter tous les ſoirs ſur un côteau qui dominoit ſur la grande route ; ſon œil découvrit enfin dans le lointain ſon cher Troubadour, précédé du fidele meſſager. Oh ! comme ſon cœur battit ! elle deſcendit précipitamment du côteau, retourna dans ſon Château, & attendit dans la ſalle la plus richement meublée, ce mortel qu'elle avoit ſi long-tems cherché. Guillaume, couvert de pouſſiere & de ſueur, haletant, épuiſé de laſſitude, tombe aux pieds de la Marquiſe, baiſſe ſa tête rembrunie ſur ſon genou ; de ſa main noire & calleuſe preſſe fortement la main blanche & douce de ſon amante, & marie la bure groſſière de ſon habit à la ſoie fine

& légére de la robe de la Marquise. Heureuse Marquise ! plus heureux, ô toi Guillaume, d'être venu dans un siécle si indulgent ! nos Dames de qualité seroient aujourd'hui peu flattées d'un amant de cette espèce, arrivé dans un semblable équipage. Ce que c'est que l'opinion ! . . . .

Le Marquis pensoit cependant alors comme on penseroit maintenant. Il ne fut point flatté du motif de la visite de Guillaume, mais l'opinion enchaîna sa volonté. Il accueillit le Troubadour, parce qu'on accueilloit par-tout ses égaux. Il soupçonna la passion naissante de la Marquise, & n'osa en arrêter les progrès, trop d'exemples fameux parloient pour elle. Dans la liste des Maitresses des Trouba-

dours, on comptoit Eléonore-de-Guyenne (1), Agnès de Monluçon, Malberge de Chatellerauld, Guillelmine de Poitou, la Princesse de Blaïs, la Vicomtesse de Marseille, Elise de Turenne, Amélie de Rousfillon, &c. &c. &c.

Guillaume ne tarda point d'assurer dans ses vers l'immortalité à la belle de Baux, qui lui donna en revanche ce qu'on donne à un amant, & qui ne vaut pas moins que l'immortalité : je veux dire qu'elle laissa prendre sur sa main un baiser. S'il faut en croire ce que Guillaume en a dit dans une chanson qui a pour titre le baiser, ce n'étoit pas assez (2) pour lui.

(1) Depuis Reine d'Angleterre.

(2) Nous rendons la pensée de Guillaume par ces vers, qui ne sont point de ce siecle,

LE BAISER.

Je vous disois : las, ma belle,
Donnés-moi un baiser doux,
Un doux baiser qui rappelle
Mon ame égarée en vous.

Quand, trop honteuse & farouche,
Frayant vos levres en vain
Contre les bords de ma bouche,
Vous vous enfuîtes soudain.

Le faucheur ne se retire,
Plus vîtement effrayé,
De l'aspic qui se revire
Par hasard dessous son pied.

Appellés-vous, je vous prie,
Cela donner un baiser ?
Non ; c'est en donner envie,
C'est le desir d'un baiser.

& qui se rapprochent davantage, par cette raison, de la maniere des anciens Troubadours.

Ce don qui mene toujours une femme plus loin qu'elle ne penſe, cauſa quelques inquiétudes au Marquis. Guillaume s'étant expliqué deux jours après beaucoup plus clairement dans des vers qui finiſſoient à-peu-près comme ceux-ci :

Pauvre amant eſt celui qui ſe peut amuſer
A ce qui ſeulement doit ſervir de paſſage !
Bref, qui prend le baiſer, & ne prend davantage,
N'avoit point mérité de prendre le baiſer.

Le Marquis très-alarmé jura de faire une ſentinelle aſſidue : il ne perdit plus les amans de vue. La Marquiſe ne s'accommodoit pas volontiers de cet état de contrainte. Ce n'étoit plus voir ſon cher Guillaume, que de le voir en préſence

d'un mari. Si l'amour, comme on dit, meurt d'indigestion, il succombe quelquefois à la diète. Guillaume, trop observé par le Marquis, ne fut plus l'homme qu'il falloit à la Marquise. Un nouveau Troubadour devint son rival, & rival installé.

La Comtesse de Roussillon avoit commencé d'ouvrir les yeux sur le mérite de Guillaume, dans le même tems que la jeune de Baux commençoit à vouloir fermer les siens. La Marquise devina aisément les intentions de la Comtesse : elle s'imaginoit (& c'est ainsi que se jugent toutes les femmes galantes) que son histoire avec Guillaume étoit le sommaire de celle de la Comtesse avec lui. Auroit-on cru que la Marquise, qui avoit pris les

devans, eût été susceptible de jalousie? Il existe donc de ces êtres inquiets & tyranniques qui veulent que leur souvenir survive à leur tendresse, & qui font, par un motif d'amour-propre, le tourment de ceux qu'ils ont cessé d'aimer? La Marquise fut donc jalouse, & résolut de se venger : elle écrivit à Guillaume de se rendre sur le même lieu où l'amour avoit tant de fois reçu leurs sermens : elle y donna aussi rendez-vous à son rival. Tous trois s'y trouverent à l'heure marquée. On croit déjà peut-être que les deux rivaux vont s'égorger. Qu'on soit sans alarmes! sans fiel & sans envie, ils jettent l'un sur l'autre un coup-d'œil pacifique ; & s'ils sont forcés de livrer un combat, leurs plumes sont prêtes. Le cimeterre

repose en paix dans son fourreau :
ils voudront s'expliquer avant de se battre, & on sait qu'on ne se bat jamais quand on s'est expliqué. La Marquise s'étoit parée de ses plus beaux atours. Jamais Guillaume ne l'avoit trouvée aussi belle : il soupira en la regardant ; elle soupira à son tour, fit deux pas vers lui, comme entraînée par un mouvement involontaire, & parut s'arrêter par réflexion. Guillaume, trompé par ce manege, tombe à ses pieds, la conjure de recevoir son hommage. La Marquise n'avoit voulu qu'amener adroitement cette situation ; elle le voit à ses pieds, se tourne vers son rival, lui tend la main, reçoit la sienne, & tous les deux sont en présence de Guillaume, qui n'a pas la force de se relever, le

ferment de s'aimer toujours (1).

La Comteſſe de Rouſſillon s'offrit à conſoler Guillaume; mais elle avoit cinquante ans. Ce n'eſt pas qu'à cet âge on eût ceſſé d'être aimable: on faiſoit encore des paſſions à ſoixante; mais à cinquante le ſentiment qui devoit avoir beaucoup gagné en maturité, n'avoit plus cette tendre primeur qui eſt ſi délicieuſe; quand on aime, & qu'on plaît depuis ſi long-temps, ce n'eſt plus qu'une habitude: c'étoit là que la Comteſſe en étoit réduite. Guillaume n'aima pas long-tems ſa

(1) L'hiſtoire rapporte que la Marquiſe fit un pélerinage avec ſon amant, monta avec lui dans la chambre de Guillaume, & conſomma ſon infidélité. Quelles mœurs! quel ſiecle! on nous accuſe d'être corrompus! Cette anecdote eſt vraie.

routine ; elle faisoit sans cesse des comparaisons où il ne pouvoit gagner quelque chose qu'en y mettant beaucoup trop du sien. Il chercha une maitresse qui fût plus jeune qu'elle. Il s'adressa à Adélaïde de Roquemartine. Les vers suivans annoncent assez qu'elle étoit belle & fraîche (1).

IDYLLE

A la belle Adélaïde de Roquemartine.

QUAND je vois ces belles fleurettes,
Ces roses, ces passe-velous
Que la Nature a mis en vous,
Le beau jardin des amourettes,
Et que je vois ces roses belles

(1) Ces vers sont encore une imitation de ceux de Guillaume, qui sont écrits dans une langue inintelligible pour le plus grand nombre de nos Lecteurs.

Dans un bouquet de fleurs que l'art
En votre amoureux ſein épart
Comme au printems les fleurs nouvelles.

Vraiment je ne puis pas connoître
Si ces fleurs, ces roſes, ces lis,
Peuvent être vous, ô Philis!
Ou ſi ces fleurs vous pouvez être.

Adélaïde aimoit les dédicaces, parce qu'elles n'étoient point bannales & communes; mais elle ne vouloit les devoir qu'à ſa beauté, & non pas à ſes complaiſances. Elle mit ſon mari dans la confidence. Le Vicomte de Roquemartine prit le parti de s'amuſer aux dépens du tendre Troubadour. Il protégea lui-même ſes feux, lui ménagea des tête-à-tête. Adélaïde parut l'écouter avec quelque plaiſir; mais ces apparences flatteuſes ne ſe chan-

geoient jamais en réalité. Se croire aimé, & n'être jamais heureux, c'est presque un tourment. Il surprit enfin Adélaïde seule & endormie sous un berceau de feuillages. Dans l'excès de sa joie, il a peine à en croire ses yeux ; il n'est assuré que quand il a posé sa main sur le corps de son amante ; c'est alors qu'il s'écrie d'une voix mal assurée : Oui, c'est elle, c'est Adélaïde.... Il porte autour de lui, & bien loin dans le bosquet, des regards curieux. Personne n'approche, personne ne le verra.... on ne l'entendra point.... Il revient auprès d'Adélaïde ; il la contemple en silence. La crainte de l'éveiller lui fait retenir son haleine. Adélaïde étoit couchée sur un banc de gazon, légerement vêtue ; son sein, dont le vent avoit dérangé le mouchoir

étoit découvert. Qu'elle étoit ſéduiſante ! qu'il étoit pardonnable d'avoir de l'audace ! Guillaume s'approche encore plus près, tombe aux genoux d'Adélaïde, penche ſa tête vers la ſienne. Il ſemble qu'il reſpire le ſouffle que ſa bouche exale.... Il oſe enfin..... prendre un baiſer..... Ce larcin détruiſit l'enchantement. Adélaïde s'éveille; la frayeur & le courroux ſe peignent dans ſes yeux; elle ſe croit expoſée à plus d'un danger, & s'enfuit avec précipitation. Il ne fut plus permis à Guillaume de la voir & de demeurer dans ſon château. Deux baiſers avoient fait ſon malheur. Il jura de n'en plus demander, & de ne point recevoir à l'avenir de ces careſſes ſi innocentes en ſoi, & dont les ſuites paroiſſoient ſi dangereuſes.

Il ne promit pas de n'aimer plus; le serment eût été indiscret. Son cœur avoit des besoins, & bien différent de beaucoup de gens, il croyoit aux besoins du cœur. Il aima donc encore & fut aimé. Sa nouvelle maitresse ne couroit point après la renommée ; elle cherchoit le bonheur, & l'avoit trouvé dans l'amour & le mystère ; elle défendit à son amant de lui prouver sa tendresse par des chansons. Il y avoit à son avis des moyens beaucoup plus sûrs de persuader qu'on aime. Les vers lui paroissoient autant de trompettes qui éveillent la médisance & la jalousie. Le tems qu'un amant emploie à mériter le surnom de Poëte, est, disoit-elle, un tems perdu pour les amours. Guillaume fut forcé de suspendre

sa lyre & de briser ses chalumeaux. On sent combien ce sacrifice dût lui coûter. Vivre inconnu ! la gloire se présentoit à lui si brillante ! l'Immortalité, cette Déesse dont il croyoit avoir mérité les faveurs, sembloit l'appeller. Mais sa maitresse avoit pour elle l'amour, c'en étoit assez. La mort vint mettre un terme à la félicité de Guillaume. Il fut condamné à verser des larmes : sa douleur alla jusqu'au désespoir, & le désespoir entraîna la perte de sa raison. Dans sa folie, il crut que sa maitresse vivoit encore, il venoit tous les soirs sur le lieu où elle avoit été enterrée, en retiroit le corps inanimé, lui répétoit tout ce qu'il lui avoit dit cent fois de plus tendre, la caressoit & la conjuroit

de lui dire ſi elle étoit morte ou vivante.

Le tems calma la tendre douleur de Guillaume, l'uſage de ſa raiſon lui fut rendu. Apollon ralluma ſa verve poëtique, & le rendit à lui-même; un billet plus que galant que lui écrivit Eliſe de Montfort (elle étoit fille du Vicomte de Turenne) lui fit oublier celle qu'il avoit tant regrettée...... « Je vous offre, lui mandoit Eliſe » de Montfort, mon amour & » mon corps, en dédommagement » des chagrins que vous avez eus; » je vous conjure de me venir » voir: ſi vous ne vous rendez » pas à ma priere, j'irai moi-même » vous chercher (1) ». On n'écrivit jamais, pas même à Voltaire

(1) Quelles mœurs! quelle naïveté! que de mal, que de bien, ſi l'on veut! car les

à qui on écrivoit tant, des billets si tendres. Nos Marquises & nos Duchesses savent peut-être où placer plus utilement leur tendresse, elles ne se piquent plus guère de mettre un prix si haut aux Laïs modernes, & n'ont pas tout-à-fait tort. Cette nouvelle amourette dégoûta cependant Guillaume des intrigues de qualité, il eut trop de moments de dignité à faire évanouir, trop de caprices à essuyer: il s'apperçut que l'amour sans l'égalité n'est qu'une chimère. Comme ce sentiment est presque toujours le résultat de toutes les convenances, & que l'orgueil entre pour beaucoup dans nos convenances, il est rare qu'on aime long-tems un

---

amateurs de l'antiquité approuvent tout, jusqu'aux vices.

plus grand ou un inférieur à ſoi, il quitta & fut quitté.

Un nouveau choix ne le rendit pas plus heureux, quoiqu'il eût choiſi ſa Maitreſſe dans la claſſe la plus commune. Mais libre avec elle, diſpenſé de mille petits ſoins, & de ces égards d'étiquette, cent fois plus gênans, le joug lui paroiſſoit plus doux. Il n'étoit pas obligé de s'obſerver ſans ceſſe, & de modeler ſon viſage ſur celui d'un autre. Il lui étoit permis d'être inégal, de ſe plaindre, de bouder, de dire des injures, de briſer ſa chaîne & de la reprendre, d'être enfin dans le même inſtant menaçant, tendre, jaloux & confiant; il étoit eſclave & roi tour-à-tour; il remettoit lui-même dans les mains de ſon amante le ſceptre

qu'elle lui avoit remis. Ces alternatives de puiſſance & de ſervitude, tous ces petits détails, qui par l'inquiétude & le deſir éloignent les langueurs, & font éclore mille jouiſſances, le dédommageoient de tout ce qu'il avoit à ſouffrir. Sa maîtreſſe avoit une manie ſingulière ; c'étoit de douter toujours de la tendreſſe de ſon amant, & d'exiger ſans ceſſe de nouvelles épreuves. On ſent qu'avec un pareil doute on peut mener bien loin un amant. Elle lui demanda un jour de ſe faire arracher un ongle du doigt, d'écrire tout auſſi-tôt une chanſon amoureuſe, & de lui rapporter l'un & l'autre. Guillaume ne balança point ; il ſe fit inſtrumenter ſans donner le moindre ſigne de douleur, écrivit

incontinent sa chanson, & vint en faire hommage à sa maitresse, qui trouva la chanson jolie, & qui le remercia tendrement du sacrifice de son ongle.

Une autre fois (on a mis cette aventure sur le compte d'un autre Troubadour), il s'exposa à des dangers plus grands. Il avoit si souvent entretenu sa maitresse des fictions mythologiques, qu'elle lui demanda un jour s'il ne se métamorphoseroit pas volontiers pour elle. Romulus fut, lui disoit-elle, allaité par une louve, & il fut le père d'un peuple vertueux : ce fait historique m'a donné la plus grande vénération pour les loups. Oh ! devenez loup vous-même ; gravissés les montagnes pour me plaire, descendez ensuite pour

venir me dire que vous m'aimez. — Mais, votre amant loup, lui disoit Guillaume ! un loup dans vos bras ! — Eh ! que vous importe ? Y auroit-il là rien de bien étonnant ? Ne voit-on point des loups auprès des femmes ; ne préférent - elles pas leur chien à un époux ? si on les voit préférer à des personnes de mérite des gens si bêtes qu'on diroit qu'ils n'ont que la forme humaine, ne puis-je pas vouloir qu'un homme d'esprit prenne pour me plaire la forme du plus joli des loups ? — Le projet parut singulier à Guillaume, qui ne recula point. Le voilà couvert d'une peau de loup ; de longues oreilles sont adaptées aux siennes, une longue queue retombe & bat sur ses talons.

Il essaya dans sa chambre à marcher à quatre pattes, & à imiter les différens cris d'un loup. Aussitôt qu'il se crut assés dressé à ce nouveau manége, il en instruisit sa maitresse, & prit jour pour se lancer, & devenir la terreur des moutons & des agneaux du quartier.

Guillaume avoit un rival ; ce rival étoit dans le secret de la métamorphose : il profita de la circonstance pour rire un peu cruellement aux dépens du faux loup. Il donna l'alarme dans toutes les bergeries ; chiens & piqueurs se mirent à la quête. On se prépara à une battue vigoureuse. Guillaume ignoroit ces funestes précautions, il s'étoit caché dans les halliers, & au jour tombant, il

avoit poussé des cris imitatifs. Déjà les troupeaux annonçoient, par leurs bêlemens, l'approche de l'ennemi. Le bélier frappoit avec sa corne sur la crêche; les chiens se tinrent en arrêt. Un coup de sifflet rassembla tous les Bergers, qui placés de distance en distance, formoient exprès un cercle pour fermer au loup tous les passages. Guillaume soutint de son mieux les premieres attaques, il couroit & sautoit assez légérement; mais il ne couroit pas si vite que les pierres que les Bergers lui lançoient avec leurs frondes, & qui visoient si juste, que tous les coups portoient; les chiens, qui le suivoient de près, ne le touchoient jamais sans lui faire des morsures qui firent bientôt couler son sang. La course

épuiſa ſes forces, il ſuccomba, prêt à être aſſommé ou déchiré par les chiens. Bernard (c'eſt le nom de ſon rival) ne voulut pas pouſſer plus loin la plaiſanterie ; il apprit aux Bergers que le loup n'étoit qu'un homme, un fou aſſez puni. Guillaume reconnu fut reconduit mourant au bruit des ſifflets & des huées. L'aventure devint trop publique pour que ſa maîtreſſe ôſat ſe montrer déſormais avec lui ; elle lui ferma ſa porte. Guillaume déſeſpéré de cet outrage, après tout ce qu'il venoit de ſouffrir pour une ingrate, ne pouvoit faire uſage de la liberté qu'elle lui rendoit. Ce n'eſt pas qu'il l'aimât encore. Il avoit de l'amour-propre, & l'infidelle ne lui paroiſſoit plus digne de lui ; mais

il lui avoit fait ferment d'être toujours fidèle. Il exigea qu'elle vînt avec lui abjurer leurs fermens mutuels aux pieds des autels, après avoir reçu l'un & l'autre, des mains d'un Prêtre, l'abfolution de cette infraction : cela s'appelle obferver religieufement fon ferment. Le grand nombre d'amans infidèles a, fans doute, aboli ces abjurations facramentales : fi cette coutume fubfiftoit encore, on ne fe plaindroit plus de voir nos Temples déferts.

Guillaume avoit, comme on a vu, beaucoup à fe plaindre des femmes : il devenoit vieux, il fe plaignit. Le Dieu qui lui avoit dicté fes vers charmans, l'avoit abandonné ; fa réputation baiffoit : il étoit pauvre. Dans ces tems-

là, on ne connoiſſoit ni l'Imprimerie, ni les Journaux, ni les penſions, ni la vente des ouvrages; les Souverains qui eſtimoient les Troubadours peut-être plus qu'on n'eſtime les Poëtes, n'avoient pas ſongé à les penſionner. Tout ſe bornoit, de la part des Grands-Seigneurs, à beaucoup d'honorifique, & à très peu d'honoraires. Les Dames les combloient de careſſes & de préſens. Les careſſes ſont, il eſt vrai, la plus jolie de toutes les monnoies quand on n'a que vingt-cinq ans; mais elles ne ſont pas circulantes. Les préſens ne conſiſtoient point en boëtes d'or, en riches bijoux, en dentelles, c'étoient purement des dons de l'amour; un portrait ſans entourage, des chiffres, des broderies,

des rubans, des lacs d'amour en cheveux, des lettres, des lettres, & puis des lettres ; avec tout cela, on peut paſſer bien des momens heureux ; mais on ne fonde point une riche ſucceſſion.

Guillaume, ſurchargé de ces galantes ſuperfluités, regrettoit, en ſoupirant, le tems de ſa jeuneſſe. J'ai vécu, diſoit-il, comme ſi je devois être toujours jeune : Inſenſé ! Avois-je donc oublié qu'on vieillit bien vîte au ſervice d'Apollon, & de l'amour ? Hélas ! Ces deux divinités n'ont quu'ne ſaiſon. Le ſeul Anacréon (de nos jours, Guillaume auroit dit victoire) put à quatre-vingts ans avoir des lecteurs, plaire & célébrer ſa maitreſſe. Le malheur rendit Guillaume méchant : la

vanité en fit un médiſant. Il haïſſoit les hommes, & diſoit du mal des femmes qui le dédaignoient: malheur à celle qui lui témoignoit des rigueurs ! Il publioit auſſi-tôt qu'elle l'avoit rendu le plus heureux des amans. Par ce moyen, il ſe vengeoit & recrépiſſoit ſa réputation. Cette maniere de ſe venger a été depuis renouvellée bien des fois ; car ce ne ſont pas ceux qui ſont les mieux traités, qui ſont les plus indiſcrets. Heureuſement pour les calomniateurs modernes, on ne leur fait point partager le châtiment que Guillaume reçut, & dont la décence nous empêche de parler.

Après ce traitement aviliſſant, Guillaume n'eut plus qu'à mourir. En attendant la mort, il s'amuſa

à des paſſetems innocens, (s'il faut en croire les amis de Boileau) il fit des Satyres, & mourut enfin, laiſſant (s'il eſt permis de s'exprimer ainſi) une réputation à deux faces : celle de Troubadour diſtingué, & celle d'un fou, & quelque choſe de pis. Combien de réputations à deux faces !

Fin du Roman de Guillaume de St-Vallier.

AMOURS

DE

JEANNE,

Reine de Jérusalem, de Naples, de Sicile, Comtesse de Provence;

ROMAN HISTORIQUE;

Par M. DE MAYER.

AMOURS
DE
JEANNE,

Reine de Jérusalem, de Naples, de Sicile, Comtesse de Provence;

ROMAN HISTORIQUE.

JEANNE posséda toutes les graces du corps & celles de l'esprit : c'étoit une beauté parfaite dans les traits ; c'étoit une gentillesse exquise dans les manieres. Jamais tant d'agrément. Alors les Souverains étaloient une morgue qu'on appeloit dignité : alors ils sembloient vouloir s'entourer de mille barrieres pour reculer les distances qu'il y avoit entr'eux

& leurs Chevaliers; entre ceux-ci & les Ecuyers, & de-là avec les vassaux, puis les manans, puis les serfs. La chaîne de gradation ne finissoit plus. On voyoit à l'un des bouts le tyran ou le petit roitelet, à l'autre bout l'esclave avili par les châtimens & par la misere.

Jeanne n'étoit pas tout cela; elle se jouoit de toutes ces inégalités, rapprochoit les distances en souriant, & avoit autant de plaisir à causer avec un vilain, qu'à s'entretenir avec un Chevalier. L'esprit & l'agrément sont répandus, graces au ciel, dans toutes les conditions, & il n'y a point de classe où on ne les trouve. Jeanne venoit par-tout où on les trouvoit. On se doute bien que cette douce familiarité annonçoit une ame sensible; on se

doute encore mieux qu'avec une ame ſenſible, quand on court vers le plaiſir, on rencontre quelquefois mieux que le plaiſir, & que ce mieux ſe trouve ſouvent placé par un caprice du ſort, plus bas que dans la claſſe où on voudroit qu'il fût; mais ne ſait-on pas bien que l'orgueil & l'amour ſont deux puiſſances bien oppoſées? & là où l'on rencontre l'un, on ne rencontre guere l'autre. C'eſt parmi les chants des Jongleurs, les airs des Ménétriers, les Poéſies galantes des Troubadours, que Jeanne nourrit ſa ſenſibilité, alimenta un feu qui faiſoit briller ſes yeux d'un éclat plus vif.

Elle n'avoit que dix-huit ans lorſqu'elle prit les rênes du gouvernement : c'étoit trop de jeuneſſe pour régner; auſſi gouverna-t-elle

sous la régence de sa grand'mère & de quatre Seigneurs qui formoient son Conseil. Elle n'étoit plus trop jeune pour aimer; cependant son cœur auroit eu besoin d'un régent plus habile & plus discret que l'amour. Son ayeul, le Roi Robert, lui avoit nommé pour Administrateur de ses Etats de Provence, la Reine Sanchette, sa femme; assistée de l'Evêque de Cavaillon, du Sénéchal de Provence, de l'Amiral de Naples, & d'un certain Charles Artus; c'étoit en 1343 (1); Jeanne avoit déjà été mariée, en 1333, à André, fils du Roi de Hongrie, & nevèu du Roi Robert.

André de Hongrie n'étoit point

(1) C'étoit en 1349.

un époux aimable. Jeanne conçut pour lui une averſion invincible. André, non-ſeulement n'avoit rien d'intéreſſant, mais encore il ſembloit dédaigner de vouloir ſe faire aimer. Amant, il eût voulu peut-être mériter des faveurs; mari, il les recevoit comme des tributs. Jeanne en étoit avare, & la répugnance qu'elle y mettoit eût été capable de percer jusqu'au fond du cœur un autre qu'André. Nous n'oſons point prononcer le tableau; mais n'eſt-ce pas pour une femme ſenſible le ſupplice de Mezence, qui attachoit le mort au vif, que de recevoir un époux odieux?

André étoit ombrageux, jaloux & taciturne; il vouloit que Jeanne, qui ne l'aimoit point, ne vît que lui, n'entendît que lui, ne parlât

qu'à lui. Il vouloit, parce qu'il n'étoit ni vif, ni gai, que Jeanne réformât son heureux caractere ; il ne vouloit point qu'elle se plût aux concerts des Ménétriers, aux vers des Troubadours. Il vouloit éloigner de ses Etats cette Cour d'amour, qui n'étoit, selon lui, qu'une école de galanterie, ou plutôt de libertinage. Les jolis passe-tems des joûtes, les combats simulés des Chevaliers lui paroissoient suspects ; c'est dans ces arênes, souvent ensanglantées, disoit-il, que l'amour vient tremper ses traits pour glisser plus aisément jusques dans nos cœurs. Les coups de lance qui retentissent sur les écus, font éprouver aux Dames bien des émotions singulieres. André bannissoit de sa Cour la galanterie, les beaux arts & les

jeux. Quelle Cour ! quel séjour ! que d'ennui ! Jeanne ennuyée & solitaire, n'avoit pour dédommagement qu'un bosquet qui la déroboit à son époux ; là, tantôt une imagination caressante venoit la consoler, tantôt le désespoir achevoit d'abattre son courage.

Un jour elle étoit assise dans un bosquet, deux colombes vinrent voltiger devant elle : c'étoit la saison où la terre amoureuse ouvre son sein aux premieres caresses du printems ; saison charmante où la Nature égayée parle à tous les êtres vivans, fait serpenter la seve dans tous les végétaux, & circuler dans nos veines un sang chaud, un sang amoureux. Jeanne éprouvoit ces émotions que la Nature faisoit ressentir aux deux colombes qui se

jouoient ſous ſes yeux. Elle s'applaudiſſoit d'être ſeule ; elle ſe laiſſa tomber un genou en terre ; ſes mains s'étendirent pour embraſſer, ah !.... pour embraſſer toute la Nature, tout l'eſpace vivant, tout l'eſpace animé. O Dieu ! s'écria-t-elle ; ô Nature ! ô Amour ! Puiſſances céleſtes, tout vit, tout reſpire ! Ah ! ce ne ſeroit point là le plus grand de vos bienfaits ; tout aime : graces, mille graces vous ſoient rendues. Tout aime, répéta-t-elle ; moi, j'aime auſſi, j'ignore qui j'aime ; rien, rien ne s'eſt préſenté à ma vue ; j'aime cependant, des traits.... Amour, tu gravas ſans doute un modele dans mon cœur ; hâte toi, amene celui ſur qui tu as modelé tous les traits que je crois entrevoir. Il eſt ici, il eſt là : où es-tu, divinité inviſible,

mortel enchanteur, dont l'image occupe mon imagination ? viens occuper ma penſée, viens régner ſur mon ame.

Elle n'étoit point ſeule. Eh ! peut-on porter ſur tous ſes traits des ſignes de ſenſibilité, ſans trouver auſſitôt l'être analogue à ſoi ? Le Prince Louis de Tarente aimoit en ſecret Jeanne ; il aimoit, il avoit gardé ſon ſecret. Il avoit eu l'adreſſe de ſe contraindre. André ne l'avoit point ſoupçonné, il avoit un accès libre au palais ; il pouvoit ſe promener dans le parc. Il s'y promenoit ce jour-là ; il étoit tout près du boſquet où Jeanne étoit retirée : il l'avoit entendue ; il s'étoit approché de plus près, il avoit tout entendu. Quel moment !

Louis écarta le feuillage, paſſa ſa

tête au travers, & resta dans cette attitude. Jeanne apperçut cette tête. Un moment d'effroi glaça la parole sur ses levres : Louis ne parloit point ; son œil étoit immobile ; les oscillations continuelles du jour & de l'ombre le servoient à souhait. Jeanne se rassura, crut que c'étoit une image, un modele en cire ; elle le considéra, sourioit, revenoit à lui, & palpitoit. Elle rompit le silence. Amour, dit-elle, quels traits viens tu m'offrir? Si c'étoit.... ils étoient déjà épars dans mon cœur ; les voilà tous rassemblés : voilà ce que j'aurai tant de plaisir à aimer —. Un soupir lui échappe. — Où le trouver ? Dieux ! que de rapports avec moi ! combien j'aimerois à avoir un époux — ! Et baissant la voix : — Un amant comme

lui ! jours de bonheur, comme vous couleriez rapidement ! jours tiſſus de ſoie, qu'avec plaiſir j'en renouerois la trame charmante ! Mais où le trouver —? Elle s'approcha, tendit la main pour toucher cette tête : le Prince ne put y tenir davantage, s'inclina, & ſa bouche imprima un baiſer plein de feu ſur la main de Jeanne. Quel baiſer ! quel moment ! Dieux ! s'écria-t-elle ! elle tomba ſans connoiſſance ſur le gazon. Le Prince accourt, ſe précipite à ſes genoux..... Arrêtons-nous.....

La nuit déployoit déjà ſa teinte griſe ſur l'horiſon ; le ciel n'avoit plus de feux à lancer ſur la terre ; quelques rayons mourans ſembloient tomber à regret du faiſceau pâliſſant du Dieu du jour ; les ombres s'élargiſſoient & épaiſſiſſoient le feuillage.

Ces dégradations de la lumiere n'étoient qu'une image de ce qui se passoit dans le cœur des deux amans.

André; le jaloux André, avoit vu le jour tomber, & Jeanne n'étoit point remontée au palais; il venoit la chercher. Il faisoit du bruit en marchant; les amans n'en faisoient point: les amans sont toute ame & toute oreille; ils entendirent André. Cachez-vous, dit Jeanne. Le Prince Louis vouloit courir. Non, restez: couchez-vous au pied de cet arbre. Le Prince s'étendit, & la Reine le couvrit aussitôt d'une épaisse feuillée. Elle se reposa ensuite auprès de lui, & feignit de dormir. Le Roi l'éveilla, & l'emmena au palais; le Roi la gronda. Vous m'enviez donc, dit-elle, jusqu'à l'air que je respire: en me

donnant à vous, les Dieux m'ont tout ôté ; laiſſez-moi ce qu'ils n'ont pu me ravir. Qu'avez-vous à craindre ? Dans toutes les avenues, à toutes les portes, n'avez-vous pas poſé des gardes ? Jeanne ſourioit d'un œil malin en prononçant ces dernieres paroles.

Jeanne, au milieu d'une Cour importune qui venoit aſſiſter à ſon ſouper, & qui, rangée ſur une ligne circonflexe, mendioit un mot, ou un regard, cherchoit l'heureux Prince de Tarente. Il parut ; il étoit paré bien moins de la richeſſe de ſes habits, que de cet air radieux qui décele un amant. Il ſalua profondément la Reine, qui ne lui rendit point ſon ſalut ; mais qui le regarda beaucoup. Elle ſembloit lui dire ; Commander à beaucoup de

fujets, ce n'eſt pas régner ; être aimée, c'eſt là le point le plus glorieux de la toute-puiſſance.

La Reine s'éloignoit de plus en plus de la Cour, & tous les jours elle deſcendoit dans le parc une heure plutôt que la veille, & en revenoit une heure plus tard. La crainte d'être ſurpriſe avec le Prince Louis, lui fit imaginer de faire creuſer un aſyle ſouterrein, dont l'entrée étoit cachée par une trappe. Un reſſort obéiſſoit au pied qui le preſſoit, la trappe s'élevoit, nos amans deſcendoient, & la porte ſe refermoit ſur eux; quelques ſoupiraux pratiqués ingénieuſement de diſtance en diſtance, leur procuroient de l'air & du jour dans ce réduit ſilencieux & frais.

C'eſt dans cette retraite cachée

que les amours filoient leurs ſecretes deſtinées. Ils n'envioient rien aux humains, pas même la clarté du jour. C'eſt là cependant que, fatigués d'une tyrannie, ſous le poids de laquelle Jeanne ſuccomboit, ils formoient des projets contre André. Il y fut réſolu que Jeanne, à qui les Etats appartenoient, refuſeroit le titre de Roi à ſon époux, & prieroit le Pape de publier une bulle par laquelle il déclareroit que Robert n'avoit dû, ni pu donner des tuteurs à la Reine Jeanne, & nommeroit un Cardinal complaiſant à leur place. Clément VI conſentit volontiers aux demandes de la Reine, publia une bulle, & nomma un Cardinal tuteur. Par-là, André fut dépouillé de la moitié de ſon autorité.

Le tems de sa minorité étoit passé; Jeanne, débarrassée du Cardinal-Régent, pouvoit régner conjointement avec son mari. Elle refusa de partager sa puissance avec lui. André la menaçoit d'en venir à des actes de violence. Soutenue par les conseils du Prince de Tarente, & enhardie par l'amour, elle osoit le braver: André furieux, se disposoit à l'en punir; déjà il avoit demandé des secours au Roi de Hongrie, son frere; déjà il avoit essayé de soulever les Peuples & le Conseil contre la Reine. A ces motifs de vengeance venoit s'en joindre un plus puissant. Une tendresse extrême ne se cache pas longtems. Le mystere de l'intelligence établie entre la Reine & le Prince Louis, fut bientôt pénétré par le Public & par le Roi. Il n'avoit rien

vu de bien marquant ; mais tout ce qu'il avoit vu, tous ces riens presque imperceptibles qui annonçoient l'amour, lui avoient laissé deviner bien des choses. La liberté fut ravie à Jeanne ; André avoit reçu avis de son frere que les troupes de Hongrie étoient en marche ; il croyoit que, soutenu d'elles, il pourroit se défaire de la Reine & subjuguer ses Etats.

Jeanne effrayée, ne trouva pas de moyen plus sûr pour échapper à cette destinée, que de prévenir le Roi. L'histoire ne dit rien de plus ; mais il est certain que des domestiques de sa maison étranglerent André à Averse, dans le couvent de Saint-Pierre de Majella, où la Cour étoit logée. Le peuple osa accuser la Reine & le Prince

Louis de Tarente de cet aſſaſſinat. Elle parut dédaigner les bruits populaires, & elle donna, peu de tems après, ſa main au Prince Louis. Louis de Hongrie, frere d'André, s'avançoit pour venger la mort de ſon frere. Clément VI venoit de la citer à ſon tribunal, pour s'y juſtifier comme vaſſale, en qualité de Reine de Naples, de l'aſſaſſinat du jeune André, qu'on lui imputoit. Jeanne ſe hâta de ſe rendre à cette ſommation, d'autant plus qu'il n'y avoit que la faveur & la protection du Souverain Pontife qui pouvoit la rétablir ſur le trône de Naples, & lui aſſurer celui de Provence, que les prétentions de ſes grands oncles n'avoient déjà que trop ébranlé.

Arrivée à Avignon, Jeanne

plaida sa cause avec tant de grâces, que Clément VI, qui n'étoit que trop sensible à la douleur d'une belle femme, & tout le sacré College, en furent attendris. Sa justification ne paroissoit plus douteuse à la Cour d'Avignon. Cependant le Saint-Pere ne reconnut que l'année suivante son innocence publiquement & authentiquement. Elle écrivit au Roi de Hongrie pour se justifier. Le Roi ne lui répondit que ces mots dignes d'un Spartiate : Jeanne, votre vie déréglée, l'autorité dans le royaume retenue, la vengeance négligée, un mariage précipité, & vos excuses, prouvent que vous êtes coupable. Il s'avançoit toujours en Italie à la tête d'une nombreuse armée ; il sollicitoit un nouveau jugement du Pape.

Clément VI n'avoit vu d'autre expédient pour l'éloigner d'Italie, que d'obtenir de lui un compromis, par lequel il se soumettoit à une nouvelle décision du Consistoire. Le jugement de la Reine fut revu une seconde fois ; & comme le Pape vouloit sauver une Reine aimable chargée de soupçons, & ménager un Roi extrêmement prévenu, voici le tempérament qu'on imagina, & qui certainement n'auroit pas été admis dans ce siecle. On suggéra à la Reine de déclarer que l'antipathie pour son mari étoit l'effet de quelque maléfice, auquel la foiblesse de son sexe n'avoit pu résister; mais quelle n'avoit point consenti à l'assassinat du Roi. Elle fut déclarée innocente de tous les effets que le maléfice avoit pu pro-

duire, parce que tout s'étoit passé contre sa volonté.

De retour à Naples, Jeanne perdit son second mari. Là finirent les beaux jours de cette Reine.

Elle donna sa main à un troisieme époux, qui mourut peu de tems après. Elle avoit quarante-six ans quand elle se remaria pour la quatrieme fois, avec un cadet de la Maison de Brunswick. C'étoit choisir plutôt un mari qui pût lui plaire, qu'un Prince qui pût la défendre. Le Prince de Brunswick étoit beau. Jeanne sembla ne lui demander rien de plus. Le Prince étoit indulgent. Jeanne, qui ne se contraignoit plus à dissimuler ses fantaisies, ne fut point fidelle au lien conjugal; elle étoit infidelle sans remords, & plus voluptueuse qu'il n'est permis

de l'être. Sa Cour s'étoit repeuplée de Chevaliers qui ne se piquoient que de plaire à la Reine. Un grand nombre y réussissoit sans effort. Ces sortes d'amours ne sont point les freres du mystere. Le sujet favorisé la veille publioit le lendemain son triomphe. Jeanne n'étoit plus respectée.

Alors des Troubadours embellissoient cette Cour folâtre & badine : ils chantoient sur le ton du jour ; ce n'étoit plus l'amour tendre qu'ils célébroient, c'étoit la liberté, le plaisir, les charmes de l'inconstance. Nous le disons avec regret, dans tous les siecles il est bien peu d'Ecrivains qui, inébranlables, résistent à la pente du siecle, & n'en éprouvent point les dégradations, & qui, sous le regne d'un Néron,

osent retracer les vertus qu'on avoit sous Titus. Il en est bien peu de ce nombre ! qu'il en est au contraire qui, entraînés par le torrent, sont battus des mêmes flots que le reste des hommes, prennent les formes du jour, & rapetissent l'espece en mesurant nos facultés avec le niveau corrupteur du vice. Les Troubadours louoient donc les penchans & tous les goûts de Jeanne. Le Théâtre étoit moins favorable à cette Reine. Alors les Auteurs Dramatiques, moins polis que ceux de nos jours, n'avoient point substitué une Comédie de convention à la peinture naturelle des mœurs privées. Ils avoient cette liberté dont ils jouissoient encore sous le bon Louis XII. . . . .

Un Auteur, nommé Parassol,

tesa, sous des masques trop transparens, peindre les goûts & la légereté de cette Princesse. Le Poëte fut interdit, emprisonné, & la Comédie fut défendue irrévocablement en Provence. Ainsi les foiblesses d'une femme & l'audace d'un Poëte anéantirent un Théâtre qui pouvoit devenir l'école des mœurs dans un pays où elles avoient besoin d'être régénérées.

Le Prince de Brunswick étoit le meilleur de tous les Rois, & le plus facile de tous les maris. Il voyoit tout, n'observoit rien ; & s'il n'approuvoit pas tout, il ne blâmoit rien ; il avoit aussi de tendres penchans à satisfaire. Il avoit aussi un cœur, & ce n'étoit point à la Reine qu'il l'avoit donné : la Comtesse de Roquebrune s'en étoit emparée. La

Comteſſe n'avoit pas l'eſprit de Jeanne. Eh ! que fait l'eſprit ? Il ſert le plus ſouvent à faire des dupes, & ſur-tout en amour. Elle avoit bien plus de jeuneſſe, & autant d'agrément dans la figure que la Reine. Elle aimoit de bonne foi, cédoit au Prince avec bonhommie, ne voyoit rien au-delà du mot d'amour ; & quand elle avoit prononcé ce mot, & quand elle en avoit donné une preuve toute matérielle, elle étoit ſatisfaite. La Comteſſe avoit encore une autre qualité ; c'étoit de croire aux amis, de n'être pas difficile ſur le choix, d'en croire ſur parole, & de n'avoir rien de ſecret. Elle racontoit tout ce qu'elle ſavoit, tout ce qu'on lui faiſoit, avec une bonhommie inimitable ; qui étoit tout-à-la-fois ſon

excuse & son ridicule. Elle étoit honorée, flattée, attendrie de l'attachement du Prince de Brunswick; & si elle n'avoit su à qui l'apprendre, elle auroit chargé l'écho d'en instruire l'univers. Quand les circonstances l'empêchoient de faire une si douce confidence, son air de contentement, lorsqu'on parloit du Prince, annonçoit qu'elle étoit l'aimable idole, aux pieds de laquelle l'amant venoit répandre son encens. La Comtesse avoit encore une autre qualité; elle étoit si bonne, si bonne; elle rioit avec tout le monde, n'étoit offensée de rien, & n'avoit pas de volonté à elle.

Jeanne vit sans jalousie une rivale dans la Comtesse de Roquebrune, en fit une amie & se plaisoit à lui demander compte de tous les tête-

à-tête du Prince avec elle. Il y en avoit d'assez plaisans ; la Reine rioit, & la Comtesse racontoit toujours. C'étoit toujours *il m'a dit, il m'a fait.* La Reine conçut un projet qui ne pouvoit entrer que dans la tête d'une femme exercée. C'étoit de se substituer à la Comtesse de Roquebrune : elle vouloit juger par elle-même de la différence qu'il y a à faire dans le même homme, quand il est amant, ou quand il est époux. Les tiédeurs de l'hymen vont mal avec une imagination brûlante. La Comtesse consentit à tout, écrivit même de sa main le billet qui donnoit rendez-vous au Prince la nuit prochaine. Elle étoit bien éloignée d'avoir de la jalousie, & ne voyoit rien que de plaisant dans cette entrevue.

La nuit, la Reine se rendit à l'hôtel de la Comtesse, se cacha le visage, & fit éclairer foiblement l'appartement. Le Prince vint, la Reine s'apperçut bien vîte que les amans ne sont pas toujours respectueux, & que les Princes le sont moins que les autres. Le rôle d'amant a bien plus d'action, bien plus d'ame, plus de feu, que celui d'un époux. Le Roi sembloit un nouveau Pigmalion..... La Reine jette enfin son voile; le Prince recule de surprise: Venez, ne craignez rien. Ah! Prince, c'est donc le mariage qui marque ainsi les différences! c'est peut-être ma faute; je vais tâcher de vous plaire — Le Prince confus, ne répondit rien; mais il présenta la main à la Reine, & la suivit au palais, où il passa avec elle le reste

de la nuit. Là il lui jura d'être toujours amant ; il le fut en effet le reste de sa vie ; & la Reine, revenue de sa coquetterie depuis qu'elle avoit connu le mérite du Prince, lui demeura toujours fidelle, & se respecta dans la suite. Nous ne conseillons point la même épreuve à bien des femmes ; cependant elle pourroit réussir à quelques-unes d'elles, & sur quelques époux. La Comtesse de Roquebrune perdit son amant sans en verser des larmes, ne chercha pas même de consolateur, & fut la première à féliciter la Reine du retour du Prince.

La Reine ne se voyant point d'enfans, avoit adopté Charles de Duras, son parent : elle l'avoit fait élever avec beaucoup de soin, lui

avoit fait épouser sa niece, & le regardoit comme son fils. Ce Prince ingrat, soulevé par le Roi de Hongrie, s'étoit révolté contr'elle. La Reine, à la sollicitation de Clément VII, qui tenoit le Pontificat à Avignon dans le tems qu'Urbain le tenoit à Rome, transféra son adoption à Louis de France, Duc d'Anjou, fils du Roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras furieux, se met à la tête d'une nombreuse armée, se rend maître de Naples & de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. La Reine Jeanne n'avoit rien à craindre de Duras, parce qu'il n'avoit aucune prétention à faire valoir sur ses Etats; mais elle étoit accusée d'avoir com-

mandé l'affaffinat de fon mari par André de Hongrie. Le jugement qui l'avoit innocentée, fut attaqué de nouveau par Charles de Duras.

Nous ne prétendons donner l'hiftoire des calomnies, & le tableau des atrocités dont Jeanne fût la victime. Son alliance avec la France caufa fa mort. Elle avoit appelé Louis d'Anjou, frere du Roi, à fon fecours ; elle s'étoit déclarée malheureufement pour Clément, tandis que le parti d'Urbain étoit le plus puiffant, & qu'il protégeoit Charles. Ce monftre, qui devoit tout à la Reine, aima mieux ôter la couronne & la vie à celle qui lui avoit fervi de mere, que d'attendre fans remords la couronne de la nature & du tems. Othon de Brunfwick, qui

combattoit pour sa femme, fut fait prisonnier avec elle. Urbain la condamna à la mort. Cet arrêt inique fut exécuté en secret; car on n'osa point l'avouer, & maintenant encore l'exécution en est restée douteuse.

Ainsi finit la Reine Jeanne, que des Historiens Papistes ont mal peinte. Cette Princesse fut infiniment regrettée par les Savans; sa Cour étoit leur asyle. Elle joignoit aux charmes de la figure ceux de l'esprit, & presque toutes les qualités du cœur. La postérité, toujours juste quand elle est éclairée, la plaignit, parce que le meurtre de son premier mari ne fut point son ouvrage, parce qu'alors elle n'avoit que dix huit ans; & que depuis ce

tems on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni injuſtice.

Charles de Duras ne jouit pas long-tems du fruit de ſes crimes. Appelé en Hongrie pour y régner à la place de Sigiſmond, il fut aſſaſſiné par la Régente & ſa fille, leſquelles, jugées enſuite par le Palatin de Croatie, furent condamnées, la Régente à être noyée, la fille à être enfermée. Le Palatin fut à ſon tour écartelé par ordre de Sigiſmond, malgré la promeſſe qu'il avoit faite de lui laiſſer la vie ſauve.

C'eſt ainſi que Jeanne fut vengée. On doit trouver beaucoup de reſſemblance entre le ſort de cette Reine infortunée, & celui de Marie Stuard, qui, plus malheureuſe en-

core, périt ſur un échafaud, tandis que, dans un ſiecle plus barbare, on avoit rougi de porter publiquement le fer de la loi ſur la Reine Jeanne.

F I N.





